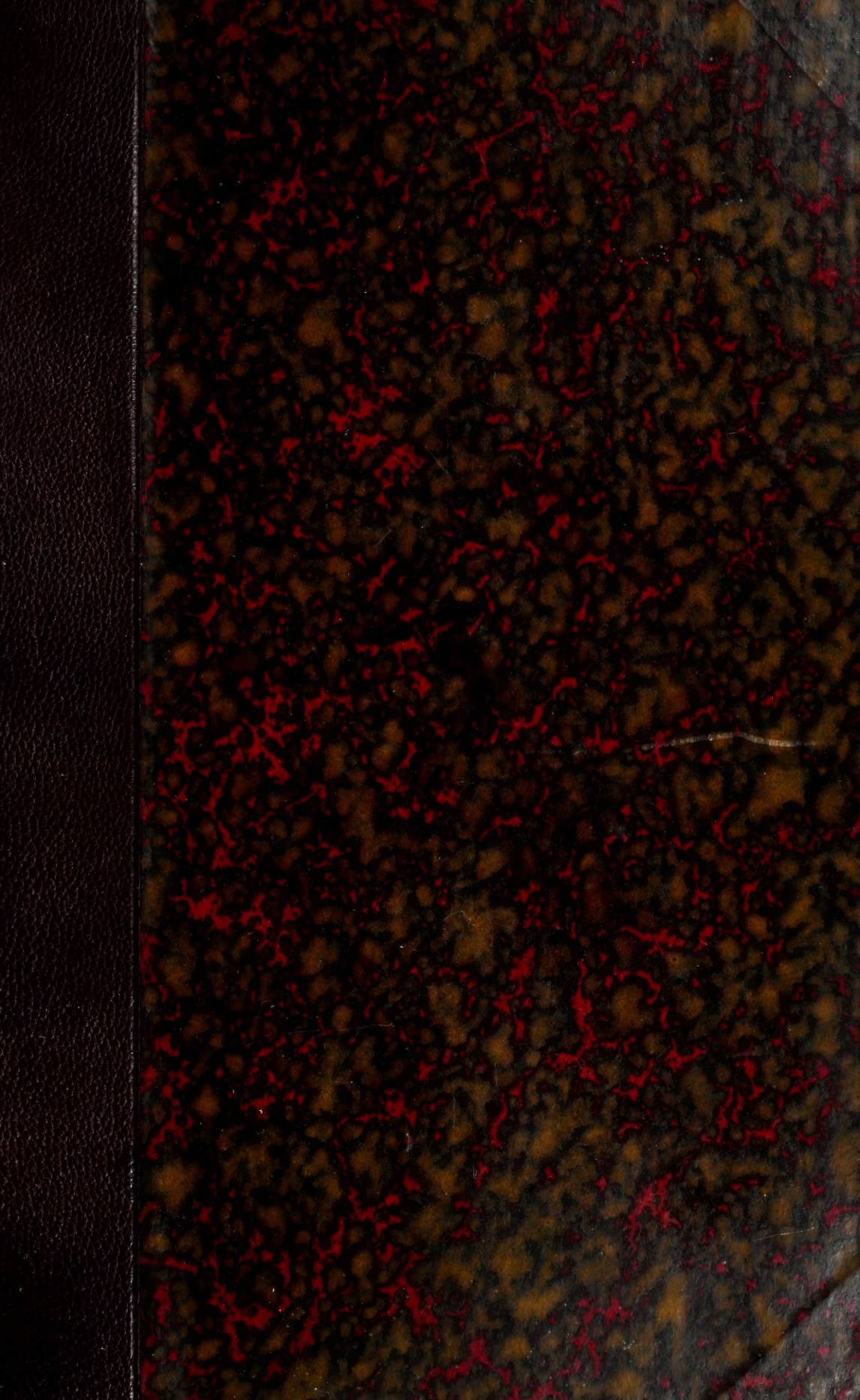
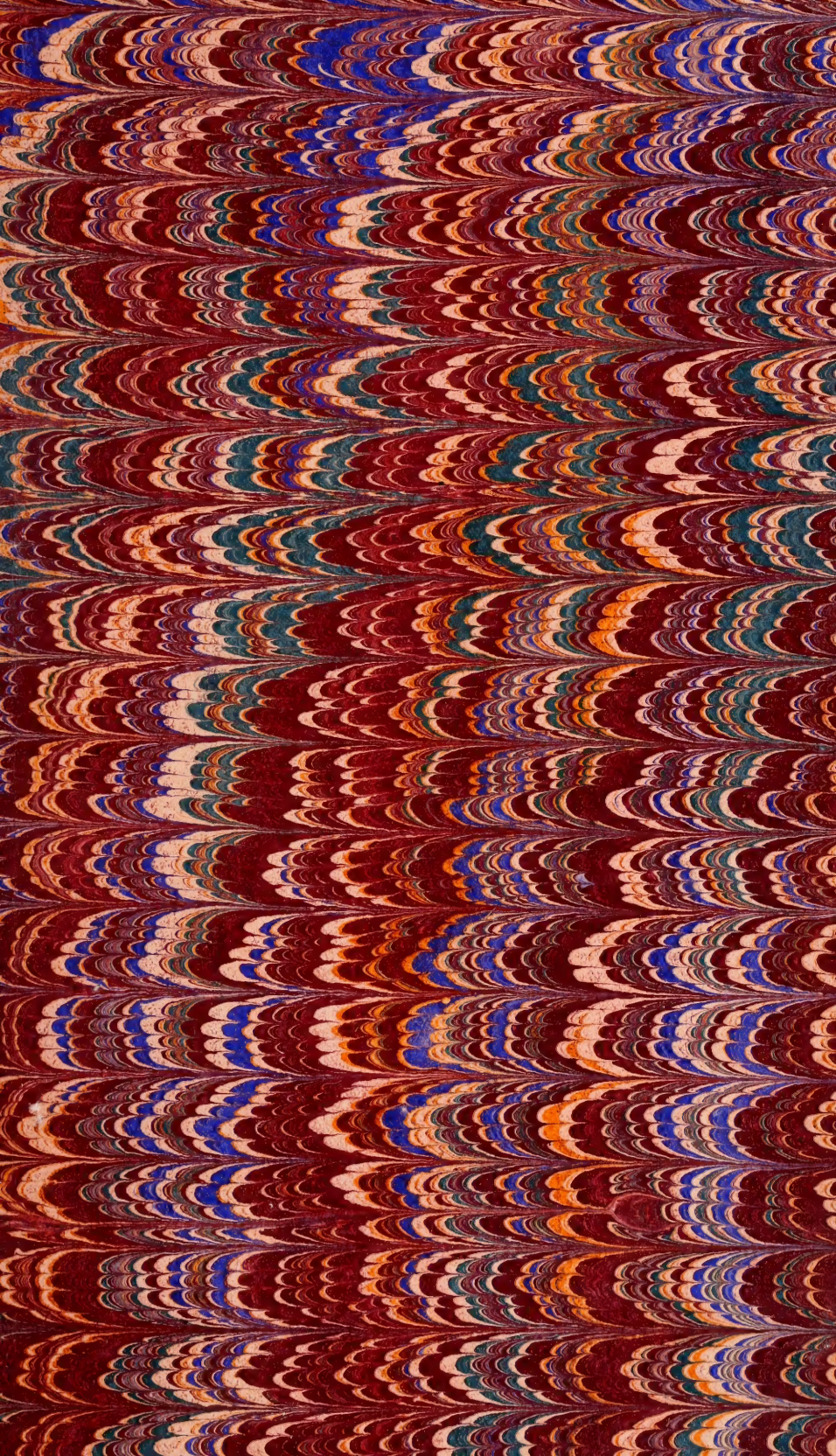




THE GETTY CENTER LIBRARY



*Why ask for the moon
When we have the stars?*



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE NANTES

ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE.

TOME ONZIÈME.

ANNÉE 1872.

NANTES,
IMPRIMERIE DE VINCENT FOREST & ÉMILE GRIMAUD,
PLACE DU COMMERCE, 4.

1872.

BULLETIN

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

1877

ANNUAIRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

PARIS

1877

1877

1877

1877

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

AU 1^{er} JANVIER 1872.

Président d'honneur.

Monseigneur FOURNIER (Félix) ✕, Evêque de Nantes.

Bureau. Élections du 5 décembre 1871.

MM. GALLÉ (René) O ✕, *président*.
MARIONNEAU (Charles), *vice-président*.
PHELIPPES-BEAULIEUX (Emmanuel), *secrétaire-général*.
MAITRE (Léon), *secrétaire du Comité*.
HALGAN (Stéphane), *secrétaire-adjoint*.
BOUGOUIN (Charles), *archiviste*.
PETIT (Louis), *trésorier*.

Comité central.

MM. ANIZON, BOISMEN, FOULON, DE WISMES, DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO,
PREVEL.

Membres Titulaires (¹).

BOURGEREL (Gustave), architecte.
DELAMARRE (Frédéric-Arthur), professeur à l'Ecole de Médecine de Nantes.
DUGAST-MATIFEUX (Charles), homme de lettres.
FOULON (Joseph-Marie-Esprit), docteur-médecin.
FOURNIER (Félix) ✕ Evêque de Nantes.
MÉNARD (Anthime), avocat, président de la commission de la Bibliothèque
publique de Nantes.
DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO (Stéphane), archiviste-historiographe de la ville
de Nantes, inspecteur de la Société française d'Archéologie, etc.
PHELIPPES-BEAULIEUX (Emmanuel), avocat, aquafortiste, et littérateur.
VAN-ISEGHEM (Henri), architecte.
DE BOCQUEL DE CROIX DE WISMES (baron Jean-Baptiste-Héracle-Olivier).

(¹) Les membres fondateurs sont placés par ordre alphabétique en tête des membres titulaires. Ils furent admis le jour même de la fondation de la Société, le 9 août 1845.

- SESSAISONS (comte Olivier DE), ancien représentant, conseiller général, 19 décembre 1845.
- VERGER (Constant), 19 janvier 1846.
- RAMET (François), ancien archiviste du département, 6 mars 1846.
- DE LA TOUR DU PIN CHAMBLY DE LA CHARCE (baron Gabriel), 6 mars 1846.
- MAQUILLÉ (comte DE), 6 mai 1846.
- DE MONTI DE REZÉ (Alexandre), 3 septembre 1846.
- BEJARRY (DE), 15 mars 1847.
- SIOCHAN DE KERSABIEC (vicomte Edouard), conseiller de préfecture. 20 avril 1847.
- ECHAPPÉ (René), peintre verrier, 5 janvier 1849.
- PETIT (Louis), 1^{er} juin 1849.
- NOUKRY (Henri), propriétaire, 6 août 1850.
- MAHOT, docteur-médecin, 4 février 1851.
- PARENTEAU (Fortuné), numismatiste, conservateur du Musée d'Archéologie, 3 septembre 1851.
- BLANCHARD-MERVEAU (Joseph-Vincent), avocat, 3 février 1852.
- ANIZON (Paul), docteur-médecin, 5 octobre 1852.
- DUCOUDRAY-BOURGAULT, propriétaire, 7 décembre 1852.
- BLANCHET, docteur-médecin, 7 février 1854.
- LEHOUX, docteur-médecin, 7 février 1854.
- LE MOYNE DE LA BORDERIE (Arthur); ancien élève de l'Ecole des Chartes, correspondant du ministère de l'Instruction publique, directeur de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, 2 juin 1854.
- PAILLOUX, 6 mars 1855.
- PERTHUIS (Alexandre), numismatiste, 2 octobre 1855.
- BOISMEN (Eugène), architecte, 6 mai 1856.
- DENYS, peintre-verrier, 6 mai 1856.
- DUBOIS (l'abbé), chanoine honoraire, 3 juin 1856.
- MARIONNEAU (Charles), 3 juin 1856.
- HYRVOIX (Jean-Prosper), propriétaire, 1^{er} juillet 1856.
- BACQUA (Auguste-Xavier), propriétaire, 4 novembre 1856.
- GAUTIER (Emile-Auguste-Henri), receveur des hospices civils de Nantes, 5 mai 1857.
- CAHOUR (l'abbé Abel), aumônier du Lycée, officier d'Académie, 5 avril 1859.
- LAURANT (Auguste), propriétaire, 6 mars 1860.
- LA BRETESCHE (marquis de), propriétaire, 3 avril 1860.
- CHESNEAU (Alfred), propriétaire, 6 novembre 1860.
- MARCHEGAY (Paul), correspondant de l'Institut, 8 janvier 1861.
- SOULHART (Paul), 7 janvier 1862.
- BOUGOUIN (Charles), ex-capitaine au 28^e de marche, 5 janvier 1864.
- DE LA LEU, propriétaire, 15 mars 1864.
- GALLES (René) O , sous-intendant militaire, ancien élève de l'Ecole polytechnique, 15 mars 1864.

LENOIR, architecte, 19 avril 1864.

GRIMAUD (Emile), imprimeur, secrétaire de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, 8 novembre 1864.

ORIEUX, agent-voyer en chef, 6 décembre 1864.

PREVEL (Louis), architecte, 7 mars 1865.

KERIDEC (DE), propriétaire, 7 mai 1865.

GUILLOTIN DE CORSON (l'abbé), 24 juin 1865.

DE LA VILLE DE FEROLLES DES DORIDES (baron Louis-Marie), propriétaire, 16 janvier 1866.

HEURTAUX (Gustave), 6 mars 1866.

NAU (Paul), architecte, 5 juin 1866.

LAMBILLY (vicomte de), propriétaire, 5 juin 1866.

LE SANT (Clément), architecte, 3 juillet 1866.

REVEILLÉ DE BEAUREGARD (Arthur-Louis-Marie), propriétaire, 6 novembre 1866.

VILLERS ✕, percepteur, 4 décembre 1866.

DE BARMONT O ✕, capitaine de frégate, inspecteur des lignes télégraphiques, 5 février 1867.

COUETOUX, avocat, 12 mars 1867.

L'ESTOURBEILLON (marquis de), propriétaire, 12 mars 1867.

LEGENDRE, architecte, 12 mars 1867.

VAN ISEGHEM fils, architecte, 12 mars 1867.

DE LA TULLAYE (Alfred), propriétaire, 5 novembre 1867.

ECORCHARD ✕, docteur-médecin, 7 janvier 1868.

VAN ISEGHEM (Henri), avocat, 7 janvier 1868.

HUNAULT (Victor-Alfred), commissaire-priseur, 7 juillet 1868.

CLERICEAU (Constant), architecte, 15 décembre 1868.

GOURAUD (Constant), notaire honoraire, 15 décembre 1868.

MEYNIER (l'abbé), vicaire de Saint-Sébastien, 4 mai 1869.

MINARD, organiste de la Cathédrale, 30 novembre 1869.

MAITRE (Léon), archiviste du département, ancien élève de l'Ecole des Chartes, 8 mars 1870.

HALGAN (Stéphane), propriétaire, 4 avril 1871.

GALLARD (l'abbé), 5 décembre 1871.

TEXTOR DE RAVISI (le baron) O ✕, ancien commandant de Karikal, membre titulaire de l'Athénée oriental, de la Société asiatique, etc., 5 décembre 1871.

Membres Correspondants.

FILLON (Benjamin), numismatiste, à Fontenay (Vendée), 7 janvier 1851.

DROUET, directeur du Musée du Mans, 3 février 1852.

CANIER (Auguste), à Douai, 7 juin 1853.

PERRAULT, à Clisson (Loire-Inférieure), 7 février 1854.

DE SOLAND (Aimé), à Angers (Maine-et-Loire), 3 mai 1854.

DE RUDBECK (le baron), ancien secrétaire de la légation de Suède à Londres, 6 février 1855.

COCHET (l'abbé), correspondant de l'Institut, inspecteur des monuments de la Seine-Inférieure, à Dieppe, 2 octobre 1855.

COUTANT (Lucien), 2 octobre 1855.

DEVERS, peintre, 3 août 1858.

LOYER (l'abbé), ancien curé de Laghouat, 7 décembre 1858.

BAUDRY (l'abbé Ferdinand), curé du Bernard (Vendée), officier d'Académie, 5 novembre 1861.

DE BREHIER, à Josselin (Ille-et-Vilaine) 5 novembre 1861.

MOUGENOT (Léon), 13 janvier 1863.

BOURGEOIS, professeur au collège de Pontlevoy, 5 janvier 1864.

GALLES (Louis), imprimeur à Vannes (Morbihan), 15 mars 1864.

PIBRAC (le comte de), propriétaire, à Orléans (Loiret) 19 avril 1864.

BARTHÉLEMY (Anatole de), propriétaire, à Paris, 7 juin 1864.

TREMEAU DE ROCHEBRUNE (Alphonse) } à Angoulême, 20 décembre 1864.

TREMEAU DE ROCHEBRUNE

DAMOUR, correspondant de l'Institut, 6 novembre 1866.

MONTLEZUN (Jules-Frédéric), lieutenant au 135^e de ligne, officier d'ordonnance du général Pajol, 6 novembre 1866.

JOYAU (Achille), architecte, grand prix de Rome, 18 décembre 1866.

DESMARS (Joseph), propriétaire, à la Morinaie, commune de Bains (Ille-et-Vilaine), 3 décembre 1867.

LUKIS, 17 décembre 1867.

BENOIST (Alcide), docteur-médecin, à Saint-Nazaire-sur-Loire, 29 décembre 1868.

MARTIN (de Guérande), lieutenant de vaisseau, 2 février 1869.

FORNIER (Gaston), lieutenant dans la garde mobile d'Ille-et-Vilaine, 2 février 1869.

LAVENOT (l'abbé), vicaire de Quiberon (Morbihan), 5 décembre 1871.

EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE DU 9 JANVIER 1872.

Présidence de M^{sr} Fournier, évêque de Nantes, Président d'honneur.

Etaient présents : MM. Cabour , Parenteau , Bougouin , Perthuis , Halgan , Marionneau , Villers , Gallard , Boismen , Anizon , Galles , de Ravisy , Petit , Léon Maitre , et un grand nombre d'invités.

M^{sr} Fournier, fidèle à la promesse qu'il avait faite de venir installer le nouveau Bureau, prend place au fauteuil de la Présidence.

M. l'abbé Cabour, rappelant le résultat de la dernière élection , cite les noms des membres du nouveau Bureau, et continue en ces termes :

MONSEIGNEUR ,

MESSIEURS ,

En quittant le fauteuil de la Présidence , mon premier devoir est de remercier mes excellents collègues du Bureau et la Société entière du bienveillant concours qu'ils n'ont cessé de me prêter pendant la durée trop prolongée de mes fonctions. J'aurais aimé, Messieurs, aux termes du règlement, les remettre en meilleures mains dès l'année dernière ; mais vous jugeâtes que les graves préoccupations dont les malheurs publics remplissaient les esprits n'étaient pas favorables à nos élections biennales , et , cédant à vos conseils et à vos encouragements , je dus y surseoir.

Qui donc , en effet , eût pu penser alors à autre chose qu'aux tristesses de la Patrie et aux angoisses des familles ? Et combien d'entre vous , obéissant à leur patriotisme breton et français s'armaient pour défendre , même au loin , le sol envahi ? Vous connaissez tous ces dévouements , Messieurs , et cette circonstance me permet d'épargner la modestie de plusieurs de ceux qui m'écoutent ; mais il m'appartenait de constater que , dans ces périls extrêmes , la Société Archéologique , prenant part au mouvement général de la Cité , a noblement payé sa dette.

J'aime à remarquer aussi , Messieurs , qu'à part la suspension forcée de nos travaux et le retard mis à nos élections , la Société n'a eu à souffrir de ces temps mauvais aucune conséquence fâcheuse. Composée d'hommes aussi éminents par leur sentiments que par leur savoir , elle est restée compacte et unie de cœur ; et , à peine les premiers rayons de la paix ont-ils paru dissiper l'orage , que tous se sont empressés de revenir demander à nos réunions des délassements d'esprit d'autant plus nécessaires qu'ils succédaient à des émotions plus douloureuses et plus vives. Nos deux dernières et splendides séances , celle aussi de ce jour , prouvent que les voûtes qui abritent nos réunions , la belle science qui les occupe , et la cordialité qui les embellit , ont des charmes dont l'inexpérience peut douter , mais que des esprits élevés , comme les vôtres , savent apprécier et goûter.

Je ne dis pas assez , puisqu'à chacune de nos séances , de nouveaux membres , non moins distingués que les anciens , nous sont présentés , et nous sommes heureux de les accueillir. J'en aperçois plusieurs dans nos rangs , et je leur souhaite la bienvenue.

Mais , Messieurs , ce qui justifie mieux encore la satisfaction que j'exprime , ce sont les élections mêmes que vous venez de faire.

Si je ne sentais à mes côtés l'honorable Président que nos votes , rarement mieux inspirés , ont choisi , et aux mains duquel je suis heureux de remettre le dépôt de vos intérêts et de vos espérances , je pourrais vous dire tout ce que je sais de ses qualités per-

sonnelles d'esprit et de cœur, de ses précédents dans une carrière toute d'honneur et de dévouement, et des titres multiples qu'il s'est acquis à notre estime en dehors même de la science que nous cultivons; qu'il me suffise de me féliciter avec vous, Messieurs, de la bonne fortune qui a conduit M. René Galles parmi nous, et qui a mis à notre tête l'un des archéologues les plus intelligents de notre Bretagne, le patient explorateur des plus beaux monuments celtiques du Morbihan, l'appréciateur exact de ceux de l'Algérie, le savant modeste mais profondément instruit qui, sympathique aux meilleures traditions archéologiques, saura diriger nos études dans des voies d'autant plus fécondes qu'elles seront éclairées de principes plus sûrs, et d'expériences plus éprouvées.

Je serais trop long, Messieurs, si je voulais énumérer les titres que chacun des membres du Bureau et du Comité central renouvelés ont eus à notre choix. Vous les connaissez assez; nous nous connaissons tous depuis longtemps, et je ne puis qu'exprimer le vœu, que les liens formés entre nous, par l'étude et la bienveillance réciproque, continuent de nous unir et de porter leurs fruits.

Mais je serais ingrat, si je ne voyais un dernier gage de la prospérité de notre Société dans la présence plusieurs fois répétée, à nos séances, de notre vénérable président d'honneur, l'un de ses trop rares fondateurs encore debout. Il a vu ses commencements et ses progrès, et quand, dans la circonstance présente, il reparait au milieu de nous, je ne puis considérer cette haute faveur, que comme un puissant encouragement, une approbation et une espérance des plus flatteuses.

Et puisque le début de la nouvelle année m'autorise à exprimer des vœux, qu'il me soit permis, Messieurs, d'ajouter à tous ceux que je forme pour notre chère Société et pour le Bureau qui la dirige les deux suivants :

Qu'il plaise à Monseigneur Fournier de venir souvent encore nous honorer de sa présence et nous encourager de ses conseils ;

Qu'il plaise à Dieu de faire que l'illustre prélat qui porte si

bien le double fardeau de l'épiscopat et de l'âge, conserve cette santé vigoureuse, cette vivacité d'intelligence qui le distinguent et dont la perpétuelle jeunesse de l'aigle est l'image.

Ad multos annos.

A. CAHOUR.

Applaudissements unanimes de l'Assemblée répondant à M. Cahour, qui cède le fauteuil à son successeur. M. René Galles se lève et prend alors la parole :

MONSEIGNEUR ,

MESSIEURS,

Votre compagnie est si généreusement hospitalière, que les plus timides s'enhardissent aux empressements de vos accueils, et, facilement, deviennent téméraires. Ainsi je fais, je le vois et je le confesse, en acceptant le bénéfice de vos suffrages ; car je n'ai rien, que votre indulgence ne me prête, pour présider à vos savantes discussions, et occuper, parmi vous, un rang auquel, même à titre passager, mon ambition n'eût jamais osé prétendre.

Cependant, croyez-le bien, ce n'est pas un sentiment de vanité qui, ce soir, me domine, et c'est du cœur que je vous remercie.

Pour une lutte suprême où je devais être vaincu, j'avais volontairement cherché, vers les bords soleillés où fut Carthage, un exil auquel la Providence a mis un terme douloureusement prématuré. Je revins seul à nos landes, à ces lieux où, par un pressentiment étrange, je m'étais plu si longtemps à l'étude des tombes. La solitude me fut d'autant plus amère qu'elle est une science aussi, et, comme tant d'autres, je ne l'avais jamais apprise. Vous m'avez dit : *Væ soli*, prends garde, sois avec nous ; viens au travail, à ce salubre foyer où se fondent toutes les glaces ; qu'il soit ici ton plaisir, comme ailleurs ton devoir ; tu trouveras, dans nos rangs, quelque repos, sans l'oubli, de nos effroyables désastres, et le soulagement de chagrins privés qui, peut-être, en ce commun deuil, un peu trop te dominant.

Eh bien, oui, j'accepte, je viens, travaillons ensemble ; vous, comme maîtres que vous êtes, moi, comme élève que je crains bien de rester toujours. Interrogeons toutes les ruines, sondons toutes les poussières, sur notre antique terre d'Armor ⁽¹⁾ ; augmentons, à l'envi, le faisceau de nos annales, et revenons souvent ici, dans cette cellule oratorienne, au milieu de ces richesses des vieux âges qu'une main savante ⁽²⁾ a disposées, échanger les féconds entretiens que leur présence inspire.

Mais que je vous dise franchement, car il faut bien que vous me connaissiez, d'autres craintes qui ne naissent pas de mon impuissance, et comment, parmi vous, tout d'abord elles se dissipent.

La science humaine est périlleuse, quel que soit l'horizon vers lequel elle aspire ; je le sais déjà, pour le peu que j'y ai touché. Elle réclame, parfois, d'audacieuses allures, et moi, j'ai la terreur de la libre pensée. Non pas que la recherche des vérités terrestres, si elle suit la bonne voie, puisse jamais éloigner des autres ; la lumière ne craint pas la lumière, et le vrai gravite autour du vrai, comme notre terre autour du centre radieux qui la maîtrise. Mais il est, vous le savez, même aux plaines de l'éther, des corps brillants, mais imparfaits, que leur légèreté semble soustraire à cette énergie tutélaire, et qui, faute de ce frein, vagabondent de système en système, aux déserts de l'espace, pour se perdre aux abîmes, peut-être sans retour. Je me suis trouvé rapproché de bien plus savants que moi, vers qui m'entraînait un séduisant prestige, et que, pourtant, j'ai dû refuser de suivre ; ce fut, dans mon labeur, un chagrin véritable. Ici, je n'ai à redouter ni ces entraînements, ni ces amertumes, et j'accepte, sans crainte, la responsabilité de vos doctrines. Le président vrai de votre société, ce n'est pas moi ; je ne suis pour vous (et ce m'est

(1) « La clef de l'ethnologie de la France est en Bretagne. » *Broca.*

Brittany may well be called : « La terre des grands souvenirs. »

Quarterly journal of science. January 1872.

(2) M. Parenteau, conservateur du musée d'archéologie de Nantes.

un titre singulier d'honneur) que le lieutenant, éphémère et lointain, d'un prélat illustre ⁽¹⁾. Le choix d'un tel chef, comme aussi sa présence, caractérise l'esprit de notre compagnie ; c'est noblesse, pour nous, que suzerain mitré, et noblesse oblige.

Et, vraiment, où l'étude des attrayants vestiges du passé eût-elle pu trouver un meilleur guide ? N'est-ce pas lui, qui, de nos jours, fait encore flamboyer les ogives, unissant leurs arceaux comme de grandes mains jointes pour la prière ? et nous voyons de notre seuil, par delà l'antique cathédrale de Saint-Félix, cette gracieuse flèche qu'il a créée, blanche dentelle qui se perd dans la nue, si légère, que l'on ne sait en vérité si elle ne pend du ciel bien plutôt qu'elle n'émerge de la terre.

Ce fauteuil où je vais succéder, bien loin de le remplacer, au savant aimable ⁽²⁾ qui le tint dans un temps difficile, je l'occupe, non pour diriger vos intéressants débats, mais seulement pour marquer le moment où nous aurons le plaisir de vous écouter, et celui où viendra trop tôt le regret de ne plus vous entendre. Je demande, à double titre, à ce digne aumônier du collège, où, tout près d'ici, avec un frère dont la grande carrière usa trop tôt la vie, j'ai passé ma rapide enfance, de m'accorder le patronage de son expérience, et de m'enseigner la science qu'il possède si bien, de se faire oublier lui-même, quelque difficile que ce lui soit, pour faire ressortir, tâche aisée parmi vous, le mérite des autres.

Ma faiblesse se rassure, en nombrant le brillant cortège dont vous m'avez entouré, et où je regrette cependant de ne plus trouver, par surcroît, l'élégant chroniqueur de notre chère « bestelette blanche ⁽³⁾ ». Je sais, d'ailleurs, à quel point je puis compter sur le fraternel concours de l'éminent collègue que vous m'avez donné, peut-être par prudence ⁽⁴⁾. Vous me saurez gré de lui céder souvent un siège que, bien mieux que moi, il est digne de remplir ;

(1) M^r Fournier, évêque de Nantes, a bien voulu accepter la présidence d'honneur de la société archéologique de la Loire-Inférieure.

(2) M. l'abbé Cabour, chanoine honoraire, aumônier du Lycée.

(3) M. de la Nicollière-Teijeiro ; l'*Hermine*.

(4) M. Marionneau, vice-président.

et je l'ai déjà supplié que le croissant des Bituriges ne l'éloigne pas trop souvent du port des Nannètes : *non faveat Neptunus eunti.*

Je vous demanderai, quelquefois, de me faire place, devant lui, pour vous entretenir des études, hélas ! bien vagues encore, vers lesquelles je me suis senti plus particulièrement attiré ; et n'est-ce pas aux Dolmens de Bretagne que je dois l'honneur de vous connaître ? Je vous conterai comment je les ai retrouvés, sillonnant de leurs ruines les vastes plateaux de la France nouvelle, au moderne Staouëli, à l'antique Kartène, aux solitudes de la M'djana, et non loin de ce merveilleux tapis, dont quinze cents ans n'ont pu flétrir les brillantes couleurs, et qu'un grand maître mosaïste, collègue de saint Augustin, l'évêque Reparatus, étendit sur le parvis de sa basilique africaine. Je vous dirai, chose étrange, la coutume mégalithique se perpétuant en Libye jusqu'à nos âges. Les K'baïles, ces rudes Écossais de l'Algérie, consacraient, par l'érection d'un cercle de pierres levées, dont chacune représentait une des tribus délibérantes, les résolutions des clans confédérés ; et, en cas de forfaiture d'une des parties contractantes, son menhir renversé gisait, légende de félonie. Nous tenons, d'un Taleb vénéré du Jurjura ⁽¹⁾, que l'on se conforma, pour la dernière fois, à cette tradition, vers l'an 1150 de l'Egire, au milieu de notre XVIII^e siècle, lorsque fut décidée l'exclusion des femmes du droit de succession, fait considérable dans la législation musulmane, car il effaçait une des courates du Koran. Ne trouvez-vous pas intéressant de noter cette origine certaine des cromlechs berbères, et d'en tenir compte, au moins sous bénéfice d'inventaire, dans l'examen des monuments identiques qu'ont laissés, partout ici, ces ancêtres inconnus auxquels je n'ose appliquer, par prudence, que le nom si bien acquis de « remueurs de pierres » ?

Nous, Messieurs, remuons des faits. Un écrivain célèbre pensait déjà, il y a quarante ans, que cela valait mieux que de remuer des idées. Suivons ce judicieux conseil de l'Homère des récits

(1) *Si-Moula-Ait-Amer, marabout des Beni-Raten.*

mérovingiens ; et quand, du fait acquis, surgira spontanément, l'idée féconde, ne redoutez pas comme étroites les règles de sagesse où, tout à l'heure, je vous engageais à la contenir : le marin, pour se laisser conduire par l'alizé que Dieu lui souffle, en reste-t-il moins maître des immensités du Pacifique ?

Et si, trompé par le calme confiant de votre laborieuse attitude, l'on vous accuse d'immobilité, laissez dire. Non, nous voulons marcher, car le mouvement c'est la loi de ce monde, et c'est ailleurs qu'on se repose ; mais nous voulons marcher avec un point de départ, un but et un guide, des principes inébranlables et une conviction profonde. Principes, convictions..... mots antiques.... dont, peut-être aujourd'hui, quelque chercheur laborieux viendrait demander le sens à vos poudreuses archives, si les porches de nos églises gothiques ou romanes n'étaient là béants, pour le crier à la foule qui passe.

Messieurs, quand, il y a quelques années, fouillant les tumulus inviolés de mon pays, je rentrais aux villages de Kergounfals ou de Kerpenhir, les bras chargés d'armes de pierre et des grossiers débris d'une céramique sauvage, nos paysans, peu crédules à tant de peines pour si peu de fruit, s'écriaient sur mon passage : « *Hag an archant?* » « Et le trésor ? » Le trésor, ce devait être pour moi, l'urne improvisée de vos derniers scrutins, le chapeau de l'abbé Cahour, contenant les votes que vous m'avez fait l'insigne honneur de m'accorder.

Ces paroles, inspirées par le cœur autant que par l'esprit, ont été vivement applaudies par l'auditoire.

M^r l'Évêque a pris la parole à son tour, pendant quelques minutes, et a félicité la Société Archéologique, en termes pleins de cordialité, de ses derniers choix, non sans accorder au mérite du Président sortant une large part d'éloge. M^r Fournier a vu naître la Société ; il en a suivi tous les progrès avec intérêt, et il est heureux de penser que les travaux archéologiques de notre ville ne seront pas moins bien dirigés que par le passé. En finissant, Sa Grandeur s'excuse de ne pas paraître plus souvent à nos séances, et promet de nous réserver quelques-uns des rares loisirs que lui laisseront ses occupations.

On procède ensuite aux votes sur la réception de MM. Dutertre de la Couldre, avocat, et Ballereau, architecte, qui sont admis à l'unanimité.

Monseigneur, ne pouvant pas prolonger trop longtemps sa présence, prie M. Parenteau de lui soumettre le sceau annoncé (celui du R. P. de Montfort), et prend congé de l'Assemblée, en lui renouvelant l'expression de ses meilleures sympathies.

M. Marionneau donne lecture d'une *Notice historique concernant l'organisation des Justices féodales, et, en particulier, celle de la Seigneurie de Goulaine*. Son travail est basé principalement sur une charte de confirmation du duc Jean IV, qui lui a été gracieusement fournie par M. Petit.

Par l'entremise de M. le docteur Foulon, M. A. de l'Isle du Drèneuf fait connaître que des débris de statues, d'un style assez voisin de celui de la Renaissance, et tous en marbre d'Italie, se trouvent à Herbignac, disséminés dans une portion notable d'un mur composé de fragments de toute sorte et de matériaux fort divers, et qui figurent là, évidemment, par l'effet d'une seconde ou troisième mise en œuvre. Il est décidé qu'une lettre sera adressée, à ce sujet, au propriétaire du mur, M. de la Rochette.

La séance est levée à 9 heures et demie.

Le Secrétaire par intérim,

LÉON MAÎTRE.

SÉANCE DU MARDI, 30 JANVIER 1872.

Présidence de M^{gr} Fournier, Évêque de Nantes, Président d'honneur.

La séance est ouverte, à 7 heures et demie du soir, dans le local habituel de nos réunions.

Présents : MM. René Galles, Président; Marionneau, Vice-Président; Philippes-Beaulieux, secrétaire-général; Léon Maître, Parenteau, Petit, Anizon, de Wismes, de la Nicollière, Foulon, Van Iseghem, Cahour, Dugast-Matifeux, de Béjarry, etc., etc., Alfred Lallemant, le savant membre de la Société polymathique du Morbihan, que nous connaissons de longue date, et auquel un favorable hasard a permis d'honorer notre réunion de sa présence; et, enfin, un grand nombre de personnes étrangères à la Société, mais à qui une heureuse innovation de notre Comité nous avait permis d'adresser des lettres d'invitation.

Le procès-verbal de la précédente séance, rédigé par M. Léon Maître en l'absence du secrétaire-général, est lu et adopté.

M. le Président donne ensuite connaissance d'une lettre où M. le baron Textor de Ravisy offre ses remerciements à la Société, et annonce sa conférence sur la *Vierge bouddhiste*, dont la curieuse effigie est en ce

moment sous nos yeux ; puis, d'une autre lettre, de M. Louis Audiat, Bibliothécaire de la ville de Saintes, où le zélé conservateur fait appel à toutes les Sociétés savantes, pour reconstituer la bibliothèque qu'il administrait, et qui vient de périr tout entière par un incendie.

M. le Président a reçu pour la Société, et dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

1^o *Rapport de M. Ropartz, fait au nom de la Commission chargée de décerner le prix de 1000 francs pour le concours de 1870, dans le ressort de l'Académie de Rennes.* 3 exemplaires.

2^o *Bulletin de la Société de Statistique, Sciences et Arts du département des Deux-Sèvres.*

3^o Un fascicule des *Procès-verbaux de la Société des Sciences et Arts du département de l'Aveyron.* — Ces diverses publications ne nous offrent rien de bien saillant, ni qui puisse nous intéresser spécialement.

4^o *Revue Archéologique, nouvelle série, 11^e année, n^o XII, décembre 1871, in-8, avec planches et figures dans le texte.* Ce Recueil, interrompu longtemps par les événements déplorables que chacun connaît, reprend désormais sa publication régulière. Nous y remarquons tout spécialement, dans la livraison qui nous occupe, *un décret d'excommunication trouvé au Djebel-Barkal*, texte égyptien traduit et commenté par G. de Maspéro ; des considérations fort curieuses *sur quelques représentations de la mort de la Vierge*, par M. Albert Dumont ; *le Temple de Rome et d'Auguste à Ancyre* (aujourd'hui *Angora*), par M. Colonna-Secaldi ; *une caricature antique de Ganymède*, par M. Héron de Villefosse.

5^o Enfin, *Revue de Belgique*, 1^{re} livraison de cette année, 15 janvier 1872, in-8^o de 80 pages. La Société n'est point abonnée à cette publication ; ce numéro ne nous est arrivé, évidemment, qu'à titre de spécimen, et, s'il nous est permis d'user ici de notre vieille franchise bretonne, nous pouvons ajouter que le genre des questions abordées de préférence par les rédacteurs, et surtout la façon dont ils les traitent et le sens dans lequel ils prétendent les résoudre, comme aussi l'esprit général de tout le recueil, sont très-médiocrement propres à conquérir nos sympathies, et moins encore à nous engager à grossir le nombre des souscripteurs qui se délectent à la lecture de ces grosses élucubrations politiques et sociales, où le goût et les convenances littéraires ne sont guère plus respectés que la saine morale. Signalons, cependant, pour être complètement justes, un passage de la *Revue littéraire* de ce numéro, où le rédacteur anonyme a eu un éclair de bon sens, en flétrissant, comme il le devait, la déplorable corruption de notre théâtre moderne.

M. le Président donne ensuite la parole à M. Léon Maitre, Archiviste du département, et secrétaire de notre Comité. — M. L. Maitre a apporté

à cette séance un beau manuscrit in-4°, sans ornements calligraphiques ni iconographiques, il est vrai, mais écrit partout avec une rare sûreté de main, relié sévèrement en veau fauve, complètement inédit, qui doit avoir naturellement beaucoup d'intérêt pour nous, et sur lequel il lit un rapport précis et circonstancié. C'est le texte, à peu près complètement prêt pour l'impression, bien que le style en soit peu soigné, bien que tout y soit, pour ainsi dire, au courant de la plume, c'est le texte d'une *Histoire de Nantes*, rédigée, à ce qu'on croit, par Gérard Mellier lui-même, ou, du moins, élaborée dans ses bureaux, composée d'après son inspiration et sous son contrôle. Une lettre à M^{sr} l'Évêque de Nantes, de Lavergne de Tressan, placée en tête du volume, en guise de préface, et signée *Mellier*, ne saurait laisser aucun doute sur le dernier point. Quant à l'autre, il est au moins fort douteux. Tout donne lieu de croire que si Mellier lui-même eût été réellement l'auteur du travail, il n'eût point manqué de le dire, d'autant plus que cette histoire fut composée à la demande de l'Évêque, et que l'envoi et la dédicace de ce manuscrit servirent évidemment beaucoup à l'avancement de Mellier, qui obtint peu de temps après la mairie de Nantes.

A vrai dire, ce travail manuscrit sur l'histoire de Nantes n'est qu'une esquisse, qu'une compilation plus ou moins bien entendue. C'est surtout du côté de la critique que l'auteur laisse souvent à désirer ; on peut dire qu'il est quelques cas où il n'en a guère, sinon même pas du tout ; parfois, plutôt que de les aborder franchement, Mellier, ou son prête-nom, va jusqu'à sauter réellement les difficultés à pieds joints. Il est surtout tout-à-fait remarquable que, parmi les diverses autorités qu'il allègue, il ne cite jamais nos Archives municipales. Néanmoins, l'œuvre en elle-même conserve une valeur réelle et surtout un intérêt véritable pour nous, parce qu'elle se trouve avoir précédé toutes les *Histoires spéciales* de Nantes que nous connaissons. Aussi, la Société exprime-t-elle le désir et forme-t-elle le vœu que ce petit précis historique soit publié dans notre *Bulletin*. Le rapport de M. Léon Maître devant aussi, très-probablement, être inséré dans ce même *Bulletin*, nous n'en pousserons pas plus loin l'analyse.

M. Dugast-Matifeux prend ensuite la parole pour ajouter quelques observations. Pour son compte, il pencherait à croire que l'ouvrage est bien de Mellier lui-même, et il produit à cet égard un témoignage qui n'est point sans quelque valeur, bien que ce témoignage soit, suivant toute apparence, l'expression d'une tradition, plutôt que l'attestation nette et précise d'un témoin contemporain et oculaire.

En effet, le livre en question, qui appartient toujours à M^{sr} de Lavergne de Tressan, et qui fut emporté par lui à Rouen, quand il alla prendre possession du siège archiépiscopal de cette ville, passa, après le décès du

prélat, entre les mains de l'abbé Saas, son bibliothécaire, qui le garda également jusqu'à sa mort ; et c'est sans doute par les soins de ce dernier savant que l'ouvrage fut enregistré dans la grande réimpression de la *Bibliothèque historique* du P. Lelong, tome III, n° 35,461. Or, sous ce même numéro, est aussi donnée une lettre du même abbé Saas, où l'ouvrage est nettement attribué à Mellier lui-même.

Ce manuscrit dont on avait perdu toute trace, et que nos deux savants collègues, feu le vénérable M. Bizeul, et M. Dugast-Matifeux, avaient vainement cherché pendant de longues années, s'est retrouvé tout récemment, par l'effet du hasard, parmi des livres et papiers divers provenant d'un vieux bénédictin. La Société est autorisée par M. le Comte des Nos, son possesseur actuel, à l'imprimer et à le publier, avec les notes et les préliminaires que nous pourrions juger nécessaires ou utiles.

Aux détails qui précèdent, M. Dugast-Matifeux, en ajoute quelques autres qui ne sont pas moins intéressants. Il doit y avoir eu, dit-il, au moins, *deux autres copies* du travail manuscrit que nous avons sous les yeux. Il est question de *plans* dans la lettre de Mellier, plans que nous ne retrouvons point dans le manuscrit qui nous occupe. Ils étaient, évidemment, à une autre échelle que ce texte, et ont pu accompagner une autre transcription de format différent. Dans tous les cas, il est probable qu'ils ont été perdus, puisqu'on n'en connaît aucune trace. Une autre copie, *avec des vues et des plans*, par l'architecte Portail, notre compatriote, avait été faite pour le Régent Philippe d'Orléans, aux frais de M^{re} de Lavergne de Tressan. La trace s'en est également complètement perdue, et cette copie ne figure point sur le catalogue des richesses artistiques et bibliographiques qui faisaient partie du cabinet des anciens ducs d'Orléans. Enfin, il y avait encore une autre copie qui eût été de beaucoup la plus intéressante pour nous, c'était celle de l'auteur lui-même, quel qu'il fût.

Parmi les imperfections que présente ce travail tout élémentaire, continue M. Dugast, la plus saillante est assurément celle-ci : c'est que Mellier, ou son prête-nom, n'a travaillé absolument que sur des imprimés, qu'il trouvait sans peine à sa disposition à la Chambre des Comptes. Une fois maire, il est vrai, Mellier fit dresser l'inventaire des Archives municipales, et il faut croire qu'il a eu soin de profiter dès lors de ces documents pour améliorer sa rédaction première. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans les dernières années de sa vie, il avait le projet de publier une *Histoire de Nantes*. Son travail n'était qu'une ébauche, et c'était à Dom Lobineau qu'il avait tout d'abord résolu de s'adresser pour faire paraître l'histoire complète et définitive, sous les auspices et sous la protection du maréchal d'Estrées. Malheureusement, Dom Lobineau, qui, mieux que personne, eût été capable de mener à bonne fin une pareille tâche, n'était point alors disponible : tout son temps

était pris par les soins qu'il donnait à la continuation et à l'achèvement de la grande *Histoire de Paris*, entreprise par Dom Félibien. — Enfin, il existe une lettre de Mellier, datée de 1729, qui annonce également la publication d'une nouvelle *Histoire de Bretagne*, en 1 volume in-folio. — Cette promesse est aussi restée sans résultat.

M. Dugast-Matifeux communique ensuite quelques renseignements sur diverses *Histoires manuscrites et inédites* de notre ville, dont il a eu occasion d'avoir connaissance depuis environ 30 ans. Ces *Histoires* sont au nombre de six :

1^o Une *Histoire de Nantes*, par Michel, sieur de la Garnison, du commencement du XVII^e siècle. Une copie en était mise en vente, il y a quelques années, sur le catalogue d'une librairie de Paris, dont M. Dugast a perdu la trace.

2^o Un membre de la famille Juchaud, sieur du Perron, en 1648, avait rédigé des *Annales nantaises*, dont le manuscrit s'est conservé jusqu'à nos jours, et dont un extrait a même été publié dans notre premier Bulletin, année 1859, tome 1^{er} de la collection, de la page 40 à la page 69. Feu M. Rathouis, notre collègue, avait possédé ce manuscrit, et il est très-probable qu'il existe encore.

3^o En troisième lieu, nous trouvons l'*Essai* de Mellier, dont il vient d'être question.

4^o L'*Histoire de Nantes*, par l'abbé Travers, publiée peu de temps après que M. Dugast en eut pris connaissance pour la première fois, et qui est à présent bien connue. On ne connaît guère que Travers, selon M. Dugast, (opinion un peu rigoureuse, que l'assistance ne partage pas complètement), on ne connaît guère que lui, parmi le clergé tant régulier que séculier, qui se soit occupé sérieusement de notre histoire locale à cette époque. Un prieur des Carmes tenait bien — il est vrai, un registre, une sorte de journal historique, mais ce manuscrit a complètement disparu.

5^o Une autre *Histoire de Nantes*, et, cette fois, dans les formes, fut composée par Ogée, de 1780 à 1789, mais ne fut pas imprimée. L'auteur du *Dictionnaire de Bretagne* ne paraît guère y avoir fait autre chose que d'améliorer et d'étendre considérablement son article *Nantes*. Le manuscrit existe encore chez les descendants d'Ogée, mais il y manque un certain nombre de feuillets.

6^o Enfin, viennent, en dernier lieu, les 4 volumes manuscrits de l'architecte Pierre-Nicolas Fournier, possédés par la Bibliothèque de Nantes ; recueil curieux et intéressant, mais dont il faut souvent se défier, puisqu'on a eu lieu d'accuser l'auteur d'aller quelquefois jusqu'à supposer ou fabriquer des inscriptions. — Par les propres travaux de Fournier, et par ceux dont il s'est aidé, on voit que les agents-voyers ont contribué, pour une large part, à recueillir les matériaux de notre histoire locale.

A ces historiens, fait observer M^{er} Fournier, on peut joindre Albert le Grand de Morlaix, qui a longtemps habité notre ville, et en a parlé plus d'une fois incidemment.

M. Dugast-Matifeux rappelle encore, à son tour, Le Breton de Gaubert et ses documents sur la paroisse Saint-Similien.

M. Parenteau ajoute, avec plus de raison encore, que les *Notes* de M. Bizeul sont à joindre à tous ces travaux manuscrits sur Nantes, et devraient figurer sous un numéro 7.

La Société, par l'organe de son Président, remercie M. Dugast, et décide que son travail sera inséré dans le *Bulletin*, à la suite de celui de M. Maître.

M. de la Nicollière a la parole pour faire connaître, en peu de mots, à la Société, deux documents assez curieux que M^{er} Fournier lui a communiqués. Le premier est un volume in-8° de 1508, non cité par Brunet, contenant les *Heures à l'usage de Rome et de Paris*, et portant : *par Jehan Barbier, pour Nicolas Virret, libraire en la rue Nostre-Dame, à l'enseigne où pend la playe de Nostre-Seigneur*, au commencement et à la fin, et imprimé à Nantes, bien entendu. Les caractères du volume n'ont rien qui les distingue bien de ceux qui s'employaient à cette époque, mais le livre présente plusieurs feuillets couverts de prières manuscrites, singulières, et parfois fort curieuses.

Le second document est une bulle de Jules II, donnant la cure de Saint-Nicolas de Nantes à Jehan de Plédran, évêque de Dol. Ce document porte la date de 1503, et, bien qu'il soit un peu imparfait, puisqu'il y manque le sceau avec le plomb, il est néanmoins, assez intéressant pour que la Société décide de l'insérer dans notre *Bulletin*, avec une note explicative de M. de la Nicollière.

M. le baron Textor de Ravisy commence ensuite son intéressante conférence sur la *Vierge hindoue* ou *bouddhiste*, dont l'effigie est déposée en ce moment sur le bureau.

Cette idole décorait un autel de la grande pagode dite de Shoë-Dagon-Prah, ou du *Dragon d'or*, à Rangoun, l'un des plus célèbres temples de toute l'Inde. Enlevée du temple, durant la guerre de Birmanie, en 1824, lorsque la pagode fut, malgré les autorités anglaises, pillée par des bandes indisciplinées, cette précieuse image fut seule sauvée parmi tant d'autres non moins curieuses, qui toutes furent dispersées, brisées ou perdues. Un officier indien de Tanjour la conserva, puis la rapporta dans cette ville. A sa mort, ses héritiers la vendirent à M. de Ravisy, en 1862, pour la modique somme de 37 francs.

Cette statue, haute actuellement de 55 centimètres environ, est en marbre blanc. Elle repose sur un socle de bois mobile, creusé, à sa partie supérieure,

en forme de mortier, pour recevoir la base de l'image, et dont l'extérieur, peint en noir, porte encore des traces de bordures dorées. Le socle a 22 centimètres de hauteur à lui seul. La figure est celle d'une femme debout, les yeux baissés et revêtue d'un double pagne. Le visage, les mains et les pieds sont les seules parties qui n'aient pas été dorées, qui aient toujours manifestement conservé, et à dessein, la couleur naturelle de la pierre. L'ornement, ou plutôt l'attribut symbolique, appelé *langue de feu*, qui décorait le sommet de la tête, et qui augmentait notablement la hauteur de la statue, a aujourd'hui complètement disparu, mais la place qu'il occupait est bien reconnaissable. — Les doigts des mains sont absolument égaux. Les pieds sont joints.

Cette statue présente, dans son attitude et dans son costume, un grand nombre de caractères particuliers, qui ont tous leur valeur et leur signification. Ce sont : le pagne, qui est ici double, la résille, le codhoubi, le potton, les oreilles allongées, les rosaces, l'égalité des doigts et des orteils.

M. de Ravisy entre dans de savantes explications touchant ces attributs que présente l'idole. Nous nous bornerons à en indiquer les points les plus essentiels.

Les oreilles allongées sont une des particularités qui caractérisent la secte des Nathicotians, ce qui démontre que la figure est fort ancienne, et antérieure au type des dieux brahmaniques. Les rosaces sont un caractère qui se retrouve sur une foule d'idoles. L'égalité des doigts et des orteils est une particularité très-singulière, et qu'il n'a pas été facile d'expliquer. Après bien des recherches infructueuses, M. de Ravisy a fini par tirer des Brahmes cet éclaircissement : que c'est là un signe caractéristique et essentiel de divinité.

Depuis un temps immémorial, l'image qui nous occupe a été connue sous le nom de la *Vierge par excellence*, et il est évident qu'elle a eu un culte. Cependant, il n'en est pas question une seule fois dans toutes les œuvres de Bouddha. La première hypothèse qui se présente, c'est d'y voir l'image de la mère de la principale déité adorée dans la pagode de Shoë-Dagon-Prah, c'est-à-dire, de Gôtama-Bouddha. Or, le culte de la Vierge-Mère, accrédité dans toutes les anciennes religions, a passé dans les idées des Brahmes, de l'an 400 à l'an 500 de Jésus-Christ, à peu-près. Telle est l'opinion admise par la *Société Asiatique*.

M. de Ravisy indique encore plusieurs autres hypothèses qui ont pu être proposées à ce sujet, certains rapprochements qui peuvent se tenter entre Marie, Mère de Jésus-Christ, et la Vierge-Mère bouddhiste, et les discussions qu'il a soutenues à la Sorbonne sur ces différentes questions ; mais l'heure déjà avancée l'oblige à terminer ici, pour cette fois, l'examen de ces

matières curieuses, sur lesquelles il aura, d'ailleurs, occasion de revenir.

Passant au sujet subséquent porté sur notre ordre du jour, M. de Ravisy présente les considérations suivantes sur les monuments *Indo-Celtiques*.

Les premiers monuments lapidaires de l'Inde furent des pierres brutes, absolument non taillées, alignées ou superposées, isolées ou réunies, qui ressemblent beaucoup, à tous égards, aux monuments de nos contrées occidentales, que l'on est convenu d'attribuer aux Celtes. Il y en a, sur les monts Khasias, qui ressemblent à s'y méprendre à ceux de la Bretagne, et le culte ou le respect que les tribus nomades et pastorales qui habitent ces montagnes témoignent, encore aujourd'hui, à ces pierres, achève de rendre l'analogie plus frappante avec ce que nous savons des peulvans et des dolmens de nos contrées. En effet, ces peuplades élèvent encore, aujourd'hui même, des monuments tout semblables, en pierres absolument brutes, et que ces Indiens se feraient scrupule de dégrossir, même aussi légèrement que possible, toujours dans cette opinion, que les hommes ne peuvent autrement concevoir et honorer la divinité que sous la libre voûte des cieux et nullement circonscrite dans un temple; ils croiraient même que ce serait ui faire injure que de vouloir l'adorer dans une pareille enceinte; et c'est sous la forme de la pierre brute qu'ils persistent à voir sa manifestation, son image la plus naturelle, la plus frappante et la plus caractéristique. Près de l'antique ville de Mahabalipouram, proche Madras, on voit un bloc de granit, énorme pierre branlante et tournante, qui a plus de sept mètres de hauteur et affecte la forme d'un cône renversé, absolument comme les pierres de ce genre que nous connaissons en France. Contrairement à l'opinion de quelques voyageurs superficiels, il est bien évident que ce n'est point là un produit de la nature. Même identité entre ces monuments primitifs de l'Inde et les monuments dits Druidiques, qui se rencontrent ailleurs que chez nous, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, en Circassie, en Syrie, en Algérie.

Une autre coïncidence bien remarquable, c'est l'identité étymologique. M. de Ravisy en donne quelques exemples, notamment le mot *man* ou *men*, *pierre*, qui, se retrouve fréquemment dans les noms des villages des monts Khasias. De plus, plusieurs pagodes rappellent également par leurs noms l'étymologie de *pierre*.

Un second fait important à noter, c'est que les portes d'entrée d'un grand nombre de pagodes, avec leurs énormes pierres brutes, ressemblent beaucoup à des *lichavens*, qui ont été, après coup, surmontés d'un monument.

Enfin, un troisième point, c'est que, dans beaucoup de pagodes, le sanctuaire abrite une pierre sacrée, toujours brute, et, presque toujours aussi, enfoncée à moitié dans la terre ou dans la maçonnerie, ce qui peut faire supposer que ces pagodes recouvrent des autels primitifs de pierres brutes.

Dans toutes les traditions antiques, judaïco-chrétiennes, hindoues et musulmanes, la pierre brute est toujours le premier et suprême symbole matériel de l'image de Dieu. Les patriarches élèvent et dressent des autels de pierres brutes à l'endroit où Dieu leur apparaît. Jacob consacre par des libations d'huile et de vin la pierre brute qui lui a servi d'oreiller, etc. Enfin, suivant la remarque finale de M. de Ravisy, dans les religions de l'Inde, la pierre droite est l'image du *lingam*, symbole de l'être créateur par excellence, de l'être suprême, et le *lingam* est le signe qui domine dans l'architecture hindoue.

De tout cela, il semble permis de conclure, selon M. de Ravisy, que l'Archéologie appuie de preuves matérielles les conjectures de la linguistique, et montre la parenté qui existe entre les anciens Hindous et les Celtes. Les Aryas se seraient étendus du Gange aux confins de l'Occident.

M. Alfred Lallemant, dont le savoir et le zèle sont toujours en éveil, quand il s'agit des antiquités de la Bretagne et de tout ce qui s'y rattache de près ou de loin, prend ensuite la parole pour présenter à son tour quelques considérations sur ces questions intéressantes et difficiles. Il émet des opinions totalement différentes. Conformément à différents textes d'auteurs anciens, qu'il croit concluants, et sur lesquels il s'appuie, M. Lallemant se récrie contre cette qualification de *monuments druidiques*, donnée à tous ces monuments primitifs en pierres plus ou moins brutes. Tout ce qu'on peut admettre sûrement, dit-il, c'est seulement qu'ils ont un rapport plus ou moins direct avec la race celtique. Ce que chez nous on appelle *dolmen* ou *chambre de pierres*, prend des noms tout à fait différents en Allemagne, en Angleterre, en Suède, etc. Quand le *dolmen* se prolonge, on l'appelle *grotte aux fées*. Nous connaissons ensuite le *peulvan*, le *barrow*, le *tumulus*, le *menhir* ou pierre levée, etc. Le vrai *monument celtique* complet serait un assemblage de tous ces divers monuments reliés entre eux par des alignements. Le monument complet, mais qui s'est rarement conservé dans son intégrité jusqu'à nos jours, se retrouve dans presque toutes les contrées de l'Europe, en Asie et en Afrique, en une foule de lieux enfin où il n'a jamais pu être question des druides et de leur culte. Suivant M. Lallemant, tous ces monuments sont des monuments funéraires. Et plusieurs faits le démontrent. Toujours, dans un dolmen déblayé, dans un dolmen dont les diverses pierres nous apparaissent à nu, toujours la surface plane, celle de la pierre supérieure horizontale, aussi bien que celle des pierres latérales, est tournée à l'intérieur. Quelquefois même, à Gavrinis, notamment, ces parois planes sont ornées de signes et de dessins plus ou moins remarquables. Or, ce côté décoré est toujours tourné aussi à l'intérieur. Rien ne saurait mieux prouver la destination et la nature de ces monuments, qui, dans leur intégrité, n'ont jamais été autre chose que

des réduits souterrains plus ou moins étendus. Enfin, suivant M. Lallemand, tout dolmen ne serait jamais qu'un monument tout d'abord *en/oui* et *caché* aux regards des hommes, par sa destination même, mais aujourd'hui complètement dénaturé, réduit à son squelette, si l'on peut parler ainsi, soit qu'il ait été dénudé par l'action lente du temps, soit qu'il ait été violemment dépouillé par la main des hommes. — A cette opinion très-spécieuse, mais qui lui semble un peu trop absolue, M. le Président Galles, objecte les faits révélés par l'exploration du Mané-Er-R'hoek, où il s'est trouvé, précisément à l'extérieur même du monument, à l'entrée principale, une pierre très-remarquable, portant des signes caractéristiques nombreux, produits évidemment par la main de l'homme; laquelle pierre avait toujours eu, bien manifestement, — à dessein, par sa destination et sa position même — sa face travaillée et ornée tournée du côté extérieur, c'est-à-dire, du côté où les arrivants pouvaient, ou plutôt, devaient même forcément l'apercevoir et la considérer. — M. Lallemand en convient mais répond que ce ne sont là que des exceptions, et encore des exceptions bien rares. En conséquence, il persiste à soutenir que ces monuments n'ont jamais pu servir au culte des dieux. — Aucun passage des auteurs grecs ni des auteurs latins ne fait allusion à ces prétendus autels de pierre, et, d'ailleurs, aucun des détails qu'on a prétendu nous donner sur les cultes mystérieux des anciens, culte druidique ou autre, ne se concilie avec la conformation de nos dolmens découverts. Partout ces monuments affectent la même forme qu'en Bretagne. En Algérie, dans la plaine de Medjanah, on a compté jusqu'à dix mille menhirs tout à fait identiques aux nôtres. Partout on a trouvé sous ces monuments les mêmes objets ou à peu près; tous sont des tombeaux, où le corps est presque toujours dans la position recourbée, dans cette position qu'occupe l'enfant dans le sein de sa mère. Cette position du cadavre dans le sein de la terre, mère universelle des êtres, avait une signification précise et voulue : elle indiquait la foi dans la résurrection universelle, et c'est ce que confirment les monuments égyptiens. Enfin, les objets qu'on trouve avec les restes du mort sont des objets empruntés à la vie ordinaire, ou, plus souvent encore, à la vie militaire, des objets de parure ou des armes qui ne paraissent pas offrir le moindre rapport avec une destination religieuse, et par leur figure et par leur matière. L'analyse démontre que ces haches de parade et symboliques, que nous appelons vulgairement (*celtæ*), sont en jadéite, et les perles en *callais*, pierre précieuse fort bien décrite par Pline, et dont, après lui, on avait jusqu'à nos jours, perdu tout souvenir.

Ici, M. Textor de Ravisy demande à M. Lallemand comment il explique le trou que présentent, dit-on, plusieurs de ces pierres prétendues druidiques, et que l'on regarde comme destiné à l'écoulement du sang des victimes? M. de Ravisy a vu des sacrifices dans l'Inde : la pierre dont on se servait

était plane en dessus ; on y avait pratiqué une sorte de chemin , de façon que le sang suivait cette pente plus ou moins inclinée pour s'échapper par dessous. — M. Lallemand répond qu'il nie nettement et formellement l'existence de ces prétendus trous à la partie supérieure de la table des dolmens ; jamais il n'a pu y en découvrir de manifestement exécutés de main d'homme , et il soutient qu'aucun passage d'auteur ancien ne dit qu'on immolât de cette façon.

M. le docteur Foulon croit aussi lui ces monuments étrangers à tout emploi dans le culte druidique, et il adresse quelques questions sur ce sujet à notre docte confrère du Morbihan. M. Lallemand persiste à n'y voir que des tombeaux de différentes sortes, tombeaux de chefs illustres, tombeaux de personnages moins importants. — Mais le menhir était-il aussi lui un monument funéraire ? — Bien souvent ; surtout et toujours le menhir isolé. Mais il y en a eu aussi de simplement commémoratifs.

Suivant l'observation que fait ici M. Galles, on peut contester que le menhir ait été un tombeau, en se fondant sur ce fait que, toutes les fois qu'on a fait des fouilles sous les pierres de cette catégorie, on n'a point trouvé des ossements, mais simplement du phosphate de chaux.

M. Parenteau demande si la pierre percée du dolmen de Saumur ne serait point un trait d'union entre nos monuments et ceux de l'Inde ? Quant à la position si remarquable donnée au cadavre dans les monuments funèbres dont il vient d'être question, il rappelle que, dans le cimetière gaulois de Pouzauges, qui date du III^e siècle avant Jésus-Christ, il s'est trouvé des sépultures en forme d'*œufs* ; plusieurs étaient agglomérées *comme un vrai nid funèbre*. C'était là sans doute une idée de fécondation et de résurrection. N'y a-t-il pas là analogie avec ce qu'on observe dans les monuments du Morbihan ?

En fait de *tumulus*, M. Lallemand distingue deux catégories bien différentes : ceux qui sont vraiment des monuments funéraires, et ceux où l'on ne trouve que de petits objets variés, bijoux, armes, pierres précieuses, etc. Les tumulus sans dolmen se rapprochent de la sépulture dite gauloise plutôt que celtique. Le monument celtique proprement dit est la tombe des peuples primitifs et qui croient encore à la résurrection. En Algérie, on a trouvé des centaines de corps sous des dolmens. Hérodote parle de tumulus avec inscriptions constatant la part de chacun dans les travaux. En Russie, sous les tumulus, on ne trouve jamais que des bijoux, ce qui répond exactement à la description des tombeaux scythes donnée par Hérodote et autres écrivains anciens. Les Scythes cachaient ces tombes avec le plus grand soin, et rien, au-dessus du sol, n'en révélait la présence, par ce qu'ils y cachaient non-seulement les restes de leurs pères, mais encore ce qu'ils avaient de précieux, et qu'en cas d'invasion, les ennemis

devient être dans l'impossibilité de découvrir ces dépôts sacrés. En somme, les tumulus ont toujours été des tombes, et la destination funèbre a été la pensée fondamentale qui a présidé à leur construction. Un passage d'Aristote parlant des institutions carthaginoises nous apprend que les Celtes, en Ibérie, plaçaient autant de menhirs (*ὄβελίσκους*) autour de la tombe de chacun de leurs chefs qu'il y avait eu d'ennemis tués par lui.

La Société, par l'organe de son Président, remercie vivement MM. de Ravisy et Lallemant de leurs intéressantes communications, et la séance est levée à neuf heures et demie.

Le Secrétaire-général,

E. PHELIPPES-BEAULIEUX.

SÉANCE DU 20 FÉVRIER 1872.

Présidence de M. Marionneau, vice-président.

En l'absence de M. le Président Galles, empêché pour cette soirée, M. Marionneau occupe le fauteuil de la Présidence, et la Séance est ouverte à sept heures un quart, en présence de MM. Cahour, Anizon, Foulon, Petit, Van-Iseghem, de Wismes, Textor de Ravisy, Stéphane Halgan, Léon Maitre, Prével, Dutertre de la Coudre, etc., et Phelippes-Beaulieux, secrétaire-général.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté à l'unanimité, après quelques observations judicieuses et intéressantes de MM. Cahour, de Wismes et Textor de Ravisy, dont le secrétaire s'engage à tenir compte pour améliorer et compléter sa rédaction primitive.

M. le Président a reçu pour la Société et dépose sur le bureau :

1° Des *prospectus-spécimens* de la *Revue de France*, publiée sous la direction de M. Léonce Dumont, et du *Journal d'outre-mer, organe des intérêts coloniaux et maritimes*, sous la direction de M. V. Th. de Closmadeuc ; l'annonce du concours pour un *Almanach à publier dans le département des Deux Sèvres pour l'année 1873, concours fondé par Jacques Bujault*, etc. ; toutes pièces d'un assez faible intérêt pour nous.

2° Le 86° catalogue des livres d'occasion du libraire Baillieu, à Paris. In-8° de près de 200 pages et contenant près de 4,000 articles bien nettement classés ; répertoire riche et intéressant où notre Bibliothèque pourrait trouver l'occasion de plus d'une heureuse acquisition, si nos finances étaient moins modestes, et si, surtout, la prudence ne nous était impérieusement commandée quand il s'agit de la répartition et de l'emploi de notre budget.

3° *Questions proposées pour la trente-huitième session du Congrès scientifique de France, qui ouvrira à Saint-Brieuc, le 1^{er} juillet 1872* ; petit in-8° de 16 pages, y compris la couverture. Cette brochure nous est adressée à

l'état d'épreuve, avec cette mention, qu'en cas de proposition tendant à ajouter ou à retrancher quelques questions au programme, on est prié de renvoyer très-promptement cette épreuve modifiée, ou d'expédier son projet de modification au secrétaire-général. — A la quatrième section, page 8, se trouve l'énoncé des *Questions d'Histoire et d'Archéologie* qui devront être traitées devant le Congrès. Cette section, qui offre un très-grand intérêt pour nous, et que nous recommandons tout spécialement à ceux de nos membres qui pourraient être tentés de faire, à cette époque et à cette occasion, le voyage de Saint-Brieuc, ne comprend pas moins de dix-neuf paragraphes ou questions distinctes. Les monuments mégalithiques, romains et gallo-romains, y tiennent naturellement une grande place.

4^e *Extrait du XIX^e siècle, n^o du 6 février. — Rapport du jury sur l'exposition italienne d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique. (Bologne.) Paris, imprimerie de l'Association générale, rue du Faubourg Saint-Denis, 19, 1872. In-8^o de 10 pages, plus un feuillet blanc et la couverture. — Signé H.-A. Mazard. Saint-Germain-en-Laye. — C'est un résumé aussi rapide qu'intéressant, et qui mérite d'être conservé dans notre Bibliothèque. Entre autres indications curieuses, on y voit mentionnés, parmi les divers objets en pierre fournis par le Musée de Pise, et recueillis dans des cavernes, des débris de l'*ursus priscus*, dont l'existence n'avait point encore été signalée en Italie.*

M. Petit communique et fait passer sous les yeux de l'assistance une curieuse rareté bibliographique intitulée : *Brevis relatio eorum quæ spectant ad declarationem Sinarum Imperatoris Kam-Hi, circa cæli, Cumfucii et avorum cultum, datam anno 1700; accedunt Primatum doctissimo-umque virorum et antiquissimæ traditionis testimonia; operâ PP. Societatis Jesu Pekini pro Evangelii propagatione laborantium.* — Grand in-8^o, de 61 feuillets sur papier de riz, in pression faite avec des caractères ou plutôt avec des planches en bois. A la fin : *Pekini, 29 julii anni 1701.* Cette publication, aussi rare que peu connue aujourd'hui, où se trouvaient des flatteries plus ou moins déguisées à l'adresse de l'empereur régnant, puisqu'on prétendait découvrir dans son nom le sens exact de plusieurs qualifications bibliques, attira des démêlés et des désagréments aux bons Pères Jésuites, et semble même, si les traditions sont véridiques, avoir porté, au moins pendant quelque temps, une légère atteinte à leur considération dans le Céleste Empire. M. Brunet a enregistré ce précieux volume dans son *Manuel*, dernière édition, tome I, col. 1249, mais en omettant les derniers mots du titre.

M. Petit donne ensuite communication de deux *aveux aux évêques de Nantes*, l'un de 1719, l'autre de 1740, tous deux relatifs au *droit de quintaine*, et qui nous apprennent une particularité assez curieuse, en complé-

tant ce que l'on savait déjà à cet égard. En effet, MM. Guépin, Mellinet et de la Nicollière, le premier, dans ses *Essais historiques sur les progrès de la ville de Nantes*, p. 112 ; le second, dans *la Commune et la milice de Nantes*, tome IV, pages 89-90 ; le troisième, dans son *Armorial des évêques de Nantes*, pages 28-29, qui, tous, citent des documents curieux à ce sujet, ne parlent point du *droit de quintaine par terre*, mais seulement du *droit de quintaine sur l'eau*. Le droit de quintaine par terre existait cependant, et ces *aveux* le prouvent d'une manière formelle. On y voit très-nettement spécifié que ce n'était point seulement par eau, *sur la rivière de Loire*, suivant la formule consacrée, mais encore *par terre*, et sur différents points du territoire diocésain, que les *nouveaux mariés* devaient, dans l'année de leur union, *courir la quintaine*, en payant certains droits au profit de l'évêque de Nantes. Généralement, on avait cru jusqu'ici que la quintaine sur terre n'avait lieu qu'au profit du seigneur dont les jeunes époux se trouvaient vassaux. On voit maintenant que c'était aussi une des prérogatives épiscopales, et c'est là un petit point de l'histoire de nos institutions locales qui se trouve heureusement éclairci. « Un dessin de Hénon, continue M. Petit, où sont représentées les funérailles de M^{re} de la Muzenchère, vient compléter l'attestation que nous fournissent ces *aveux*. La place Saint-Pierre est le lieu que le dessinateur a choisi pour nous retracer le déploiement de ce cortège funèbre, et, dans son dessin, on voit figurer sur cette même place un petit monument que notre père nous a dit, bien des fois, être *la colonne de la quintaine épiscopale*. » Cette colonne, nous dit encore M. Petit, fut élevée en 1611, sur les dessins et sous la conduite de Guillaume Beliard, sculpteur.

Le dessin de Hénon, acquis dans une vente publique, à l'époque où M. Verger publiait les *Archives curieuses de la ville de Nantes*, est depuis longtemps sorti des mains de l'acquéreur, par l'effet de diverses circonstances qu'il serait trop long de relater ici. Il se trouve actuellement au Cercle des Beaux-Arts de notre ville. Sa vraie place serait au Musée Archéologique de Nantes, et nous ne pouvons mieux terminer cette note qu'en faisant appel à l'équité de la Société des Beaux-Arts, pour qu'elle se décide à l'y faire entrer.

L'ordre du jour indique, en premier lieu, les communications sur les monuments celtiques de Sainte-Marie près Pornic, par M. le baron de Wismes, mais notre ingénieux collègue ne trouvant pas encore assez complets ses documents sur cette matière, l'exposé et la discussion de cette question sont, conformément à sa demande, renvoyés à la séance suivante.

La parole est donc donnée de suite à M. l'abbé Cabour, pour la communication intéressante qu'il a promis de nous faire, touchant un ostensor en fer-blanc, de l'époque révolutionnaire, c'est-à-dire, des années 1792 ou 1793, provenant de la paroisse d'Issé, et qui est, en ce moment, déposé sur le

bureau. Ce curieux échantillon, le seul que M. l'abbé Cahour ait vu, mais non pas le seul dont parle la tradition, prouve qu'il y eut alors, au moins une fabrique de vases sacrés de ce genre dans le diocèse de Nantes, quand les véritables vases sacrés en or et en argent eurent été, partout, réquisitionnés et confisqués. Probablement, l'ostensoir qui nous occupe fut fabriqué à Chateaubriant, et sur le dessin de messire Jean-Baptiste Rohart, alors curé d'Issé, né en 1750 à Moisdon, et mort curé de St-Etienne-de-Mer-Morte, en 1812, prêtre des plus vénérables, et sur lequel M. l'abbé Cahour possède assez de documents particuliers et curieux pour avoir pu nous reconstituer sa biographie, aussi édifiante qu'accidentée. La Société ayant le désir et l'espoir de le voir figurer dans le *Bulletin*, nous ne donnerons pas une plus longue analyse de cet intéressant travail de notre ancien Président.

M. le baron Textor de Ravisy reprend la suite de ses savantes considérations sur la Vierge bouddhiste, dont l'effigie est toujours sous nos yeux. Suivant lui, l'idole en question représente *Maria-Déva*, point que la commission scientifique siégeant à la Sorbonne a voulu lui contester. La première hypothèse serait de voir ici l'*Anaita* des Parsis, l'*Anaitis* des Lydiens et des Grecs, qui, comme on sait, a fini par s'identifier ou se confondre avec l'*Aphrodite* ou la *Vénus* de ces derniers. Le socle de notre statue a quatre bandes ou parties bien distinctes : ce sont les quatre parties du monde, qu'*Anaita* domine, ou les quatre continents, dans les idées de la cosmogonie indienne. Si c'est *Maya*, femme de Brahma, elle domine encore les quatre parties du monde, ou les quatre continents; mais alors, dans les idées de *Bouddha*, ce n'est pas une *Vierge*.

Quand on considère les pieds et les mains démesurément aplatis de cette statue, on se demande pourquoi il y a tant de distance entre le caractère étrange, grossier et monstrueux de ces membres et ce que présente sa tête, dont le type, beaucoup plus noble et plus fin, offre non-seulement un travail beaucoup plus parfait et plus délicat, mais encore un caractère qui s'éloigne beaucoup moins de la nature et de la vérité. Ce sont là, évidemment, des types conventionnels, des formes volontairement contraires au naturel, et consacrées, admises à dessein. C'est qu'en effet, le *Messie* attendu, prophétisé par *Gotama*, doit présenter ces caractères. C'est là le type, le cachet divin, et toutes les idoles hindoues offrent ce caractère. Peut-être faudrait-il voir, ici, la mère d'*Armytheya*, futur *Bouddha*. Le caractère propre des divinités incarnées, c'est cette égalité roide et symétrique des doigts, dans les pieds comme dans les mains; c'est le signe prophétique du futur Bouddha, le caractère essentiel qui doit prouver et constater son identité et sa qualité d'être divin. Puis, par extension, quand les idées de la mythologie indienne se sont modifiées et altérées, on a fini par s'habituer à voir là le caractère de la divinité en général.

Une autre hypothèse se présente encore : ce serait de voir ici le *Féroer*, personnage de la mythologie hindoue, dont M. de Ravisy se propose de faire l'objet d'une autre conférence, et qui présente d'assez nombreux rapports avec l'*ange-gardien* de la religion chrétienne.

Mais comment le nom de *Vierge*, de *Vierge par excellence*, a-t-il été donné à cette statue ? M. de Ravisy pense que ce nom a été donné à *Anaita*, par suite du dogme de la métempsychose.

Tel est, très-succinctement, le résumé des savantes considérations de M. le baron de Ravisy sur ces curieuses et difficiles questions, considérations que nous regrettons de ne pouvoir analyser plus longuement ; malheureusement, c'est là un terrain sur lequel le peu de latitude et d'espace dont nous disposons, et plus encore, avouons-le franchement, notre peu de compétence à cet égard, ne nous permettent guère de le suivre plus avant.

Après une causerie très-animée entre MM. de Wismes, Cahour et de Ravisy, au sujet des symboles païens auxquels les chrétiens ont pu faire quelques emprunts, causerie *ondoyante et diverse*, que, par les mêmes motifs, nous ne chercherons pas à résumer, la séance est levée à 9 h. 1/4.

Le secrétaire-général,

E. PHELIPPES-BEAULIEUX.

SÉANCE DU MARDI 5 MARS 1872.

Président de M. Galles, Président.

La séance est ouverte à 7 h. 1/2, en présence de MM. Marionneau, Petit, Cahour, Parenteau, Stéphane Halgan, de la Nicollière, Paul Soulhart, de Wismes, Foulon, Anizon, Perthuis, Van Iseghem, Villers, etc., etc., et Phelippes-Beaulieux. Enfin, grâce à un heureux hasard, nous comptons au nombre des assistants notre docte membre correspondant, le Révérend M. W. C. Lukis, de Londres, que, depuis plusieurs années, nous n'avions pas eu le plaisir de voir au milieu de nous.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté à l'unanimité, après quelques observations complémentaires de MM. Parenteau, Cahour et de Wismes, dont le secrétaire s'engage à tenir compte.

M. le président a reçu pour la Société et dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

1^o *Paris-Artiste, courrier hebdomadaire des Arts, petites affiches de la curiosité ; rédacteur en chef, A. Bonnin. Paris, Jeudi, 8 février 1872, 1^{re} année, n^o 8. 8 pp. gr. in-4^o.* — C'est un recueil qui nous a paru fort intéressant, mais qui semble généralement envisager le côté mercantile et commercial, de préférence à tous les autres, dans les diverses questions dont il s'occupe.

2° *L'Algérie, revue synoptique illustrée des provinces d'Alger, d'Oran, et de Constantine; arts, littérature, commerce, agriculture, industrie, histoire, légendes, géographie, archéologie, botanique, mœurs, coutumes, religion et colonisation, etc.; paraissant deux fois par mois, par livraison de 16 pages. Paris, rue de Rovigo, 11, et à Alger. Administrateur, Van den Weghe. Gr. in-4° de 16 pp. sans la couverture. 1^{re} année, n° 1, 1^{er} janvier 1872.* — Cette revue, à en juger par cette livraison, sera intéressante et instructive; les vignettes qu'elle contient sont bien exécutées, et nous lui souhaitons tous le succès qu'elle paraît mériter.

3° *Bulletin de la Société Académique de Brest; année 1870, 1^{re} et 2° livraisons, qui terminent le Tome VI du recueil; année 1871, 1^{re} livraison, qui commence le Tome VII; Brest, imprimerie Roger père, in-8°.* — Dans ces trois fascicules, nous remarquons avec intérêt les morceaux intitulés: *le Séjour de M^{me} de Sévigné en Bretagne, par M. Dupuy; Analyse des poésies intitulées Carmina nautica, du R. P. Parthenius Giannelasius, par M. Guichon de Grandpont; Notice biographique sur Charles Errard, peintre nantais, premier directeur de l'école française à Rome, par M. P. Levot, et enfin, bien plus spécialement encore, Relation d'une fouille pratiquée au Souc'h, par M. Grenot, membre correspondant de la Société Académique de Brest, morceau de 24 pages, accompagné de 3 planches.* Ces fouilles ont eu lieu sous un groupe de dolmens, sur un plateau nommé *Plateau du Souc'h*, près de Ploubinec, (Finistère). Elles ont donné d'assez fructueux résultats; mais, comme l'a très-justement remarqué M. le président Gallès, le travail de M. Grenot eût encore eu bien plus de valeur, si les descriptions qu'il contient eussent été plus complètes et plus circonstanciées, et si l'auteur n'eût pas omis volontairement toute indication sur la manière dont l'exploration a été conduite. — Qu'il nous soit permis d'ajouter ici deux mots sur une particularité assez singulière de cette relation. M. Grenot nous raconte que, dans l'une des chambres souterraines qu'il a fouillées, ses ouvriers trouvèrent un morceau de qu'il appelle d'une forme fort étrange, qui affectait la figure d'une tête humaine, et que ses travailleurs baptisèrent aussitôt du nom de *tête de mort*. Nous croyons devoir faire observer, en passant, que ces monstruosités de la substance calcaire, ces caprices et ces bizarreries du domaine géologique, ne sont pas aussi rares que semble le penser l'auteur. Celle-ci, à coup sûr, n'est du moins pas unique; car nous nous souvenons d'avoir vu, il y a quelques années, chez M. l'abbé Minier, curé actuel du Loroux-Bottereau, une pierre tout à fait analogue à celle que cite M. Grenot, et trouvée sur la localité même; que l'on avait voulu d'abord prendre pour une *tête d'homme pétrifiée*; qui fut envoyée comme telle à Paris, et soumise à l'examen des membres de l'Institut, puis renvoyée piteusement à l'expéditeur, avec la déclaration formelle et authentique, que la docte commission,

après l'inspection la plus minutieuse, n'avait jamais pu y reconnaître autre chose qu'un pur jeu de la nature.

4° *Bulletin de la société des sciences et lettres de Loir-et-Cher, tome I^{er} 2^e livraison, Juillet 1870.* Blois, J. Marchand, in-8°, allant de la page 49 à la page 104. — A la suite de *Recherches sur l'Histoire des comtes de Blois et sur la monographie communale de Blois, par M. F. Blanc*, de l'école des Chartes, nous trouvons un travail très-intéressant pour l'étude des mœurs et des usages de nos pères, et pour l'histoire des anciennes corporations. C'est une *Notice sur la communauté des barbiers-perruquiers-baigneurs-étuvistes de Blois*. Parmi les divers documents inédits et très-curieux qui y sont enregistrés, nous citerons tout spécialement un *Edit du roy portant établissement du droit de contrôle sur les perruquiers, dans l'étendue du royaume, donné à Versailles, au mois de janvier 1706*; pièce purement fiscale, au fond, sous une apparence sérieuse et philanthropique, et qui eût été, vraiment, bien digne de figurer dans les notes du facétieux *Éloge des Perruques*, que nous a donné le spirituel De Guerle, sous le pseudo-nyme du *Docteur Akertio*. Entre les diverses particularités que nous révèle cet étrange document, nous remarquons celle-ci : c'est que *certains boulangers, choisis par les perruquiers, et ceux-là seuls, étaient chargés de FAIRE CUIRE* préalablement les cheveux, pour les rendre propres à la confection des perruques, et que ceux qui l'auraient fait sans en avoir le droit se seraient exposés à une amende de MILLE livres. Il faut avouer que ces détails ne sont pas faits pour donner une haute idée de la propreté des boulangeries chez nos ancêtres.

5° *Bulletin de la Société d'archéologie, sciences, lettres et arts du département de Seine-et-Marne. 5^e année, 1868, Meaux, S. Carro. 1870.* Gr. in-8° de 492 pp. recueil sérieux et qui semble très-consciencieusement fait, mais où, d'après la table détaillée qui le termine, nous n'avons pas cru découvrir rien qui pût nous intéresser bien particulièrement.

6° *Répertoire des travaux de la société de Marseille, publié sous la direction de M. Alfred Sauret, vice-secrétaire. Tome 33^e (3^e de la 7^e série.)* Marseille, Cayer et C^o, 1872. Suivi du *Dictionnaire topographique de l'arrondissement de Marseille, par J. A. B. Mortreuil.* Ibid. 1872. 2 parties in-8° la première de 279 pp. ; la seconde (non-terminée), de 64 pp. — Même observation que sur l'ouvrage précédent.

7° *Rapport du Préfet et procès-verbaux des séances du Conseil général du département de la Loire-Inférieure, Session de 1871.* Nantes, V^o C. Mellinet, 8^{or}me in-8° de 880 et CLXVII pp. sans compter les tableaux.

8° *The Dolmens-mounds, and amorpholithic monuments of Britanny,* by S. P. Oliver. Lond. 1872. brochure in-8° de 23 pp.

9° Enfin, M. le Président fait hommage à la Société d'une belle photogra-

phie, grand in-folio, représentant le monument antique de l'Algérie connu sous le nom vulgaire de *Tombeau de la Chrétienne*, exploré complètement depuis quelques années seulement.

M. le Président donne ensuite communication d'une circulaire à lui adressée par le M. le ministre de l'instruction publique, relativement à la réunion des délégués des Sociétés Savantes qui aura lieu cette année à la Sorbonne, les lundi 1^{er} avril et jours suivants, avec prière de faire connaître, avant le 20 mars, les noms de ceux de nos membres qui seraient décidés à se rendre à Paris, pour que ces messieurs pussent profiter des billets à prix réduits concédés en cette occasion par les Compagnies de chemins de fer. Les travaux purement scientifiques étant seuls admis cette année à ces conférences de la Sorbonne, ces doctes réunions perdent forcément, pour cette fois, leur plus grand intérêt pour nous.

La parole est ensuite donnée à M. le baron de Wismes, pour la communication qu'il veut bien nous faire touchant les monuments du tumulus dit de Sainte-Marie, près de Pornic, et sur la donation qui vient d'être faite d'un de ces monuments à la commune, par M^{me} V^e Bonamy, née Quirouard, grâce à l'initiative de M. Joseph Rousse, de Pornic, l'élégant poète breton que nous connaissons tous. Cette donation, dont M. de Wismes met la copie sous nos yeux, a été appuyée et régularisée de toutes les formes légales requises en pareil cas; elle assure désormais l'existence d'un de ces monuments précieux que le vandalisme ou l'incurie des propriétaires expose trop souvent à disparaître. C'est là un excellent exemple, qui devrait bien être suivi, et que les Sociétés du genre de la nôtre ne sauraient trop encourager. La donation de M^{me} V^e Bonamy défend expressément à la commune de Pornic d'aliéner jamais l'immeuble concédé, ni d'en changer la destination. Au contraire, les monuments devront être conservés et entretenus par elle dans leur état actuel, ce qui interdit bien formellement toute fouille nouvelle. C'était le meilleur moyen d'en assurer véritablement la conservation complète, comme le fait très-bien observer M. de Wismes, qui cite, à ce sujet, des exemples bien regrettables de fouilles véritablement désastreuses par la façon brutale dont elles ont été conduites; exemples d'où il résulte que le zèle investigateur et curieux de certains archéologues n'est, parfois, guère moins funeste à nos pauvres monuments celtiques et gallo-romains, que le vandalisme ignorant des profanes. Honneur donc à M. Rousse, pour l'heureuse inspiration qu'il a eue de suggérer à la vénérable propriétaire des monuments de Sainte-Marie l'idée de cette donation, si avantageuse pour la science, et qui mérite bien ici l'expression publique de nos remerciements.

La présence à Pornic de M. le marquis de Vibraye, savant géologue et antiquaire distingué, donna occasion à M. de Wismes, au mois de septem-

bre dernier, de revoir ces monuments de Sainte-Marie, explorés déjà, et pour la première fois, vers 1840, ou plutôt en 1846, suivant la rectification de M. Parenteau, qui met sous les yeux de l'assistance une hachette et un couteau fort jolis, en pierre verdâtre, dont les fouilles de cette époque amenèrent la découverte. Ces monuments, dont un antiquaire vendéen, M. La Fontenelle de Vaudoré, a sagement parié, il y a déjà longtemps, furent revisités par M. de Wismes avec un intérêt tout nouveau. Ils se composent aujourd'hui de trois tumulus, les uns près des autres. Le plus intéressant, celui qui nous occupe spécialement, n'est pas très-élevé; il ne dépasse guère 9 pieds de hauteur; il est très-bien conservé, et renferme deux grottes qui ne sont pas tout à fait de même forme. Le tumulus voisin, celui qui est surmonté d'un moulin, appelé le Moulin de la Motte, n'a pas encore été fouillé. Dans celui dont nous parlons se trouvent deux galeries parallèles, profondes d'environ 4 mètres, et renfermant chacune deux petites chambres, dont l'une est à ciel ouvert parce que les pierres de la voûte ont disparu, par une cause quelconque. Le monument est tout entier construit en pierres brutes, dont les unes, placées de champ, supportent celles qui les recouvrent. Toutes ces pierres varient de dimension, et, sauf une seule, qui avant d'avoir été brisée en deux par une cause inconnue, offrait 3 m. 60 c. de longueur, toutes vont de 2 à 3 mètres de longueur seulement. Telles sont en gros les données recueillies par M. Carou, dans son *Histoire de Pornic*, et dont M. de Wismes a contrôlé l'exactitude.

M. le docteur Foulon prend ici la parole pour ajouter que, outre le dolmen de Sainte-Marie, M. de Wismes peut encore nous en signaler d'autres, dans la ligne de la Birochère, dans la ligne d'Arthon, et même aussi dans la ligne de la Plaine, car ceux du hameau de Kirouard lui sont connus sans doute. Le grand gisement mégalithique de la rive gauche de la Loire, continue M. Foulon, n'est point exclusivement cantonné dans cette localité; il est bien plus grand encore sur la rive droite, et si la statistique se fait un jour de tous les dolmens de la Loire-Inférieure, dans leur état quelconque de dégradation ou de conservation, il en sera constaté plus de deux cents. M. Foulon en garantit plus d'une centaine dans le seul arrondissement de Savenay et il en donnera la liste, s'il le faut. On lisait cependant, dans la *Revue Archéologique*, année 1863, vol. VII, p. 235 : *Il est à noter que la rive droite de la Loire tout entière est privée de dolmens*. M. Bertrand, en 1837, dans sa *Carte distributive des dolmens en France*, avait partagé et reproduit cette opinion, en n'affectant à notre sol que quelques signes indicateurs desdits monuments. Il est vrai qu'il s'est abstenu de mettre sa carte en circulation; il a sans doute lui-même suspecté son exactitude, et s'est ravisé sur ses assertions trop prématurées et trop absolues. Quoi qu'il en soit, cette carte, toute fautive et tout incomplète qu'elle est, peut, en quelques cas, aider à l'étude

de nos monuments, et M. le docteur Foulon offre de donner à notre Bibliothèque l'exemplaire qu'il en a reçu de M. Bertrand lui-même, en 1838. La société accepte avec empressement et reconnaissance cette proposition.

M. Lukis lit ensuite une note très-importante sur des monuments mégalithiques de l'Algérie qui peuvent offrir plus ou moins de points de rapprochement avec les nôtres ; et il choisit pour sujet d'étude et de comparaison les dolmens de Beni-Messous, près Guyot-Ville. Ce travail devant être inséré dans un de nos prochains *Bulletins*, nous n'en ferons point l'analyse, et d'ailleurs, il est de ceux qui ne peuvent être reproduits qu'intégralement, tant il est plein de faits, d'inductions et de considérations solides habilement condensés en très-peu de pages.

M. Lukis, en finissant sa lecture, tient à constater que toutes ces observations ont été faites, coordonnées et écrites avant qu'il connût le *Mémoire* de M. René Galles, notre Président, sur les monuments mégalithiques de l'Algérie. C'est donc ainsi double satisfaction pour les deux zélés archéologues, de s'être si bien rencontrés, sans avoir aucunement échangé d'avance leurs réflexions sur ces curieux et difficiles sujets.

Le travail de M. Lukis est accompagné, comme toujours, d'un de ces excellents et consciencieux dessins comme il en sait faire, et que l'assistance examine avec le plus vif intérêt, en y retrouvant la démonstration et la confirmation la plus complète de la communication qu'elle vient d'entendre.

Après quelques mots de M. le Président Galles, dont l'opinion concorde parfaitement avec celle du docte antiquaire anglais, quelques communications explicatives s'échangent entre MM. Foulon et de Wismes. M. de Wismes produit un croquis à l'appui de ce qu'il vient de nous dire touchant le monument de Sainte-Marie. Nous regrettons de ne pouvoir analyser, au moins sommairement, la brillante causerie de notre ingénieux collègue, mais elle est trop longue pour cela, et surtout trop difficile à suivre : nous nous bornons à émettre le vœu que M. de Wismes veuille bien enrichir un de nos *Bulletins* de son exposé, quand il l'aura fixé par écrit.

M. Parenteau soumet à l'examen du Bureau et de l'assistance une reproduction en liège du tumulus de Barbechat, à l'échelle de 3 millimètres par mètre ; reproduction exécutée avec une rare adresse et une rare patience par M. Auguste Mahaud, pour le Musée de Saint-Germain-en-Laye. Ce monument de Barbechat, recouvert actuellement d'un taillis de châtaigniers, a été fouillé avec soin dans son axe, mais n'a pas donné tout ce qu'on en espérait. On reconnut qu'il était de l'âge de fer, de la dernière période, et que ce n'était qu'un amas de sépultures successives. Les traces d'inhumation par incinération apparurent dès la première couche, et c'est là la seule analogie que ce monument ait offerte avec d'autres du même genre, et encore ceux-

ci appartiennent-ils à l'Angleterre. On trouve, en effet, dans le Dorsetshire, cinq ou six tumulus qui présentent les mêmes caractères. Toutefois, ce monument de Barbechat conserve quelque intérêt, et c'est avec satisfaction et reconnaissance que la Société apprend que M. Auguste Mahaud se propose de lui donner une reproduction en terre cuite de sa copie en liège. M. de Wismes, il y a quelques années, a fait du même monument deux dessins, qui ont été classés dans nos Archives; et les modestes produits de l'exploration du tumulus ont été soigneusement enregistrés dans un de nos *Bulletins*.

M. le docteur Foulon prend une dernière fois la parole pour faire les observations suivantes :

Dans notre terre de Bretagne, où tant de parties du sol sont restées rebelles au défrichement, cinq espèces de *buttes monumentaires*, bien distinctes, ont jusqu'ici survécu.

1° *Buttes à dolmens*, renfermant et contenant une ou plusieurs chambres sépulcrales. 2° *Buttes à signaux*, intérieures à ce sol, et disposées à distances calculées pour la portée soit de la voix, soit plutôt de feux nocturnes, selon le docteur Chauveau de Blois, qui a décrit deux lignes de ces buttes : 1° d'Orléans à Tours; 2° de Cloyes à La Châtre, vallée du Loir; 3° *Buttes prétoriennes*, propres aux campements romains; 4° *Buttes féodales*, ayant servi de bases et presque de noyaux aux donjons simples et primitifs de la première féodalité; 5° enfin, *Buttes indéterminées*, c'est-à-dire, qui se prêtent mal, ou peu, ou pas du tout, aux quatre premières déterminations.

La butte de Barbechat semblerait-elle de cette dernière espèce? Oui peut-être; mais M. le docteur Foulon, ne l'ayant pas vue, n'ose rien affirmer. Il se propose seulement d'en signaler plus tard dans les environs de Guérande qui ont bien aussi leur mystère, sinon leur importance. Mais une butte de la 5^e catégorie a été démolie et creusée, il y a quelques années, à Saint-Lery (Morbihan). Le propriétaire, M. de la Morelois, ne trouva dans sa masse absolument rien qui pût fixer la curiosité. Ce n'était qu'un gros mulon circulaire, légèrement conique et très-régulier. Il était uniquement fait avec la terre ambiante, humus et sous-sol. Il occupait un terrain vague qu'on a enlevé, dans la prairie du château; 100 mètres de circuit, à peu près; 3 ou 4 mètres de hauteur, telles étaient ses dimensions. Ni charbon, ni cendre dans sa masse; ni pierres en tas ou en crypte dans sa base. Il est évident que ce n'était pas un *dolmen*; ce n'était pas non plus une *butte féodale*, ni une *butte prétorienne*, ni une *butte à signaux*; car, à vingt pas de cette butte, il y en avait, et il y en a encore une autre toute semblable, qui, suivant toute apparence, présenterait, si elle était fouillée, exactement les mêmes particularités de construction, c'est-à-dire, l'absence de tous signes essentiels et caractéristiques. — M. Foulon a aussi trouvé, dans notre dé-

parlement, près de Guérande, des mottes de ce genre, réalisant le type de la cinquième catégorie, celle des mottes qu'il appelle *indéterminées*. Celle de Barbechat constitue-t-elle une variété hors cadre, une espèce à elle, un spécimen tout à fait inédit? Voilà une question intéressante et faite pour exciter la sollicitude de nos investigateurs, et, en particulier, celle de M. Parenteau.

M. Parenteau répond que, dans une question aussi obscure, et où il serait bon de pouvoir se baser sur de nouvelles recherches, et sur des explorations nouvelles, rendues assez difficiles par la situation des lieux, à Barbechat, ce qu'on peut répondre jusqu'à présent de plus plausible, c'est que le tumulus de Barbechat est un tombeau par incinération et par couches successives.

M. le baron de Wismes se déclare opposé à cette opinion, mais l'heure avancée de la soirée oblige à réserver la suite de cette discussion pour une autre fois.

Le Secrétaire-général,

E. PHELIPPES-BEAULIEUX.

MONUMENTS MÉGALITHIQUES

EN ALGÉRIE

PAR REV^d W. C. LUKIS, F. S. A. LOND.

Je suis heureusement arrivé à Nantes dans un moment favorable. Je trouve votre Société continuant sa carrière utile dans les paisibles, intéressants et surtout instructifs sentiers de l'archéologie ; et de plus, je trouve un savant occupant le fauteuil présidentiel, dont le nom est très-connu dans les pays étrangers et dans son propre pays, et qui a réussi, par son activité et son habile direction, à conduire à bonne fin les fouilles du Morbihan et à jeter une vive lumière dans l'obscurité des âges pré-historiques.

Je trouve un plaisir extrême d'être associé avec vous, Messieurs, dans cette fraternité, — liens formés par votre bon vouloir.

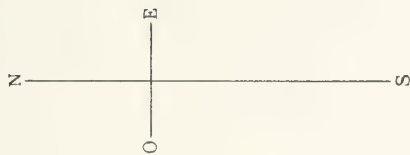
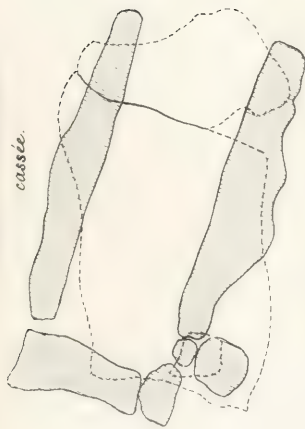
Le plaisir de me retrouver à Nantes en ce moment est augmenté par le sujet mis à l'ordre du jour de cette soirée. Les tumulus de Pornic, dont M. le baron de Wismes vient de vous entretenir, ont été, depuis plusieurs années, étudiés par moi. (1868.)

Dans un travail que j'ai eu l'honneur de vous lire, il y a quelques années, j'en parlai d'une manière spéciale à l'occasion de la classification des dolmens que je vous présentai. Depuis que l'article a été écrit, je n'ai rien trouvé qui me portât à modifier mon opinion. Je place les dolmens de Pornic parmi les dernières constructions du second groupe, et je pense encore que j'étais dans le vrai. Je n'ai pas besoin de répéter les arguments employés par moi. Ce travail a été imprimé dans votre Bulletin, et vous pouvez vous y reporter.

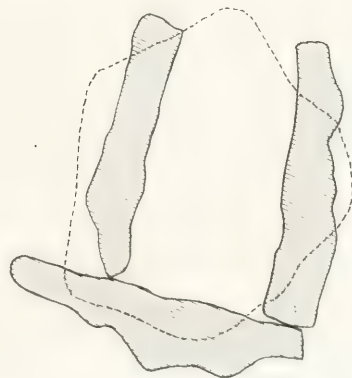
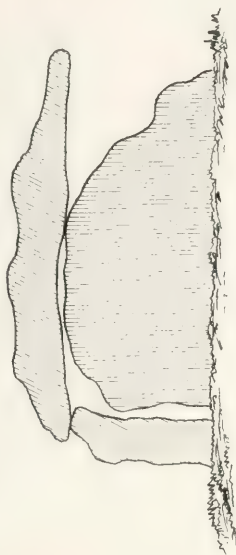
Mon but aujourd'hui est de faire quelques remarques sur les monuments algériens se rattachant aux nôtres, que j'ai eu dernièrement occasion d'étudier, et lesquels sont mieux connus de votre Président, qui sera très-capable de me reprendre si je me trompe, et d'ajouter des remarques supplémentaires par voie de confirmation.

Les dolmens de Beni-Messons, près Guyotville, sont de construction très-simple. Ils ont existé et existent encore en très-grand nombre. Cependant il nous est impossible de pouvoir suivre un progrès dans leur construction, comme nous le faisons ailleurs, en Bretagne, et en Europe. Leurs cistes sont de petites dimensions présentant un carré de 2^m 20^c de longueur sur 0^m 85^c de largeur. Ils consistent en parallélogrammes rectangulaires formés par quatre dalles debout, deux longues et deux courtes, les dernières occupant et remplissant les deux extrémités de la ciste. Ces cistes sont couvertes par une grosse pierre d'environ 3^m de longueur sur 1^m 50^c de largeur, et nous ne doutons nullement que dans l'origine elles ne fussent enveloppées par un tumulus de pierres. Quelques-uns sont encore apparents, irrégulièrement conservés, pendant que d'autres offrent une certaine recherche de régularité. Je pense que ces différences sont accidentelles. Mon expérience, bien qu'elle soit courte, de ces monuments africains, me porte à croire que cette enveloppe ou chapeau de pierres a été, dans l'origine, d'une seule forme à laquelle le nom de *chouchet* (le fez) a été donné. Les connaissances de M. Galles sont plus étendues que les miennes ; il pourra vous dire si la

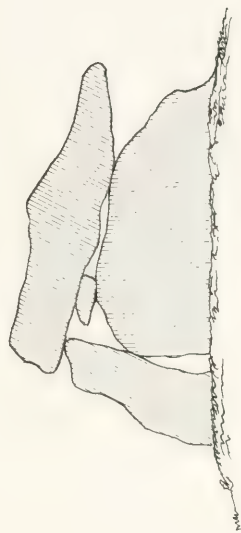
*Dalle de recouvrement
cassée.*



Coupe du N° 1.



Coupe du N° 2.



Plan de deux Dolmens - Beni - Messous, près Guyotville - Algérie.

distinction entre les tumulus ordinaires et les *chouchet*, distinction faite par les archéologues du pays, est ou n'est pas fondée.

L'orientation de ces constructions ou dolmens est de l'est à l'ouest, avec de légères variations en quelques cas.

La seule différence observée dans la construction des chambres sépulcrales de ces tombeaux de pierres, est, dans quelque cas, que les murs de cotés sont composés de petites pierres posées les unes sur les autres en forme de murs construits à pierres sèches, comme en Bretagne.

Feu M^r Berbrugger et le docteur E. Bertherand fouillent plusieurs d'entre eux et obtiennent des résultats identiques :

1° Os humains placés en amas, sans soins, et ne présentant aucune trace de la position du corps, — soit assis, soit couché. Point d'indication d'incinération.

Les os appartiennent à tous les âges et aux deux sexes, depuis l'enfance jusqu'à la décrépitude.

2° Les bracelets en métal et les petits anneaux sont très-oxidés ; mais sont-ils en cuivre pur ou en bronze ? c'est une question que je ne puis pas résoudre.

Dans un cas particulier on a trouvé une fibule en bronze.

3° De grossières poteries, mal cuites, et parfois fragments de meilleures poteries faites au tour.

4° Aucun instrument de pierre n'a été trouvé par les explorateurs ; mais en visitant la localité, le mois dernier, j'ai trouvé un fragment de percuteur circulaire en silex dans un dolmen exploré.

5° Des coquilles d'escargots — ou limaçons — principalement l'*Helix aspersa* et *Bulimus decollatus* — sont très-abondants dans la terre fine qui remplit la liste ou chambre, et probablement ils y sont entrés pour pouvoir hiverner.

J'ai été dans l'impossibilité de constater si les ossements des animaux sauvages ou domestiques ont été trouvés.

CONCLUSIONS.

Les conclusions auxquelles je suis arrivé sont celles-ci : — que les constructions sont de simples diminutifs parce que les matériaux fournis par la contrée sont de petites dimensions et ne comportaient pas de grandes et d'importantes constructions.

Les pierres employées sont du tuf très-cellulaire et du pudding. — La période où ils ont été élevés correspond, dans mon opinion, à la première partie de l'âge du bronze. Aucun des dolmens du Morbihan, autant que je puis me le rappeler, ne se rapporte à cet âge.

Les constructeurs, sans aucun doute, habitaient le pays et l'ont occupé pendant un temps assez court, attendu l'uniformité et le manque de progrès dans l'architecture. C'était pour beaucoup d'entre eux des tombeaux de famille, parce que les ossements de plusieurs individus, de l'enfance à la vieillesse, ont été trouvés dans la même chambre sépulcrale. Sous ce rapport, ils ressemblent aux dolmens de l'Europe. Plusieurs archéologues, — mais leur nombre diminue chaque année, — ont émis l'opinion que plusieurs des dolmens de l'Armorique avaient été construits pour servir d'habitations et de tombes. Ceci a été dit aussi des grottes à ossements. Je n'accepte pas cette opinion. Si cependant il y a quelque vérité dans cette idée, les dolmens de l'Algérie doivent être exclus de cette catégorie. Leur chambre intérieure est trop petite pour admettre ou recevoir aisément *une* personne vivante. Je suis parvenu à m'introduire dans une, et c'est avec beaucoup de difficulté que j'ai pu sortir. Je pense que l'espace limité de la chambre encourage l'opinion que les ossements des adultes morts étaient dénudés de leurs chairs avant l'inhumation, parce que les crânes et les grands os seuls ont été trouvés, — les squelettes d'enfants seuls sont complets.

Donc les constructeurs de ces monuments algériens ne pouvaient être les ancêtres de ceux qui ont érigé les tombeaux mégalithiques de l'Europe, dans lesquels nous avons jusqu'ici manqué de trouver des ornements en bronze. La théorie qui ferait des immigrants de l'Est par le chemin de la côte du nord de l'Afrique et par les colonnes d'Hercule, de ce peuple polisseur de pierre, ainsi tombe. Il est plus probable que ces voyageurs, qui n'étaient que les descendants des colons de l'Europe, ont fait l'opposé et finalement trouvé asile dans le nord de l'Afrique.

Je dois ajouter que les remarques précédentes sur les monuments algériens, ont été écrites avant que M. René Galles m'ait fait l'honneur de me donner un exemplaire de son intéressant mémoire sur lesdits monuments.

W. C. LUKIS.

Nantes, 20 février 1872.

LETTRES-MISSIVES ORIGINALES

DU

CHARTRIER DE THOUARS

SÉRIE DU QUINZIÈME SIÈCLE (*)

26 — ALAIN DE COETIVY, dit le cardinal d'Avignon ;
18 décembre, vers 1464.

Ce personnage, dont la famille est devenue aussi puissante qu'illustre sous Charles VII, fut évêque d'Avignon en 1440, cardinal du titre de Sainte-Praxède en 1449, et évêque de Dol en 1456. Légat en France, notamment pour la canonisation de saint Vincent Ferrier et pour le projet de croisade du pape Calixte III, il s'y fit remarquer par son caractère comme par son esprit. Dom Morice (1) a publié de lui une lettre intéressante. Dans celle qui suit, il n'y a de la main du cardinal que la signature et les deux mots précédents. Alain s'y montre aussi bon maître envers son ancien argentier que fidèle serviteur du roi Louis XI.

A Mons^r de Taillebourg, mon très-cher frère.

Mon frère, je me recommande bien à vous.

Jé receu voz lettres par Hervé Montfort, présent porteur, lequel s'en retourne emprès avoir parlé à son frère, maistre Cristofle, touchant

(*) Voir *Bulletin* 1870-1871, pp. 149-187.

les biens de leur feu frère Pierre, desquelx ne me suis en rien meslé ; bien sai ge qu'il debvoit avoir de l'argent, et bien largement. Ilz ont perdu ung bon frère, et moy ung bon serviteur. Dieu ait son âme. Jour de ma vie, en luy fauste de ung escu ne trouvé, et si a il manyé du mien cent mille bons escutz, et de l'aulture avec.

Je sçay que aurez sceu par Monsr de Mesignac (2) ceu qu'il m'a rescript de par le Roy, touchant mon allée en France. Je n'ay jamés pensé y aller légat ny ambassadeur d'aulture que du seigneur de ma maison. Je y veil aller pour mes besoignes devers luy, et si en allant de moy mesmes, pour mes propres affaires, je pouaye servir à nully à qui soye atenu, j'en seroye bien joyeux. Au regart de la légacion d'Avignon, quant le plaisir de Nostre Saint Père sera de me faire se bien, ou aulture du sien mesmes, croy que le Roy en sera aussi content que du bien d'un aulture sien serviteur, car où que soye ne quoy que j'aye, je suis et seray touzjours pour le servir loyaument, à mon pouair. Et pour ce que j'ay deslibéré de y aller, Dieu aidant, en ce moys de mars prochain, je vous prie que m'en escripvez et m'en avisez de ce que verrés estre affaire touchant mon allée, avant mon partement, le plus souvent que vous pourrez. J'ay espoir d'aler par mer en Provence et de là en Avignon, dont ne partiray sans avoir de voz nouvelles, conseil et avis comme vous semble que me doye gouverner. Et aulture pour ceste heure ne vous sçay dire. Mon frère, je prie Nostre Seigneur qu'il vous ait en sa sainte garde, et vous doint ce que désirez.

Escript à Rome, le XVIII^e jour de décembre.

Vostre frère

LE CARDINAL D'AVIGNON.

Alain de Coëtiwy mourut à Rome, le 22 juillet 1474.

Son vicaire général, Georges Menypeny, dans une très-longue lettre écrite d'Avignon, le 4 décembre suivant à M. de Taillebourg, frère et héritier du défunt, donne, avec une grande liberté d'esprit, les détails suivants sur son caractère et sur les circonstances qui suivirent sa mort :

« Le 16^e du mois d'octobre, reçus, par Pierre Pamyer, vos lettres datées à Chastillon, du dernier jour de juillet, faisant mention de Monseigneur, que Dieu absoille, qui m'a rafraîchi

mes douleurs qui ne peuvent tarir ains tous les jours renouvel-
lent et feront tant que je serai en ce monde, et y dussé-je passer
l'âge de Mathusalem, combien que je tiens qu'il est en bon lieu,
car il étoit homme droiturier, si en toute l'église universelle en
avoit un autre, et ne vouloit rien de mal... Tout le monde y a
beaucoup perdu, et moi trop.

» Venant à la succession... au commencement n'y avoit
receveur ni autre tenu en aucune chose qui ne désirât la venue
de quelqu'un de par vous qui eut puissance de ouir et clore leur
compte... Mais pendant cette longue demeure sont venus les
officiers de Mons^{gr} le cardinal évêque d'Avignon et prieur du
Saint-Esprit qui à présent est ⁽³⁾, et ont tout saisi... Ledit
Pamyer en a parlé au vicaire d'Avignon qui à présent est, et lui
a dit ce qu'il appartenoit à un homme de dire... mais ne me
semble en façon du monde expédient de y fonder procès, car la
constellation de ce quartier, et même de cette ville, est telle
que communément on y ploye à tous vents, et le plus souvent
au plus fort; ains souvent advient que ne s'y trouve homme qui
veuille ni qui ose aller contre vent, même quand il est fort.
Or, il est neveu du pape et sommes en terre de l'Eglise; on peut
penser quel port nous y aurions... Si on a fait dû inventaire et
vraie estime de ce qui étoit à Rome et que tout est devenu ni en
quoi a été converti, je m'en rapporte à la vérité; mais commun
proverbe est que

Avoir d'homme d'Eglise et fromage fondu,
S'il n'est pris chaud il est perdu.

» On dit bien que les funérailles et les exequies ont été les
plus magnifiques et honorables et les plus somptueuses qui aient
été faites à Rome de mémoire d'homme, ni pour pape, ni pour
cardinal, ni pour autre, et vraiment ils n'en pouvoient tant
faire que encore ne lui en fut dû plus largement; mais raison
seroit que l'on vit l'inventaire ou les inventaires que Monseigneur
avoit devers lui... Et si me doute que ne s'y fera sur sa sépul-
ture tombe qui soit à perpétuelle mémoire, qui n'est pas chose à

oublier, ni aussi ne se fondera la chapellenie ordonnée par deçà si vous et Mons^{gr} le vicomte ⁽⁴⁾ ne y tenez bien la main. La peur que je en ai le me fait dire ⁽⁵⁾. . .

» Quelque y soit (à Rome) ou quelque y aille pour cette matière, ne me semble expédient que doive être homme d'église, pour ce que, sans avoir bâton ⁽⁶⁾, par delà ne sommes si hardis que autres pourroient être de parler ni de entreprendre choses qui puissent tourner à déplaisir à Nostre Saint-Père le pape et à mess^{rs} les cardinaux. . . On a donné à entendre au pape que les biens qui étoient en l'héritage ne sont pas suffisants à payer les dettes, à satisfaire aux serviteurs et à accomplir les legs ordonnés pour l'âme. En vérité, Mons^{gr}, il est dû à aucun des serviteurs, et entre autres à un pauvre homme, nommé Ursin Botet, lequel étoit capitaine de Chateauneuf ⁽⁷⁾; et y a pitié en son cas, car il a employé beaucoup de temps au service de Monseigneur et est homme marié qui n'a pu acquérir avancement en l'église comme moi et la plupart des autres. »

⁽¹⁾ *Preuves de l'histoire de Bretagne*, vol. 2, p. 1539.

⁽²⁾ Jean de Messignac, ch^{er}, premier mari de Bertrande de Coëtiwy, bâtarde de l'amiral Prégent.

⁽³⁾ Julien de la Rovère, neveu du pape Sixte IV.

⁽⁴⁾ Tanneguy du Chastel, vicomte de la Bellière. V. N^o 28.

⁽⁵⁾ Il est enterré dans l'église de Sainte-Praxède, sous un tombeau de marbre avec épitaphe. V. *Gallia Christiana Nova*, vol. 1, p. 828.

⁽⁶⁾ *Sans avoir bâton* signifie ici à moins d'être homme d'armes.

⁽⁷⁾ Probablement Chateauneuf du Pape, près Avignon.

27 — JEAN BURDELOT ;

9 janvier 1465.

Plusieurs Burdelot ont été au service des Coëtiwy (V. n^o 14). Jean, chanoine de Saint-Martin de Tours, avait été argentier de l'amiral Prégent. Desservi auprès de son frère Olivier, il proteste énergiquement et offre de se justifier par un serment dont celui-ci précisera les termes, en indiquant le lieu où il doit être

prété. C'est ainsi qu'en agissait Louis XI, lorsqu'il envoyait jurer sur la vraie croix de Saint-Laud d'Angers, relique dont la vertu faisait, dit-on, mourir les parjures avant la fin de l'année.

La lettre est olographe, et son cachet en cire rouge porte un Agnus Dei avec la légende *séel Jehan Burdelot*. Pour l'année où elle fut écrite, nous n'avons qu'à choisir entre 1467 et 1471, les seules où le 9 janvier ait été un mercredi. Le premier me paraît préférable : 1^o parce qu'Olivier de Coëtivy était bien alors à Taillebourg ; 2^o en conséquence de la mention du voyage du cardinal d'Avignon ; 3^o à cause de la mort de M. de Messignac, arrivée en 1470.

*A mon très-honoré seigneur monseigneur de Taillebourg, conseiller
et chambellan du Roy.*

Mon très honoré seigneur, tant et si très humblement comme je puis, à vous et à Madame me recommande. Et vous plaise savoir que j'ai receu voz lettres, à Taillebourg escriptes du pénultime de décembre, par lesquelles me blasmez que ne vous ay pas escript. Par ma foy je n'ay trouvé par qui.

Aussi monsr de Messignac et moy avons toujours eu attente par chacun un jour que vensissiés par deçà, et pensoient les fourriers que y vensissiés. Les fourriers, de leur propre mouvement, signèrent vostre logeis céans, ainsi que vous pourra dire monsr de Messignac avec toutes autres nouvelles, par quoy me desporte de vous en escripre.

Touchant mon fait, dont il vous plaist m'escripre, semble par vos dictes lettres que aiés aucune suspecçon envers moy et defiance de moy. Affin qu'aiés vraie et parfaicte congnoissance de la vérité, plaise vous faire mettre par escript le sérement tel et si ample qu'il vous plaira que je face ; et ainsi que preudomme et léal doit faire je m'en acquicteré où, quant et devant qui il vous plaira le me commander et ordonner. Plaise à Dieu, Mons^{gr}, que vous et les vostres, trespassez et vifz, eussiés toujours esté servis d'aussi parfaiz et léaulx serviteurs que je vous ay esté, suis et seré tant que vivré, quelque suspecçon que aiés eue et qu'il semble que encores aiés au contraire.

Mons^{gr}, le celérier de céans m'a monstré unes lettres que M^{re} Yves

Porcelli lui a escriptes de Rome , faisant mençon que Mons^{sr} le cardinal d'Avignon est asseuré de la légacion d'Avignon , et que en ce mois de février il doit venir par deçà.

Plaise vous me mander et commander tousjours voz bons plaisirs pour les accomplir, de tout mon petit pouvoir, au plaisir Nostre Seigneur, qui vous doint très bonne vie et longue.

Escript à Tours, ce mercredi IX^e jour de janvier.

Vostre très humble serviteur,

JEHAN BURDELOT.

28 — TANNEGUY DU CHASTEL, gouverneur du Roussillon ;

14 octobre 1468.

« Le roy (Louis XI) s'étant engagé témérairement dans Péronne, en 1468, il se vit obligé, dit le P. Anselme (1), d'y faire, le 14 d'octobre, un traité peu avantageux, par lequel il ratifia ceux d'Arras et de Conflans, et ensuite d'accompagner Charles (le Téméraire) duc de Bourgogne, au siège de Liège, qui fut pris d'assaut le dimanche 30 octobre. »

Dans les trois lettres inédites qui suivent, dont une du roi, on trouvera des détails sur la célèbre entrevue et sur les mesures ordonnées afin d'éviter les funestes conséquences qu'elle eût pu avoir pour les affaires du roi du côté de la Bretagne et de la Guyenne. Tanneguy du Chastel, vicomte de la Bellière et gouverneur du Roussillon, montre dans ses deux lettres une satisfaction et un empressement d'autant plus vifs qu'il avait été partisan de l'entrevue, ne se doutant pas qu'elle eut pour résultat de faire enfermer Louis XI, avec d'horribles menaces, vis-à-vis du donjon où Charles-le-Simple avait fini ses jours(2). Le vicomte de la Bellière, qui signait seulement de son nom de baptême les missives dictées à son secrétaire, était Breton, comme son cousin germain, M. de Taillebourg (Olivier de Coëtivy).

I. — A mons^{sr} de Taillebourg.

Mons^{sr} de Taillebourg, je me recommande à vous, tant que je puis.

Je vous escrips de noz nouvelles en sommaire ces deux motz, à bien grand haste, pour la charge que j'ay des expéditions neccessaires pour nostre maistre. Et premier, après plusieurs parlemens tenuz sur tous les différens d'entre le Roy et mons^{sr} de Bourgongne, où il y a eu de grans altercassions, voire prouchaines de toute rompture, aujourduy, environ XI heures du matin, tous deux ont en ceste ville juré le traicté d'Arras et la paix de toutes les divisions depuis nostre temps seurvenues, en si grande et bonne volenté de toutes pars que jamais n'en fut faicte nulle en si bonne forme ne qui fust moins en doubte de rompture.

Et en faveur d'icelle paix, à la requeste de mondit s^{sr} de Bourgongne, le Roy va, quant et ly, vers les marches du Liège, pour ce que les Liégeois ont pris leur évesque et se sont esmeuz contre luy, le droit et querelle du quel le Roy et mondit s^{sr} de Bourgongne ont délibéré de soustenir.

Toutesfois des gens d'armes du Roy n'y en va nulz, fors de sa garde et gens de son hostel et deux cens lances de mons^{sr} le connestable ⁽³⁾. Et envoie le Roy à mons^{sr} de Calabre ⁽⁴⁾ pouoir pour dépescher l'ambassade de Bretagne pour ceste fois, et en parfaisant l'appoinctement pris à Ancenys; pourquoy, ces choses considérées vous en pourrez aler au mesnage, et dire mon excuse de ce que je n'y puis si tost estre que vous.

Combien que nostre voiage ne puet estre long, vous ferez que saige d'aler à Paris poursuivre vostre cas ⁽⁵⁾, ou quel lieu vous enverroy un homme qui vous advertira d'aucunes choses que vous aurez à faire et qui fort nous touchent, là où faut que entendez, toutes autres choses laissées; et pour ce, combien que le Roy vous escript venir à Meaulx, vous loue d'aler à Paris et tost besongner. Et adieu, mons^{sr} de Taillebourg, qui vous doint ce que desirez.

Escrip à Péronne, le XIII^e jour d'octobre.

Le tout vostre,

TANGUY.

II. — *A nostre chier et féal cousin le sire de Taillebourg.*

Mons^r de Taillebourg, depuis que vous ay escript de venir devers moy à Meaulx⁽⁶⁾, est survenu cas pour quoy est besoin très neccessaire que vous, sans venir devers moy, faictes à toute la plus grant dilligence que vous pourrez ce que le gouverneur de Roussillon vous escripra. Et vous prie bien fort que vous y besoingniez le plus seurement que vous pourrez, car le cas me touche bien fort.

Donné à Pierronne, le XIII^e jour d'octobre.

Loys.

Meurin.

III. — *A monseigneur de Taillebourg.*

Mons^{sr} de Taillebourg, depuis toutes ces lettres escriptes, le Roy m'a commandé vous escrire et faire savoir bien à plain les causes pour quoy il vous escript que vous faciez ce que je vous escriproye, à laquelle chose entend que vous emploiez toutes autres choses laissées quelxconques qu'elles soient, siennes ou vostres ; car pour le jourduy il n'est rien qui tant lui touche ne qui doie desirer mettre à fin que celle-là. Pour la quelle chose exécuter est de neccessité que vous soiez à Ferrières⁽⁷⁾ d'ennuyt en huit jours, ou le dimanche ensuivant au plus tart ; mais si plus tost y pouvez estre, la chose en seroit beaucoup mieulx, et vous y trouverez toutes les choses qui vous sont neccessaires sans riens en faillir. Si vous pri et conseille, tant pour vostre bien que pour le mien, et pour faire ung grant service, voire non estimable, que vous soiez audit lieu ledit jour, pour de là faire ce que trouverez par escript ; et aussi par l'omme que je y enverray [verrez] ce que devez faire.

J'ay escript à Kradenec⁽⁸⁾ que se il peut avoir à tens achevé le Rolle de mes monstres⁽⁹⁾, qu'il aille là où vous lui avez mandé aler, mais je ne sçay si le pourra faire à temps ; et sans luy ne se puet ledit Rolle faire et le commissaire ne puet plus actendre ; et pour ce, à toutes aventures, si en personne n'y pouez estre au jour, que y envoie un autre. Mons^{sr} de Taillebourg, en me recommandant toujours à vous, pry à Dieu qu'il vous doint ce que désirez. Escrip à Péronne, le XIII^e jour d'octobre.

Vous⁽¹⁰⁾ pouez jurer et promectre à seux qui viendront besoigner

avec vous que vous baudrés à leur maistre (¹¹) toutes les lestrés que je vous envoie, en lieu et en la manière que acorderés enssamble, selon se que mon frère (¹²), à qui je envoie le tout, avysera avec eulx; et ençois ainsy que promis l'arés vous le faytes. Escript de la main de votre cousin,

TANGUY.

Monseigneur (¹³), je me recommande humblement à vous. Je ne vous escry plus longuement, car par les lettres de mons^{sr} le gouverneur entendrez tout; mais je vous certifye que la matière est seure pour celluy à qui l'on a à besoinner et pour ses serviteurs. Mons^{sr}, Nostre Seigneur vous doit tout ce que desirez. Escript comme dessus.

Vostre humble serviteur,
P. DORIOLE.

(¹¹) *Hist. Généalogique*, vol. 1, p. 120.

Louis XI était arrivé à Péronne le 9 octobre.

(¹²) Voir notamment *Mémoires de Ph. de Commynes*, édition de M^{lle} Dupont, vol. 1, p. 152-173 et vol. 3, p. 226-236.

(¹³) Louis de Luxembourg, comte de Saint-Paul.

(¹⁴) Jean d'Anjou, duc de Calabre.

(¹⁵) C'est-à-dire les procès que M. de Taillebourg avait au grand-conseil et ailleurs.

(¹⁶) Je n'ai pas retrouvé cette lettre de Louis XI.

(¹⁷) Château situé non loin de Taillebourg et où résidait ordinairement M. de la Bellière.

(¹⁸) Il y avait aussi un officier de ce nom au service de M. de Taillebourg.

(¹⁹) Revue des hommes d'armes de sa compagnie.

(²⁰) Ce qui suit est de la main du v^{te} de la Bellière.

(²¹) Probablement le duc de Guyenne, frère de Louis XI.

(²²) Il s'agit ou de François, s^{sr} du Chastel, ou de Jean, évêque de Carcassonne, dont on verra une lettre au n^o 30.

(²³) Tout ceci est de la main de Pierre Doriole, chancelier de France, s^{sr} de Loiré en Aunis.

29 — ANNE DE TRANCHELYON, dame de Mons;

Vers 1470.

Je la crois fille ou sœur de Jean de Tranchelyon, s^{gr} de Palluau, en Touraine, et femme de Pierre de Brilliac, ch^{er}, s^{gr} de Mons, en Loudunois, qualifié dans un acte de 1470, parent de Louis I^{er} de la Trémoille et de sa femme Marguerite d'Amboise. Ces derniers habitaient souvent les châteaux de Berrie et de l'Ile-Bouchard, situés non loin de Mons. Aussi est-il présumable que cette lettre olographe, relative à des échanges du produit de leurs jardin et basse-cour, a été adressée à M. de la Trémoille vers l'année susdite.

A monseigneur,

Monsr, je me recommande à vous tant humblement comme je puis, et de toute la puisse (¹) de mon ceur. Orsa, Monsr, vous ne serez (²) jamés de me voyer (³) tant de biens que je ne les saroye dire ne nomer d'isy à troies jours, més toutefoyes, Monsr, je vous en mercie C mille foyes; et ne le festez plus ou je ne vous envoiré plus de beure, car j'avoye bien dit à Loys qui ne m'aportast que des poyes et des fevez. Monsr, jé aujourduy envoyé vauls letrez à Monsr de Mons, més je ne sé quant y vendra; més quant y sera venu je croy bien que vous en sarez des novellez ou ys sera bien enbesogné. Monsr, je ne rescry plus rens pour ceste foyes, car j'é espérance de vous voiers bien brief. Sur se point vous di à Dieu, Monsr, au quel je prie qui vous doint le plus amé de vauls dessiers.

Escript à Mons, de la mein de la tant fort vostre,

ANNE DE TRANCHELYON.

(¹) à (³) Sic pour *puissance*, *cesserez* et *envoyer*.

30 — JEAN DU CHASTEL, évêque de Carcassonne ;

16 novembre, vers 1470.

Dans cette lettre, assez embrouillée de style et de forme, comme tout ce qui émane d'un casuiste, il est question de vœux et oblations faits à un *trespassé*, du diocèse de Saintes, considéré comme saint par les habitants du pays où son corps reposait, mais qui, n'ayant pas été *approuvé* par l'Eglise, ne devait recevoir ni adoration, ni offrandes. Celles-ci, toutefois, loin d'être rendues à leurs auteurs ou de tomber entre les mains d'un laïque, fût-il le suzerain de la contrée, seront conservées avec soin, sauf à recevoir une autre destination. Le diocésain, après avoir soumis les faits à une enquête, statuera sur leur emploi, qui était généralement la réparation de l'église dans ou près de laquelle le saint personnage était inhumé.

M. de Taillebourg ne paraît pas avoir eu pour lui la vénération tant soit peu intéressée du curé et des vicaires, non plus que celle des pèlerins et malades qui affluaient à cette église. Elle n'est pas nommée dans la lettre signée par son cousin germain Jean du Chastel, abbé de Ferrières, et évêque de Carcassonne depuis 1449 jusqu'en 1475 ; laquelle, faute d'indications chronologiques, je suppose avoir été écrite vers l'an 1470.

A Mons^r de Taillebourg.

Mons^r, je me recommande à vous tant que puis. J'ay sceu par Auffroi, mon serviteur, vostre convalescence, dont suis très joyeux et en remercy Nostre Seigneur.

Touchant les veux que savez, semble de prime fasse que vous ne les devez oster, combien que vostre entencion ne fut de les oster pour desplaisir à Dieu ne mesprisance de l'église ne déplaisir que ayez que le trespassé soit amé de Dieu, comme par foiz malvaises gens par envye ou despit pourroient faire, ou par convoitise d'appliquer lesdiz veuz à leur profit; mais de crainte, pour ce que l'aviés comme raison donné, que ne seroit trouvé à la fin que aucuns qui le desirent honorer

n'ayent mis ou fait mestre lesdiz veuz, ou le curé ou vicaires, afin de les avoir, et autres oblacions qui pourroient venir à l'église à cause dicellui, comme ay entendu que les cordeliers de Beaucaire voulurent faire à feu Mons^{sr} nostre oncle (1), que Dieu pardoint, amprès son trespas, que à vous et voz amys seroit honte et grant abusion de peuple si ainsi seroit trouvé. Et si pourriez estre reprins de la court spirituele de les oster, pour ce que à personne séculière, ou aultrement privée, n'est permys de droit, de sa propre auctorité, soy engérir d'oster aucunes oblacions mises ou apposées à l'église, sinon qu'il soit fabrique de l'église et que luy appartensit les prendre, comme se fait en plusieurs églises, pour les réparacions d'icelles.

Pour quoy devez demander ung commissaire à Mons^{sr} de Saintes ou de sa court, pour s'enquérir qui sont ceux ou celles qui mectent lesdiz veuz, et la cause qui les a meuz de les y mettre, veu que par l'église n'est aprouvé ledit trespas, et partant n'est permis à nully luy présenter oblacion ne aucunement adorer; et ce non obstant que n'estoit approuvé comme dessus, à vous comme personne privée n'est permis de vous empescher sans auctorité de l'église. Et se doit enquérir ledit commissaire si les personnes qui ont mys lesdiz veuz estoient de vray malades avant les y mettre, et si guérissent incontinent emprès les avoir mis ou recommandés audit trespas, que seroit signe et présumpcion que seroit amé de Dieu; et plusieurs autres circonstances de la matière qui n'est mestier de vous en parler, pour ce que les officiers de Xaintes, qui ce devient faire, les savent. Et voyez en effect l'advis et oppinion de cinq ou six docteurs en théologie, entre les quelx ay fait, par ung docteur de ceste église, mettre en déliberacion ladicte matière. Non aultre, Mons^r, fors que pryé Nostre Seigneur qui vous doint joye et sancté.

Escript à Poitiers, le XV^{je} jour de novembre.

Vostre chappelain,

L'EVEQUE DE CARCASSONNE.

(1) Tanneguy du Chastel, maréchal et grand-maître de France, capitaine de Beaucaire, mort en 1449, était frère du père de l'évêque de Carcassonne et de la mère d'Olivier de Coëtivy.

31 — LE S^{gr} D'AUBETERRE ; (1)

27 février 1471.

Monseigneur, c'est-à-dire Charles, frère de Louis XI, devint duc de Guyenne en avril 1469 et fut empoisonné au mois de mai 1472. Ainsi, il ne peut avoir donné à M. d'Aubeterre la permission de reconstruire son château de Mallevau que dans une des trois dernières années qui ont précédé sa mort. La mention de son départ pour aller trouver le roi, semble se rapporter à la réunion, à Beauvais, des troupes destinées à faire lever le siège d'Amiens, par le duc de Bourgogne. Commynes dit positivement que M^{sr} de Guyenne faisait partie de cette bien grande assemblée, à la suite de laquelle fut conclue, le 10 avril 1471, une trêve de trois mois. Ainsi, la lettre signée par le S^{gr} d'Aubeterre doit être du 27 février de cette année.

Mallevau ou Malvaud relevant du seigneur de Taillebourg, son autorisation était aussi nécessaire que celle du suzerain, le duc de Guyenne. Aucun motif n'était plus valable pour faire abandonner l'emplacement de l'ancien château que le manque d'eaux pour boire. Dans les forteresses féodales on trouve presque toujours un excellent puits au pied du donjon.

Les Bouchard d'Aubeterre se sont éteints au XVI^e siècle, en la personne de David, chevalier des ordres du roi, capitaine de cinquante hommes de ses ordonnances ; mais le mari de sa fille unique et leur postérité ont eu soin d'ajouter leur nom à celui de la famille d'Esparbez de Lussan (2).

A mon très honoré seigneur Mons^{sr} de Taillebourg.

Mon très honoré seigneur, je me recommande à vous tant humblement comme je puis.

Et vous plaise savoir qu'il a pleu à Monseigneur de me donner congié de reffaire mon chateau de Mallevau au lieu où me sera le plus aissé, en ma chatellanie dudit Mallevau. Et pour ce qui n'y a audit chateau ensien nulles bonnes eaulx pour boyre, enpetré envers mondit seigneur

de le mestre ailleurs. Par quoy, Mons^{sr}, je vous pry que vostre plésir soit me donner su ce vostre consentement, car sans voustre consentement je ne voudroie point fère ne vous requérir chouse où vous eussés dommage ne intérêt. Et vous prie me pardonnés ce je ne suis allé par devers vous, car incontinent m'en faut partir pour m'en aller devers Monseigneur, lequel s'en va devers le Roy.

Mons^{sr}, plaise vous me commander se qui vous plaist que je fasse pour vous et je le feray du bon du ceur, au plésir Nostre Seigneur, qui vous doint bonne vie et longue et ce que plus vous désirés.

Escript à Saint Martin ⁽³⁾, le pénultime jour de février.

Le tout vostre humble,

AUBETERRE.

Mons^{sr}, je vous pry tant humblement comme faire puis que vostre plesir soit de me donner lettre de vostre consentement, en telle forme qu'il vous plera.

(1) Louis Bouchard, d'après le Dictionnaire de la Noblesse de la Cheseaye des Bois, 2^e édition, pages 687 et 688.

(2) Le P. Anselme, vol. VII, p. 456.

(3) Saint-Martin-de-la-Coudre (arrond^t de Saint-Jean-d'Angély, Charente-Inférieure), près duquel, sur la petite rivière de Tournay, il y a un Grand et Petit Malvaud, probablement ceux dont parle la lettre du S^{sr} d'Aubeterre.

32 — LOUIS I^{er} DE LA TRÉMOILLE;

5 août 1473.

Nous trouvons ici le second des quatre cas (1) dans lesquels, suivant la coutume du Poitou, articles 188 et 189, le seigneur d'un fief avait droit de lever sur ses sujets un impôt spécial, appelé *loyaux-aides* et évalué au quart de leurs revenus.

Fils aîné de Georges, Louis de la Trémoille, I^{er} du nom, marié, le 22 août 1446, avec Marguerite d'Amboise, en avait eu au moins huit enfants. Le P. Anselme s'est trompé en leur donnant pour première fille Anne (femme en premières nocces de Louis

d'Anjou, bâtard du Maine (voir n° 91), au lieu d'Antoinette, unie en 1473 ⁽²⁾ au fils de Jean de Hussion, comte de Tonnerre. On lira plus loin (n° 94), une très-jolie lettre de cette spirituelle dame. Celle qui porte la signature de son père étant déchirée en tête, j'ai dû compléter le sens par les mots ajoutés en italiques.

A mes chiers et bien amez les procureur et receveur de la Trémoille.

Procureur et receveur de la Trémoille, *je me recommande à vous.* Le mariage de ma fille aînée et du filz de mons^r de Tonnerre est accordé, et la journée des nopces et espousailles entreprise. J'ay trouvé, par conseil, que de droit, pour cause dudit mariage, je puis et doy demander à tous mes hommes et subgez de mes terres et seignouries ung aide, et icelluy lever sus eulx pour me aider à supporter les fraiz et mises qu'il me conviendra faire pour ledit mariage. J'ay fait demander ledit aide aux subgez de ma ville et baronnie de Sully et de mes villes et seignouries de Vierson et de Selles et de Bomiers, lesquelz le me ont libéralement octroïé, et en bonne et raisonnable somme pour chascun d'eulx.

Je vueil ledit aide estre demandé à mes hommes et subgiz de mes terres et seignouries de la Trémoille, Chastel Guillaume, Lussac, Voussoys et Sainct Cyverain. J'escrips au bailly de la Trémoille que pour celle cause il aille sus les lieux et qu'il assemble les subgiz de chascune seignourie, et qu'il leur expose le cas du mariage de madicte fille et le droit que j'ay de leur demander ledit aide. Acompaignez ledit bailly et tenez la main envers lesdiz subgiz qu'ilz me octroient ledit aide en la plus grant somme qu'ilz pourront, et y faictes ce que bons officiers et serviteurs doivent faire pour leur maistre. Et vous receveur, faictes la despence dudit bailly et d'entre vous qui le acompaignerez, en poursuivant l'octroy dudit aide, et vous en aurez vostre acquiet tel qu'il vous sera necessaire. Nostre Seigneur soit garde de vous.

Escript à Sully, le cinquiesme jour d'aoust.

LOYS DE LA TRÉMOILLE.

(1) Les trois autres sont : quand le seigneur est fait chevalier; quand il part pour la Terre Sainte; quand il paie rançon pour sortir de captivité.

(2) Dep^{is}, ce droit fut levé seulement en 1538, les deux successeurs de Louis I n'ayant pas eu de filles.

33 — GEORGES DE LA TRÉMOILLE , seigneur de Craon ;

1^{er} mai 1474.

Second fils de Georges de la Trémoille , il succéda à son père comme grand chambellan du duc de Bourgogne ; mais Louis XI l'avait attiré à son service dès 1468. Pendant les dix années qui suivirent, ce prince lui donna le gouvernement de plusieurs provinces et le commandement de ses armées contre Charles le Téméraire , le connaissant *saige homme et seur pour son maistre*. Ces qualités ne l'empêchèrent pas de tomber en disgrâce , tant à cause de l'échec qu'il éprouva devant Dôle , en Franche-Comté , que *pour les grans pilleries qu'il avoit faictes audiet pays*. Comynnes , auquel sont empruntées nos citations , dit encore que M. de Craon *ung peu trop aimoit son prouffit*. Plusieurs lettres de Louis XI , empreintes d'une très-grande bienveillance , corroborent le témoignage de l'illustre historien , dont la cupidité était aussi fort grande et peu scrupuleuse.

Si Georges de la Trémoille aimait l'argent , c'était surtout à cause de la dépense qu'il menait : plus de 500# par mois , comme il le dit lui-même dans sa lettre signée à Morelet de Museau. La pension , dont la dernière année était échue le 1^{er} mars , se montait à 1474 livres. Ainsi il lui en revenait encore 237 , et il les réclame avec instance , quoiqu'il eût reçu du roi , en dons extraordinaires , 3700 livres , du 1^{er} juillet au 19 décembre.

Seigneur de l'Ile Bouchard ainsi que de Craon , Doué et Rochefort , en Anjou , Georges , qui n'avait pas eu d'enfants de sa très-galante femme Marie de Montauban , laissa une riche succession aux fils de son frère aîné Louis ; mais lorsqu'il mourut , au commencement de janvier 1482 , il fallut , pour payer ses funérailles , mettre en gage , chez Jean Lalement , marchand de Bourges , les plus belles pièces de la vaisselle d'argent conservée au château de Bommiers.

A maistre Morelet de Museau , secrétaire du roy.

Maistre Morelet , je me recommande à vous. J'ay receu les cinq cens francs que mavez envoyé par Rellay , et suis tout esbahy que ne m'avez

envoyé toute la somme, car j'entens bien que la demy année de l'une des parties est passée ; de l'autre partie il en y a ung quartier escheu. Je ne le vous déclaire autrement, pour ce que vous l'entendez mieulx que moy. Si vous voulez dire qu'il y a retardement pour ce que le Roy s'aide des premiers deniers, à cela je vous respons que, quant je seroie bien seur que le receveur poyeroit au bout du terme des quartiers, ainsi qu'ilz doivent faire par raison, je n'y vouldroye autre receveur que moy mesmes. Vous entendez bien ce que je veulx dire.

Au surplus je croy que vous entendez assez que je ne suis pas prest à partir de ce pays yci, et qu'on n'y vist pas pour néant, et aussi congnaissez la despence que je maine ; par quoy je ne me puis trop esbahir que n'avez eu autre regard à m'envoyer toute ladicte somme. A ceste cause envoye Martin devers vous, pour vous prier que vueillez monstrier la raison de vous mesme, telle que j'ay ma fiance ; car vous porrez assez entendre que les cinq cens francs que m'avez envoyez ne sont que pour trois sepmaines ou ung mois, et je ne suis pas yci en lieu pour en recouvrer à mon aise. Et à Dieu maistre Morelet, qui vous doint ce que vous désirez. Au surplus croyez Martin de ce qu'il vous dira.

Escript à Senlis, ce premier de may.

Le vostre,

CRAON.

34 — FALCO, clerc de la Chambre apostolique ;

3 octobre 1474.

Par sa magnifique écriture comme par sa belle latinité, la lettre qui suit fait honneur aux clercs de la cour de Rome. Une traduction contemporaine, imprimée en note ⁽¹⁾, en reproduit le style affectueux aussi bien que le sens, et sera lue avec intérêt par les personnes qui auront le mieux compris le texte original. L'auteur est sans doute le messire Falco, nommé dans une lettre de Marie de Valois, femme d'Olivier de Coëtivy ⁽²⁾, comme possédant, en l'église de Saint-Pierre de Saintes, une prébende qu'elle voulait faire obtenir à Pierre Daicon, chanoine de la Ro-

chelle. Je n'ai aucun détail à donner sur l'archiprêtre de Loudun, premier destinataire de la missive. On a déjà pu voir au N^o 26 l'extrait d'une lettre de Georges Menipeny.

Venerabili viro magistro Mattheo Vaillandi, archipresbitero de Loduno, Pictacensis diocesis, tanquam fratri amantissimo.

Et in ejus absentia dentur domino Georgio Menipeny, vicario bone memorie Domini A. Cardinalis Avinionensis (3).

Frater amantissime, salve.

Accepi proxime fasciculum litterarum tuarum, quas ad me per cursorem quendam misisti, quibus nunc non est aliter respondendum nisi satis novisse me quo spiritu, qua fide et qua diligentia prosequaris que tibi commissa sunt. Contuli de iis cum reverendissimo domino vicecancellario, nec potest mecum nisi maxime commendare industriam tuam; et gratulamur nobis ipsis cum te prestare in rebus istis quem futurum sperabamus. Hortamur ergo te ut, sicut bene cepisti, perseveres.

Quantum autem spectat ad reverendissimum dominum Sancti Petri, sponndit dominus vicecancellarius daturum se omnem operam ut, quantum fieri poterit, reducat ad terminos rationis circa concernentia recuperationem bonorum hereditatis; nec minus curabitur quod tua interest, ut omni vi sit enixurus ne fiat tibi injuria. Que autem sequentur istie, de negociis istis, studebis imposterum, ut hactenus fecisti, nobis significare: ut intelligamus omnem successum, et, si quando opus erit, provisione aliqua possit in tempore provideri. Johannes tuus frequenter est mecum, quem libenter, et tua et sua causa, video. In iis que potero, et pro te et pro eo, putes habere te hic alterum te, cui non minori cure erunt tua quam sua. Vale.

Rome, III octobris MCCCCLXXIIII.

Frater tuus,

FALCO, camere apostolice clericus.

(1) Quelques lignes de cette traduction étant rongées par l'humidité, j'ai cherché à les rétablir en italiques.

(2) Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 4^e série, vol. 1, p. 14.

(3) *A vénérable homme maistre Mathieu Vaillant, etc., etc.*

Très aimé frère, je te salue.

J'ai reçu prochainement un petit faisceau de tes lettres, lesquelles me as envoyées par certain courrier, auxquelles ne fault point autrement répondre, pour ceste heure, fors que j'ay assez congneu de quel esperit, de

quelle foy et par quelle diligence tu poursuis et procèdes ès choses quelles te sont commises. J'ay conféré de cestes matières avecques très révérend mons^r le vichancellier, et ne pouons luy et moy autre chose sinon avoir très singullièrement en recommandacion ton industrie et sapience; et nous esjoyssons en nous mesmes de ce que il luy plaist soy entremectre de cestes choses icy pour toy, ce que je esperoye bien. Pour quoy donques nous te prions et admonestons que si tu as bien commencé et tousjours mielx persévères.

Et en tant que touche et appartient à très révérend mons^r de Saint-Pierre, mons^r le vichancellier a promys de soy y employer selon qu'il pourra, à celle fin que la chose *soit réduite aux termes de raison, pour ce qui concerne le recouvrement* des biens de le héritage.

Ne pareillement des choses qui te appartiennent ne ara point moins de soing, affin que tu soyes mis hors et despesché à toute force de tous troubles et que injure ne te soit faicte.

Et au surplus les choses qui se ensuyvront de ces négoces cy en après, faicts les nous signifier et sçavoir, comme tu as fait jusques cy, affin que puissions entendre le démené et effect; et ainsi, quant il y aura aucun besoing de provision, que on y puisse pourveoir en temps.

Ton Johannes est souvant avec moy, lequel je voy volentiers, pour l'amour de toy et pour l'amour de luy; et ès choses ès quelles je pourray valoir et pour toy et pour luy, cuyde et soyez sceur que tu as icy ung autre toy, lequel ne aura point maindre soing de tes besoignes que des siennes. A Dieu sois.

A Rome, le II^e d'octobre mil CCCCLXXIIII.

35 — JEAN GIRARD, S^r de Bazoges ;

10 décembre 1474.

A l'original est attachée la procuration qu'elle relate. Sa date, 15 septembre 1474, et la mention, écrite au dos, qu'elle a été présentée aux Grandes Assises de Rochefort sur Charente, le 15 décembre suivant, donnent l'année omise dans la lettre signée par Jean Girard. Il est qualifié par cet acte : écuyer, seigneur de Bazoges et de Moric (en Bas-Poitou), de Mayré, de Pacy (en Nivernais) et de Chevenon. Le fief qu'il tenait d'Olivier de Coëtivy, à foi et hommage-lige, baiser et serment de féaulté, est appelé l'hôtel et appartenances de Fief-Chausseau, sis à Chaignoret et

environs. Outre maîtres Jean et Pierre Langlois, Jean Desnoix (ou Desnorps) est aussi l'un des fondés de pouvoirs. Ces trois *nobles hommes* appartenaient à la bourgeoisie Rochelaise, et ils furent élus maires, aussi bien que plusieurs membres de la famille Girard, en l'honneur desquels on nomma *rue de Bazoges* ⁽¹⁾ celle où est située la maison où ils résidaient plus souvent que dans les susdits fiefs et seigneuries.

*A mon très honoré et puissant seigneur monseigneur de Coigny, de
Raiz, de Taillebourg et de Rochefort, conseiller et chambellan du
Roy nostre sire,*

Monseigneur, je me recommande à vous tant humblement comme faire le puis.

Depuis deux ans en ça, j'ay esté presque continuellement mal disposé et suis encores; par quoy ne suis peu aler devers vous faire hommage que vous doit pour raison du fief de Chaiguolet, à cause de vostre seigneurie de Rochefort. Et pour ce que, obstant ma dicté maladie, ne pouays aler devers vous, pryé maistre Jehan Langlois, mon espécial amy, qu'il y alast, au quel envoyé ma procuracion expresse pour ce faire; le quel m'a fait sçavoir qu'il y avoit esté et que estoies en vostre terre de Meschers. Je espéroie qu'il y retournast, mais j'ai sceu qu'il a toujours depuis esté malade et encore est; et pour ce envoie maistre Pierre Langlois, son fils, devers vous, o puissance de faire ledit hommage. Pourquoye vous supplie, Monseigneur veu ma maladie, les diligences que j'ay fait faire et que le fief n'est de grant valeur et que sçay que ne me voudriez endommager, car moy et les miens avons esté toujours serviteurs de vous et de vostre maison, que vostre plaisir soit me recevoir par procureur à mondit hommage et avoir considéracion ès choses dessusdictes, et que toujours ay esté et suis prest de faire ce qu'il vous plaira. Priant Nostre Seigneur qui vous doint bonne vie et longue, et accomplissement de vos nobles et loyaux désirs.

Escrypt à Basoges, le x^e jour de décembre.

Le tout vostre serviteur,

JEHAN GIRART.

() V. Ephémérides de la Rochelle, par Jourdan, vol. 1, p. 75.

CONFIRMATION

DU DROIT DE HAUTE JUSTICE

DE LA SEIGNEURIE DE GOULAINÉ

Parmi de vieux titres provenant de l'ancien auditoire du château de Goulainé et qui, par des circonstances fortuites, n'ont pas suivi le sort déplorable des archives si nombreuses de cette châtellenie ⁽¹⁾, se trouvait une confirmation du droit de haute justice faite par le duc Jean IV à son amé et féal escuyer Jean de Goulainé.

Cette pièce m'a semblé présenter assez d'intérêt pour être insérée dans notre Bulletin.

L'organisation judiciaire en France est un des côtés de notre histoire des plus curieux, des moins connus, mais aussi des plus obscurs, surtout en ce qui touche la période féodale.

Je n'ai point la prétention de développer ce grave, sérieux et difficile sujet de la justice au moyen âge. Je suis à cet égard d'une parfaite incompétence ; mais j'ai pensé qu'un résumé sommaire, extrait des auteurs qui ont traité du droit féodal, servirait utilement de prolégomènes au fait particulier que je vais exposer.

(1) Vers 1826, on transporta du château de Goulainé à Nantes six ou sept charretées de vieux papiers et de parchemins provenant des archives de cette seigneurie et qui furent vendus à la livre. Parmi ces papiers se trouvaient un grand nombre de titres du ^{xiv}^e et du ^{xv}^e siècle. (Note de M. Ramet, ancien archiviste du département de la Loire-Inférieure.)

« Sous la période gallo-franque, l'organisation judiciaire était toute romaine ; elle ne périt même pas complètement quand les barbares envahirent la Gaule ; mais les envahisseurs apportèrent avec eux leurs lois et leurs coutumes.

L'autorité des chefs était plus militaire que civile.

Lorsque la fusion des divers peuples qui occupaient le sol gaulois fut faite, une justice régulière s'établit et de là prirent naissance les assemblées de la nation et des comtes.

La décomposition de l'empire de Charlemagne et l'établissement du régime féodal amenèrent un changement complet dans l'administration de la justice. Chaque seigneur devint juge de son fief des différends survenus entre ses vassaux et si une contestation s'élevait entre les vassaux des seigneurs, elle était portée à la cour du seigneur supérieur, en remontant ainsi de supérieur en supérieur jusqu'à la cour du Roi, *grand fiefleur du royaume*.

De fait, le seigneur ne rendait pas personnellement la justice dans son fief, quoiqu'il en eût le droit ; à partir du ^{xii}^e siècle, les seigneurs furent obligés de commettre des juges pour la rendre en leurs noms.

Les justices seigneuriales étaient de trois sortes : les basses, les moyennes et les hautes justices.

Dans les basses justices, les juges ne pouvaient prononcer que des amendes peu considérables.

Dans les moyennes justices, les juges ne condamnaient qu'à l'amende ; quelques coutumes seulement permettaient aux moyens-justiciers de prononcer le bannissement et les autres peines corporelles au-dessous des galères et de la question.

Les seigneurs hauts justiciers avaient seuls le droit de glaive ; ils jugeaient les affaires les plus considérables du fief et des fiefs subordonnés, notamment les grandes affaires criminelles, celles où l'accusé pouvait perdre vie ou membre. Ils avaient seuls dans leurs fiefs des carcans ou piloris et des gibets ou fourches patibulaires. »

Enfin, comme le dit M. de Cornulier, les justices étaient la véritable marque de la seigneurie.

A mesure que l'autorité royale se développa, les justices seigneuriales subirent de graves atteintes; elles reçurent le dernier coup par l'établissement des Parlements.

Le parlement de Rennes ne fut établi que le 27 novembre 1475. D'où l'on peut conclure que c'est dans le duché de Bretagne que les seigneurs justiciers conservèrent plus tardivement leur autorité judiciaire, et, d'après Verger, « il n'y avait pas de province où il y eût autant de juridiction. »

En 1397, un nommé Simon de Lisle, de la paroisse de Haute-Goulaine, maltraita si brutalement sa mère, que mort s'en suivit. Les gens du seigneur poursuivirent activement le coupable et s'en emparèrent, mais comme il ne se trouvait pas de prisons dans la châtellenie, le criminel fut incarcéré dans les prisons de Nantes, où il était encore détenu au mois de décembre 1398. — Lorsque vint l'heure de juger et de punir le coupable, les officiers de judicature de Nantes prétendirent que, vu l'énormité du cas, la punition du coupable appartenait au duc, ce qui motiva des réclamations du seigneur de Goulaine, demandant que ses droits fussent reconnus et maintenus. — Jean IV s'empressa de reconnaître le bien fondé de cette demande, et par lettres patentes du 12 décembre 1398, il déclara « ne voulant ni préjudicier, ni troubler aucun des droits de ses » sujets, après délibération du conseil, qu'aucune punition, ni » exécution ne devait être faite du corps de Simon de Lisle, » afin de ne point porter nuisance aux droits du dit de Goulaine. »

Jean de Goulaine, deuxième de nom, était fils de Guillaume, troisième de nom, grand partisan de Charles de Blois, et qui fut grièvement blessé à la bataille d'Auray, en 1364 (1).

Jean de Goulaine obtint du duc diverses fondations en plu-

(1) *Histoire généalogique des seigneurs marquis de Goulaine*, par Guy Autret de Missirien.

sieurs églises, et par lettres du 20 juillet 1384, il lui fut octroyé d'établir des foires en la ville de Goulaine. Mais le document que nous allons reproduire confirme le droit le plus élevé de cette seigneurie : le droit de haute justice, qui se désignait aussi sous le titre de *cognaissance du sang*.

Cette reconnaissance à l'égard d'une simple châtellenie est un fait intéressant, quand on pense combien les rois eux-mêmes étaient jaloux de leurs droits de haut justicier (*).

La circonscription ecclésiastique qui dépendait, au moyen âge, de la prévôté de Vertou, présentait alors cinq grandes juridictions : au midi, la Maillardière, dont les fourches patibulaires à trois piliers s'élevaient dans la lande de Belleville, proche le village du Chêne-Creux, au lieu dit de nos jours *la Carrée*. — Ogée, dans sa grande carte géométrique de la province de Bretagne (1771), indique la *Justice* en avant de Ragon, et bordant la grande route de Nantes à La Rochelle. Les fourches patibulaires, dit Loyseau, dans son *Traité des Seigneuries*, étaient placées au milieu des champs, près des routes, et sur une éminence. De là le nom de *Justice* que portent en France divers lieux. — Ainsi, pour la Bretèche et la Salle, en Château-Thébaud, deuxième juridiction de l'ancienne circonscription ecclésiastique de Saint-Martin, de Vertou, le moulin de la Justice, sur la route de Clisson, rappellerait peut-être le gibet de cette seigneurie ; mais, ce qui est plus certain — c'est que proche de l'*aire de la Salle* se trouvait le Pilon. — La troisième juridiction était celle de Touffou, justice ducale, qui, en raison de sa proximité de Nantes, lui renvoyait les affaires criminelles ; mais Touffou servait de prison d'État, puisque c'est dans ce château que furent incarcérés, en 1223, Amaury de Craon et Jean de Montoir, sous Pierre de Dreux, après la bataille de Châteaubriant. (Voir Lebaud.)

(*) Voir l'intéressante communication de M. Achard, archiviste de la préfecture de Vaucluse, à M. Viollet le Duc : *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*. T. v, p. 553.

La justice prévôtale de Vertou s'exerçait sur la place du bourg, devant le monastère ; et enfin la justice de la grande seigneurie de Goulaine, qui comprenait cinq châtellenies et neuf juridictions, avait droit de fourches patibulaires à quatre piliers et droit de menée en la cour du siège présidial de Nantes ; c'est-à-dire que, n'ayant pas de prison pour détenir les malfaiteurs dangereux, ces malfaiteurs étaient sequestrés à Nantes, mais les exécutions capitales avaient lieu sur les dépendances de la seigneurie de Goulaine ; ce que démontre le document suivant :

Lettre de Jehan IV, duc de Bretagne, justifiant le droit de haute justice de la seigneurie de Goulaine.

12 DÉCEMBRE 1398 (1).

« En cest jourduy, en jugement, a esté leu et publié le
» mandement de monseigneur de Bretagne, contenant la forme
» qui ensuist :

» Jehan, duc de Bretagne, conte de Richemont, à tous ceulx
» qui cestes presentes verront ou orront, salut. Comme nostre
» amé et féal escuier Jehan de Goulaine nous ait naguieres
» signifié qu'un nommé Simon de Lisle et la mère dicelui Simon
» estoient des hommes et subgez estaigiers et mansionniers en
» ses fez et seignorie de la paroisse de Goullaine, esquelz il a
» haute justice et congnoissance de sang si comme il dit, et que
» depuis un an en cza ycelui Simon, en ceulx fez du dit de
» Goullaine, avoit mutilé celle sa mère et lui fait les grieffes de
» quoy la mort se estoit ensuivie en ycelle, et que par les gens
» dicelui Goullaine, et en ses fez, en chaulde poursuite fut
» prins le dit de Lisle, et pour ce que ne avoit prinsous où le
» detenir et garder, l'avoit fait amener à nostre ville de Nantes,
» et daucuns de nos officiers du dit lieu avoit emprunté l'une

(1) Le texte de cette lettre est la reproduction exacte de l'original, sauf les accents et le complément des abréviations.

» de nos prinsons de Nantes pour le mettre, où il a depuis esté
» et encore est, senz ce que le dit de Goullaine le ait peu retraire à
» en fere justice, pour ce que aucuns denoz officiers de Nantes ou
» aucuns diceulx dient, considéré l'énormité du cas, que à nous en
» appartient la pugnicion, jasoit ce que le dit de Goullaine ait
» haute justice et congnoessance de sang, et pour ce nous eust
» supplié le dit de Goullaine lui fere, sur ce, convenable provi-
» sion. Savoir faisons que nous qui ne voudrions préjudicier à
» yeelui ne à autre de nos subgez ne perturber aucuns de leurs
» droiz, à la deliberacion de nostre conseil avons voulu et vou-
» lons que pugnicion ne execution qui de par nous soint faiz
» du corps dicelui de Lisle, puissent ne doivent porter préjudice
» ne nysance aucuns, au dit de Goullaine, à ses droiz et tenue,
» ses hoirs ne successeurs en aucune manière ou temps avenir.
» Donné en nostre ville de Nantes le xij^e jour de décembre l'an
» mil iij^e iiij^{xx} deiz et ouyet, par le Duc, de son commandement
» à la relacion de son conseil ou quel vous estiez, l'evesque de
» Vennes, maistre Guille de St André, Jehan Du Fou, trésorier,
» et plusieurs autres. Ainxi signé Br^d Marion. Sur quoy après
» ce à la requeste de Jehan Rivière ou nom et comme procu-
» reur par p. lettres du dit de Goullaine qui supplie à la court
» que de ce li feust donné lettre, et pour li valoir ce que devra,
» li en fut donné ceste. Ce fut fait par notre court aux plez de
» Nantes, sur sepmaine, le samedi après *occuli mei*, l'an dessus
» dit.

» JAMET LAMOROUX, PASSE. »

L'original de ce vidimus est extrait de la collection de notre collègue M. Louis Petit, qui recueille avec tant de zèle de nombreux documents sur le comté nantais.

CHARLES MARIONNEAU.

EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE DU MARDI 9 AVRIL 1872.

Présidence de M. Galles, Président.

Présents : MM. Galles, Petit, Textor de Ravisy, Foulon, Anizon, Stéphane de la Nicollière, Parenteau, Marionneau, Souhart, Perthuis, l'abbé Meynier, Verger, etc., et Phelippes-Beaulieux.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté à l'unanimité, avec les observations suivantes de MM. Foulon et Parenteau, que nous nous empressons de consigner ici, et qui, comme ces messieurs veulent bien le dire, sont plutôt des compléments que des rectifications.

M. le docteur Foulon, au sujet de sa 5^e catégorie de Buttes, qu'il désigne sous le nom de *Buttes indéterminées*, parce qu'elles ne sauraient rentrer dans les quatre premières classes, et dont il nous a cité un double spécimen à Saint-Léry (Morbihan), sur la propriété de M. de la Morelois, M. le docteur Foulon ajoute que, suivant le témoignage précis de différents voyageurs qu'il a récemment consultés, *de pareilles buttes géminées* se rencontrent en Illyrie, et qu'on suppose généralement qu'avant l'établissement des grandes routes et même des chemins simplement praticables, ces buttes géminées étaient autant de point de repère pour diriger et guider les voyageurs dans leurs excursions. — Ceci ne saurait, comme l'observe M. Parenteau, et comme en convient pleinement M. Foulon, s'appliquer à la butte de Barbechat, qui est complètement isolée.

Relativement à Barbechat, M. Parenteau ajoute ce détail caractéristique : Dans cette butte ou dans ce tumulus, la couche inférieure, celle qui touche

au sol, n'est, bien manifestement, composée que d'argile, ramassée à 30 mètres plus bas, dans le lit du ruisseau. C'est qu'en effet, à une époque reculée, l'argile, et l'argile plus ou moins humide ou même détrempée, la véritable vase quelquefois, s'employait continuellement dans la construction de ces monuments funéraires; souvent, on ne craignait pas d'aller pour cela, la chercher assez loin. C'est une particularité que révèle fréquemment l'exploration des anciens tombeaux, particularité due à un usage et à une coutume qui se sont continués bien longtemps, qui se retrouve à plusieurs siècles de distance et même encore à l'époque mérovingienne, et que M. Marionneau, notamment, a parfaitement constatée, pour cette dernière époque, dans le vieux cimetière qu'il a fouillé à Vertou. Ainsi que le fait observer, en finissant, M. Parenteau, ce point est encore mieux, et on peut dire, surabondamment établi par les fouilles et par les descriptions de M. l'abbé Cochet, dont l'autorité est si grande en ces matières.

M. Galles devant nous faire une lecture, ainsi que le portel'ordre du jour, prie M. Marionneau de le remplacer au fauteuil de la Présidence.

M. le Président donne lecture d'une lettre où M. le baron de Wismes expose ses excuses, et en même temps ses regrets, de ne pouvoir assister à la séance.

M. le Président a reçu pour la Société et dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

1^o *Proposition applicable aux Musées et aux Expositions annuelles des Beaux Arts*, par A. Gindre. Paris, 1872, 2^e édit. in-8^o de 8 pp. sans la couverture. — L'auteur voudrait qu'on supprimât toute espèce de *Catalogues*, sous prétexte qu'ils sont trop embarrassants, trop longs à consulter et surtout trop dispendieux; il propose de les remplacer par de simples étiquettes, précises et suffisamment complètes, attachées à chaque objet exposé. — Il y a quelques bonnes idées dans cette brochure, adressée au Ministre de l'Instruction Publique, et l'emploi des étiquettes peut être fort avantageux et fort utile en bien des cas, mais de là à rendre les *Catalogues* absolument inutiles, il y a bien loin, assurément.

2^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie. Année 1871. Amiens*, impr. E. Glorieux et C^{ie}, 1872. in-8^o de 39 pp. Nous y remarquons tout spécialement une lettre fort intéressante de M. de Raquemont sur les mutilations commises par les Prussiens sur les ruines du temple d'Apollon, à Champlicu; mutilations vraiment déplorables, et toutes volontaires et gratuites. L'auteur établit bien clairement qu'elles ont été, comme celles de la basilique de Saint-Denis, expressément commandées par les dignes lieutenants du farouche Attila du XIX^e siècle. C'est un petit *apport* de plus à faire au trésor de haine et de répulsion invincible que nous devons transmettre à nos neveux pour tout ce qui tient de près ou de loin à ces hordes germaniques.

3° *Société Archéologique de Rambouillet. Mémoires et documents. Tome 1^{er}, 2^e livraison.* Rambouillet; Raynal, 1871, in-8°, de la page 133 à la page 227, avec une planche, quelques vignettes dans le texte, et une carte; plus la couverture et 6 feuillets liminaires non chiffrés. — Suite d'articles d'Archéologie locale et du moyen âge, qui n'ont pas un intérêt spécial pour nous.

4° *Bulletin de la Société d'Agriculture, sciences et arts de la Sarthe. 11^e série. Tome XI et XIX tome de la collection, 1^{er} trimestre de 1868; 11^e série, Tome XI, et XIX de la collection, 2^{me} trimestre de 1868; 11^e série, T. XI et XIX^e tome de la collection, 4^{me} trimestre de 1868; 11^e série, T. XI et XIX^e de la collection, 2^e trimestre de 1870. 11^e série, tome XIII, et XXI^e tome de la collection; 3^e et 4^e trimestres de 1871.* Le Mans. Edm. Monnoyer, 1868-72. 5 fascicules grand in-8°, dépareillés, comme on voit; envoi du Ministère de l'Instruction Publique. — En fait d'Archéologie réelle, nous ne pouvons guère y signaler que ces articles : *Sur la dislocation du Pays des Diablintes, étude sur Bourg-Nouvel, par M. Trouillart; — Recherches historiques sur le Maine, par M. Bellée; — Les Sires de la Ferté-Bernard, au Maine, depuis le XI^e siècle, par M. L. Charles; — Etudes historiques sur la sculpture dans le Maine : le Saint-Martin de Château du Loir et d'Ecommoy; l'Hercule et l'Antée du château du Lude, par M. Henri Chardon.*

5° *Bulletin de la Société de statistique. Sciences et arts du département des Deux-Sèvres. Nos 1 et 2. 1872.* Niort. Clouzot, in-8° de la page 245 à la page 268. — Nous y remarquons *Une réclamation au Ministre de l'Instruction Publique, relativement à la ville et au château de Thouars, par M. Imbert*, et parmi les documents historiques, un *Etat de l'écurie du roi Charles IX, en 1567*, publié par le même M. Imbert.

6° *Mémoires de la Société de Statistique, sciences et arts du département des Deux-Sèvres. 2^e série. T. VII. 1867.* Niort. Clouzot. Gr. in-8° de xi pages liminaires, puis de cxii et de 328 pp. d'une impression très serrée. Ce gros volume est tout entier consacré au *Cartulaire de l'Abbaye Royale de N.-D. des Chatelliers, publié avec une Introduction et une table alphabétique des noms de personnes et des noms de lieux, par M. Louis Duval, archiviste du département de la Creuse, ancien Bibliothécaire de Niort*, etc. Ce travail, qui paraît avoir une grande valeur comme document historique, et qui est accompagné de morceaux accessoires très-importants, dus à la plume et aux recherches du savant et consciencieux éditeur, porte un titre spécial, daté de 1872.

M. le docteur Foulon offre à la Société, dans un vase de verre cacheté et étiqueté, des spécimens des poteries antiques de Penchéteau, fragments trouvés et recueillis par lui et M. Fillon, dans l'humus des terrains les plus anciennement habités de cette localité. La Société, en remerciant M. Foulon,

lui demande, à ce sujet, une petite note explicative, qu'il s'engage à fournir pour l'une de nos prochaines séances.

M. Prével étant absent, la communication de sa *Notice sur le château du Goust et sur ses châtelains* est forcément renvoyée à une séance ultérieure.

M. René Galles prend ensuite la parole pour présenter quelques observations rectificatives, touchant différentes notes et observations de M. l'abbé Cahour, et de feu M. le docteur Leray, relatives aux dessins du fameux dolmen de Locmariaquer, puis au sens précis du mot *Mané-Lud*, ou plutôt *Mané-Lâ*; notes et observations consignées dans nos *Bulletins*, notamment à la date du 3 et du 17 janvier 1865, puis du 5 novembre 1867. M. Galles regrette vivement que notre excellent collègue et ancien Président ne soit pas présent à la séance, et l'assistance s'associe pleinement à ce regret. Néanmoins, l'intérêt du sujet et le désir de ne pas voir deux fois de suite les communications portées à l'ordre du jour se dérober à notre attente et à notre curiosité légitime, amènent le Bureau à prendre à l'unanimité la décision de passer outre, et M. Galles donne lecture de son travail.

D'accord, au fond, avec le savant M. Cahour sur bien des points, et notamment sur la confiance absolue à donner aux traditions bibliques telles qu'elles sont consignées dans les récits de Moïse, M. Galles ne peut pas, cependant, partager quelques-unes des opinions de notre ancien Président sur la signification des signes de Locmariaquer, non plus que sur le sens du nom de *Mané-Lâ* que porte une des tombelles qui ont été explorées par lui-même dans le Morbihan. Il croit devoir aussi, avec toute la courtoisie possible, relever quelques erreurs ou plutôt quelques inexactitudes, bien involontaires, évidemment, commises par M. l'abbé Cahour, en rendant compte des fouilles opérées par M. Galles. Ce qui nous a le plus frappés, dans cette intéressante lecture, c'est, il faut bien le dire, la complète mise à néant du prétendu *phallus* de la Table de César, objet des rêves de tant d'antiquaires, qui se sont fourvoyés de la meilleure foi du monde, et la vraie signification du mot *Mané-Lâ*, et non pas *Mané-Lud*, qui, décidément, veut dire *Montagne de la Bataille*, et non pas *Montagne de la Cendre*.

Au surplus, comme ce travail, où l'agrément de la forme s'allie si bien à la rigoureuse solidité du raisonnement, doit être inséré intégralement dans un de nos prochains *Bulletins*, nous n'entreprendrons pas de pousser plus loin cette sèche analyse.

M. Galles nous présente également, comme complément de sa communication, un grand plan du *Mané-Lâ*, dressé par lui-même, avec toute la précision géométrique, et d'une exécution très-soignée. La Société forme aussi le désir qu'une réduction lithographique en soit donnée dans notre *Recueil*.

M. le baron Textor de Ravisy a ensuite la parole pour rendre compte à la Société d'une séance *musicale* donnée par M. Baudre à l'Hôtel-de-Ville. Cet artiste est arrivé à jouer, sur un clavier composé de cailloux-silex, des airs et des morceaux variés.

Cet étonnant instrument soulève, pour notre collègue, le problème archéologique dont il entretiendra ultérieurement la Société : Quels étaient, aux temps dits de l'âge de pierre, les instruments de musique ?

Tout en étant d'avis qu'il n'y a point là grande coïncidence avec nos recherches et nos études archéologiques, la Société écoute avec un vif intérêt la communication de M. de Ravisy et lui en exprime ses remerciements.

La séance est levée à 9 heures.

Le Secrétaire-général,

E. PHÉLIPPES-BEAULIEUX.

SÉANCE DU 30 AVRIL 1872.

Présidence de M. l'abbé Cahour.

Présents : MM. Parenteau, Cahour, Lesant, Prével, Textor de Ravisy, Van-Isèghem, Anizon, Villers, Léon Maitre, Phelippes-Beaulieux, etc.

M. Galles se trouvant absent, nous avions espéré que M. Marionneau le remplacerait au fauteuil de la Présidence ; mais, au dernier moment, une lettre est venue nous apprendre que M. Marionneau partait, aussi lui, le jour même, pour un voyage de quelques semaines. Sur l'invitation unanime de l'assistance, notre cher et ancien Président, M. l'abbé Cahour, veut bien reprendre, pour cette soirée, la place qu'il a déjà si bien occupée pendant plusieurs années.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté, après quelques observations et rectifications très-justes de M. Parenteau, dont M. le Secrétaire s'empresse de tenir compte.

De son côté, M. l'abbé Cahour déclare qu'il aura encore quelques observations à présenter touchant le fameux dolmen de Locmariaker et les figures qu'on y découvre, avec plus ou moins de certitude, un petit échange de réflexions et de remarques à engager avec M. Galles ; mais l'absence de notre Président lui fait une loi de renvoyer cette légère discussion à une des prochaines séances.

Cette fois-ci, aucune brochure n'a été déposée sur le bureau pour la Société, ce qui abrège d'autant la tâche du Secrétaire.

L'ordre du jour appelle M. Prével à nous donner lecture de sa *Notice sur le château du Goust et sur ses châtelains*.

Le château du Goust, dont on ne voit plus que des ruines assez peu considérables aujourd'hui, sur l'endroit même où passe le chemin de fer de

Nantes à Saint-Nazaire, sur la commune de Malleville, était la maison seigneuriale de cette localité, et il a eu une véritable importance autrefois. C'était une petite place forte, qui a eu ses jours de lutte et d'assaut, de tristesse et de prospérité. La chapelle est la partie de ses débris la plus intéressante et la mieux conservée; des souterrains assez considérables, en partie non comblés et bien reconnaissables encore, aboutissaient du château à différents points des environs. C'est surtout dans la seconde moitié du *xvi^e* siècle, que le château du Goust a acquis une sorte de célébrité relative, grâce à la présence du capitaine ou chevalier du Goust (de son vrai nom Jean de Montauban, sieur du Goust et autres lieux), qui le possédait alors, hardi chef de partisans, qui joua un rôle important dans les guerres de la Ligue en Bretagne, s'empara un jour du château de Blain par un audacieux coup de main, puis fut assiégé là même par le duc de Mercœur, fut fait prisonnier, s'évada, et, finalement, reconnut Henri IV, dont la protection le sauva de l'action judiciaire que lui intenta la duchesse douairière de Rohan, pour toutes les dévastations qu'il avait commises dans le château de Blain. C'est dans ces circonstances que, par représailles, le manoir fortifié du Goust fut rasé et saccagé, mis enfin dans l'état dont les ruines qui subsistent peuvent nous donner une idée. C'est sur ces derniers événements que porte la partie la plus intéressante du travail de M. Prével, qui peut être considéré comme une annexe nécessaire, comme un complément de la belle monographie du château de Blain, que l'auteur a donnée, il y a deux ou trois ans, à la Société Académique de Nantes. Cette *Notice sur le château du Goust*, très-consciencieusement faite, écrite avec beaucoup de méthode et de clarté, et enrichie de pièces authentiques et originales d'un grand intérêt, étant destinée à être insérée en entier dans un de nos prochains *Bulletins*, nous n'en ferons pas autrement l'analyse.

La parole est ensuite à M. le baron Textor de Ravisy, pour la curieuse communication qu'il nous a promise, et dont il nous avait dû dire à peine quelques mots, dans la dernière séance, afin d'en indiquer seulement très-brièvement le sujet.

M. Baudre est l'inventeur d'un clavier formé de cailloux-silex, et, sur ces pierres absolument brutes, il est arrivé à jouer, non-seulement des airs suivis, mais encore de grands morceaux complets et variés. Le clavier se compose de 28 pierres, dont deux seulement sont des schistes, suspendues chacune par deux attaches végétales à deux traverses horizontales et parallèles. Ce clavier forme une gamme chromatique ascendante, allant du *Ré* premier octave au *Fa* naturel, deuxième octave; soit du premier *Ré* au-dessous du diapason normal au deuxième *Fa*, au-dessus du diapason. Les notes *Ré dièse* et *Mi dièse* au-dessous du diapason sont rendues par des schistes, M. Baudre n'ayant pu encore rencontrer ces deux notes convenablement rendues par des silex.

M. Baudre obtient le son en frappant la pierre avec un caillou plat de rivière. Ce son est analogue à celui que donne un verre de cristal frappé de la même façon ; les vibrations sont nettes, et des plus longues, à mesure que l'on descend dans le grave relatif. M. Baudre ne peut obtenir que l'harmonie à deux parties, une note à chaque main, une de chant et une d'accompagnement ; il ne peut faire de trilles, mais tire un grand parti des notes répétées.

Grâce à cet étonnant instrument, on entend véritablement la voix de la pierre-silex, son pur, peu vibrant, sec et même glacé, qui étonne d'abord, plaît ensuite, et peut même finir par avoir un véritable charme, dont Meyerbeer, s'il l'eût connu, eût probablement tiré parti pour quelques-unes de ses fantastiques créations et dont nos novateurs peuvent assurément profiter.

Ce fait une fois constaté de la possibilité d'obtenir des sons, une sorte de musique véritable, avec le seul secours de la pierre naturelle et brute, M. de Ravisy est amené à se poser une série de questions : et,

1° Quels étaient les instruments de musique des âges dits de pierre ?

M. Boucher de Perthes et d'autres antiquaires ont démontré que les hommes anté-diluviens avaient aussi eux leurs divers arts, plus ou moins imparfaits sans doute, mais enfin existants et en train de se développer. Donc, ils ont dû avoir une musique, et leurs instruments de musique ont dû se faire avec les mêmes matières que les autres instruments et outils qu'ils employaient, c'est-à-dire avec les pierres, bien que des exemplaires de ces instruments de musique primitifs ne nous soient pas parvenus. C'est là un fait qu'on ne peut refuser d'admettre. Il suffit de frapper deux cailloux l'un contre l'autre pour avoir un son, une note, par conséquent, pour avoir des *castagnettes* et des *cymbales*. Il suffit de suspendre un caillou par un lien herbacé et de frapper dessus avec un autre caillou, pour avoir la même note, mais plus pleine et plus sonore, par conséquent, pour obtenir un *timbre*. Supposer que ces hommes primitifs n'ont connu aucun instrument de musique, serait, au contraire, quelque chose de bien moins naturel. Dans cet ordre d'idées hypothétiques, les *castagnettes-cailloux* ont dû être le premier de tous les instruments de musique, employé pour accompagner le geste et seconder la voix de l'homme ; le *clavier-caillou* a dû venir immédiatement après ; il a dû remplacer, en quelque sorte, les sonnettes et les cloches pour ces peuples dans l'enfance.

D'après cela, M. de Ravisy est d'avis que les Sociétés Archéologiques doivent se préoccuper de recueillir avec soin les cailloux, les pierres quelconques brutes, que l'on rencontrerait mêlées avec des pierres taillées, avec des spécimens des âges de pierre, puis d'examiner si ces pierres sont sonores ; il importe d'examiner, dans nos collections, cette catégorie d'objets en pierre que M. Boucher de Perthes et M. de Ravisy appellent *douteux* ou

inconnus, ceux qui ne peuvent être employés ni comme armes ni comme outils, ceux enfin que nous considérons uniquement comme symboles, ou signes traditionnels ou religieux. M. de Ravisy signale spécialement les boules ou pierres sphériques, les pierres ovoïdes ou à pans coupés plus ou moins régulièrement. Tous les cailloux donnent un son; beaucoup donnent une note, quoique sourde; mais ceux qui donnent une note harmonique, c'est-à-dire juste et suffisamment sonore, sont très-rares, selon M. Baudre; fait qui demande vérification, selon M. de Ravisy. Selon M. Baudre, ce son harmonique ne s'obtiendrait qu'autant que le caillou est absolument brut, et, de plus, sans fêlure ni fissure; assertion encore un peu absolue, selon M. de Ravisy, qui a observé, sur les silex mêmes de M. Baudre, qu'un éclat ou même plusieurs éclats ne nuisent pas à la note harmonique.

Ainsi donc, les instruments de musique primitifs ayant pu être de simples cailloux sans aucun apprêt, il est tout simple que l'Archéologie n'y ait pas encore pris garde dans les fouilles et trouvailles de pierres taillées. C'est maintenant qu'il faut tâcher de ne plus laisser passer inaperçus ces vestiges des civilisations tout à fait primitives.

En présence des différents systèmes qui, depuis quelques années, ont été mis en avant par beaucoup d'archéologues distingués, au sujet des âges dits de pierre, M. de Ravisy propose de désigner sous ce nom les époques pendant lesquelles la pierre a été employée comme matière première des outils et instruments USUELS. Ces âges désignent donc :

- 1° Les premières époques de l'âge Adamique ;
- 2° Les premières époques de l'âge Noémique ;
- 3° Les premières époques de chaque migration des races et de leurs rameaux ;
- 4° Des époques déterminées des temps historiques.

Dans cet ordre d'idées, à chacune de ces époques, *les âges dits de pierre* seront suivis par *des âges dits de métaux*.

La pierre a été la première matière mise en œuvre; mais, quand les autres matières ont été conquises et employées, elle est encore restée en usage plus ou moins longtemps, par droit d'ancienneté, en quelque sorte, parce qu'elle était plus facile à trouver, parce qu'enfin il s'y rattachait une idée sacrée ou superstitieuse; car la pierre est aussi la première matière que l'homme ait employée à prier, et c'est aussi la première que, plus tard, il a adorée comme étant Dieu même.

Comme le prouve l'exemple de Tubal-Caïn (2975 ans avant J.-C.), la fin de la race Adamique a connu l'emploi des métaux; et cependant, quinze cents ans après, Josué et ses compagnons se servaient encore d'instruments en pierre, tels que couteaux de silex, etc. De nos jours encore, certaines peuplades de l'Océanie ne sont pas plus avancées. Ce qui prouve que les

âges de pierre sont relatifs, c'est-à-dire que l'âge de pierre de tel peuple correspond à l'âge des métaux de tel autre peuple.

D'après cela, désigner si une pierre taillée appartient à telle ou telle époque, et les conséquences qu'il faut en tirer, telle est la science de l'Archéologie.

Sur ce terrain, trois camps sont en présence : l'un, qui croit que les découvertes de la science démentent ce que nous enseignent les textes bibliques; l'autre, qui croit, au contraire, qu'elles en sont la confirmation; un troisième, enfin, qui voudrait concilier les deux autres, en demandant à chacun de mutuelles concessions, toujours difficiles, souvent impossibles. C'est au second camp que se rattache et s'est toujours rattaché M. de Ravisy.

M. de Ravisy termine en réfutant, en peu de mots, mais avec solidité et méthode, quelques assertions et quelques dessins de M. Meillet, archéologue ingénieux et instruit, mais trop ingénieux quelquefois, et dont, malheureusement, les travaux n'offrent pas toujours cette exactitude, cette sévérité d'induction et de critique, ce choix judicieux dans la recherche des faits, des documents et des preuves, qui sont pourtant les premières et les plus indispensables de toutes les conditions pour les difficiles études qui nous occupent.

La séance est levée à 9 heures, après quelques mots de M. le Président, qui remercie M. de Ravisy de ses ingénieuses considérations.

Le Secrétaire-général,

E. PHELIPPES-BEAULIEUX.

SÉANCE DU 4 JUIN 1872.

Présidence de M. René Galles, Président.

Présents : MM. Galles, Anizon, Petit, Textor de Ravisy, Stéphane Halgan, Prével, Hyrvoix, Cahour, Phelippes-Beaulieux, Soullard, Du Tertre de la Coudre, de Wismes, Villers, Pailloux, etc., et un certain nombre d'invités.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté à l'unanimité.

M. le Président a reçu pour la Société et dépose sur le bureau tout un faisceau de brochures. Nous commençons par passer sous silence cinq ou six opuscules financiers, médicaux et économiques, complètement en dehors de nos études, et nous enregistrons ce qui suit :

1^o *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne. Année 1871. 25^e volume. 5^e de la 2^e série. Auxerre, secrétariat de la Société. Paris, V. Masson et Durand. 1872. In-8^o, de la page 131 à la page*

262, qui finit le volume. — Puis, *Bulletin de la Société des Sciences naturelles, deuxième partie*, diversement paginée. — Dans la première partie, la seule qui nous intéresse, nous distinguons : *Mémoire sur les Archives du Sénonais*, par M. Quantin; *note sur une trouvaille de médailles romaines à Charentenay*, par le même.

2° *Bulletin de la commission des Antiquités de la Seine-Inférieure. Année 1870. Tome II. 1^{re} livraison. Dieppe, Emile Delevoye. 1871 in-8° de VII et 123 pp. avec fig. dans le texte et 2 planches, dont une coloriée. Recueil des plus intéressants pour nous, où nous trouvons souvent le nom de M. l'abbé Cochet, dont nous indiquerons tout spécialement la *Note sur les sépultures antiques trouvées au Havre, en 1870-1871.**

3° *Bulletin de la Société Polymatique du Morbihan. 2° semestre. Année 1871. Vannes, Galles, 1872. Grand in-8°.* De la page 69 à la page 203. Nous y remarquons spécialement : *La conspiration de Pontcallec en Bretagne, récit inédit, extrait d'un mémoire contemporain; avant-propos par M. de Closmadeuc; Excursion archéologique à Saint-Gildas de Rhuis, par M. Rosenzweig; La maison d'un seigneur de Guéméné, en 1543, par M. L. Galles; Les Cacous en Bretagne, par M. Rosenzweig; Les prévôts féodés en Bretagne, par le même, etc.*

4° *Bulletins de la Société de statistique, sciences et arts du département des Deux-Sèvres, n° 11 et 12 de 1871. Niort, Clouzot, gr. in-8°* de la page 217 à la page 244. Nous y remarquons, p. 241, une *note* sur le dernier publié de nos propres *Bulletins.*

5° *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 4^e trimestre de 1871.* Recueil intéressant comme toujours, où brillent tout spécialement la magnifique *Carte monumentale du département de la Vienne*, et le long et savant *Mémoire* qui l'accompagne, par M. de Longuemar.

6° *Revue des Sociétés savantes des départements publiée sous les auspices du ministre de l'instruction publique et des cultes, 5^e série. Tome III. Janvier-Février 1871. Paris, imprimerie nationale, 1872. Gr. in-8°* de 264 pp. — Nous ne répéterons rien au sujet de ce grand recueil, dont l'importance est depuis longtemps établie, et dont il n'y a plus à faire l'éloge; mais nous indiquerons, comme devant nous intéresser tout spécialement, dans le volume que nous avons sous les yeux, pp. 61-62, un article intitulé : *Fondation du couvent des Carmes de Nantes, communication de M. E. Quesnet, archiviste à Rennes.*

M. le Président donne ensuite communication d'une intéressante circulaire de M. le Ministre de l'Instruction Publique, relative aux magnifiques collections de M. F. de Saulcy, en dépôt au *British-Museum* depuis les désastreux événements dont la France a été le théâtre, et qui vont être prochainement mises en vente. Par cette lettre, M. le Ministre nous demande de

vouloir bien prêter l'appui moral de notre adhésion au vœu qui se forme de toutes parts pour que notre patrie ne laisse point passer à l'étranger ces inestimables richesses artistiques et archéologiques. La Société tout entière accède avec empressement à ce désir, et M. le Président s'empresse d'en donner avis à M. le Ministre.

On passe ensuite au scrutin sur la présentation, comme membres résidents, de M. Charles Thénaisie, littérateur, par MM. Cahour et Parenteau ; de M. l'abbé Gaborit, professeur d'esthétique au Petit-Séminaire de Nantes, par MM. Cahour et Bourgault ; et de M. Edouard Rathouis, par MM. S. de la Nicollière-Teijeiro et Perthuis. Ces trois candidats sont admis à la plus complète unanimité.

M. l'abbé Cahour communique ensuite une précieuse trouvaille faite par M. Boux de Casson, à sa propriété de la Gazoire : ce sont trois beaux *cellæ*, fort bien conservés, dont le premier est en silex, le second en diorite, et le troisième, qui est beaucoup plus petit, en pierre très-fine, d'une espèce encore indéterminée. Du reste, M. l'abbé Cahour ne possède aucun indice sur le galgal d'où ces objets proviennent ; il sait seulement que les deux plus petites de ces hachettes ont été trouvées à 210 mètres de la grande. La grande et la moins petite des deux autres ont été rencontrées à une profondeur de 25 à 30 centimètres environ. Après quelques instances de M. l'abbé Cahour, M. Boux s'est décidé à faire hommage à notre Société de ces trois petits monuments curieux. La Société accepte avec reconnaissance ce présent ; offre, par l'organe de son Président, ses remerciements au généreux donateur, et décide que les trois *cellæ* seront déposés et enregistrés au Musée, en établissant bien, sur l'observation très-juste de M. Petit, que c'est elle qui, à son tour, en fait présent à cet établissement départemental.

M. Hyrvoix étale ensuite sous nos yeux sa magnifique série de haches celtiques trouvées dans les départements de la Loire-Inférieure, du Morbihan et de la Vendée, puis une autre série de haches provenant des Colonies, surtout de l'Océanie, et qui offrent constamment de bien curieux termes de comparaison, et une foule de rapprochements aussi frappants qu'instructifs avec les premières. Nous remarquons spécialement, parmi les objets celtiques, une hache en forme de douille et en plomb, trouvée à Névilliac, sur les limites du Morbihan ; une hache en silex rubanné ; et, dans la seconde série, plusieurs grandes haches, magnifiquement emmanchées, à l'aide d'enroulements fort adroits et véritablement artistiques, en fils d'aloès, ce qui jette un grand jour sur la façon dont nos *celte* étaient emmanchés eux-mêmes et appropriés aux divers usages auxquels on les destinait. Quant aux manches et poignées dont sont munies ces haches océaniques, ce sont de très-remarquables objets d'art, qui feraient hon-

neur, malgré leur provenance *sauvage*, à nos tourneurs, à nos tabletiers et à nos ébénistes contemporains. Evidemment, c'étaient des armes d'honneur et d'apparat, destinées bien plutôt à indiquer la dignité des chefs qui les ont portées, qu'à servir réellement. — En somme, l'exposition de M. Hyrvoix est des plus curieuses et des plus intéressantes et la Société lui en offre publiquement tous ses remerciements.

M. le Président Galles observe que le musée de Vannes, si riche en ce genre, ne possède rien, en définitive, qui s'écarte de ces curieux spécimens. Dans sa brochure *Sur les monuments mégalithiques en Basse-Bretagne et en Algérie* (page 14 et à la note), il a établi qu'il y a un assez grand nombre de ces objets, grandes hachettes ou petites hachettes, qui n'ont jamais été, bien manifestement, que de purs symboles, soit honorifiques, soit religieux; tel est, par exemple, le charmant petit *celtæ* du dolmen de Kercado, dont les proportions ne sont guère que celles d'une dent. Les échantillons produits par M. Hyrvoix, quoique de proportions tout autres, confirment parfaitement cette opinion.

M. l'abbé Cahour, inscrit à l'ordre du jour, pour répondre, au nom de feu M. le docteur Leray, à la revue rétrospective de M. René Galles relative à la figure gravée sur le dolmen de Locmariaquer, M. l'abbé Cahour, disons-nous, demande que sa communication soit renvoyée à une autre séance; mais il nous raconte son voyage aux ruines de l'abbaye de Buzay, en compagnie de M. Petit, voyage intéressant et surtout fructueux pour nous, puisque les deux statues dont nous nous occupions depuis si longtemps, viennent enfin d'être obtenues du propriétaire actuel, M. Bernier, et vont incessamment prendre place au Musée Archéologique.

L'une de ces statues malheureusement mutilées, auxquelles les têtes manquent, offre beaucoup de grandeur, de noblesse et d'élégance, et appartient, évidemment, à l'une des bonnes époques de l'art. L'autre, plus endommagée, est en deux morceaux. Alors que ces deux parties étaient éparses, quelques personnes — ce que rappelle M. Petit, seulement pour mémoire, — avaient cru voir un saint Vincent de Paul dans l'un des deux morceaux; attribution peu plausible, puisqu'elle assignerait une date récente à un objet qui porte toutes les traces d'une ancienneté non douteuse. Une attribution toute différente sera certainement donnée, quand ce monument aura été suffisamment étudié.

La première de nos deux statues est incontestablement la figure de la Vierge dans une posture aussi remarquable que remplie de grâce, de hardiesse, parfaitement reconnaissable, bien que la tête de la divine Mère et celle de l'enfant Jésus aient disparu depuis longtemps.

M. Petit, qui communique un dessin des ruines de *la Tour de Buzay*, seuls restes encore debout, nous dit qu'en 1793, la fonderie d'Indret manquant

de matériaux pour la construction de ses fours à reverbère, l'Abbaye de Buzay, inscrite au rang des biens nationaux fut désignée comme fournisseur de tous les matériaux dont la fonderie avait besoin. La démolition de l'Abbaye suivit l'autorisation de se pourvoir à si petite distance d'Indret, et chacun usa et abusa de cette faculté déplorable ; c'est à peine si quelques-uns des plus beaux objets de ce couvent célèbre furent épargnés et sauvés. Le magnifique autel en marbre qu'on admire dans l'église de Paimbœuf, fut, heureusement, de ce nombre. M. l'abbé Cahour présente un fragment de brique avec moulures, trouvé dans ces décombres ; il cite aussi quelques fragments de marbre blanc, qui mériteraient d'être recueillis.

M. le baron Textor de Ravisy prend ensuite la parole pour continuer ses curieuses communications. La partie brahmanique ayant été envoyée aux Indes, pour être soumise à l'examen d'un sàvant brahme, ami de l'auteur, et la partie hébraïque demandant encore quelques compléments et quelques vérifications, M. de Ravisy aborde, pour l'instant, la partie relative à la mythologie grecque, beaucoup plus familière à la plupart des auditeurs, après l'avoir, toutefois, fait précéder de quelques considérations préliminaires.

Après avoir, grâce à l'instrument inventé, ou plutôt retrouvé par M. Baudre, constaté la possibilité d'une musique obtenue au moyen de la pierre, dans des temps très-reculés ou primitifs, M. de Ravisy se demande si quelques traces, quelques spécimens d'instruments de ce genre ne sont point parvenus jusqu'à nous ? Il en trouve un exemple dans *deux cailloux sacrés* qu'il a rapportés de Tanjour, réputés venir du Gange, et qui servaient à battre la cadence, en guise de castagnettes, dans les chants et les danses en l'honneur de Siva, conformément à un usage et à une tradition qui se perdent dans la nuit des temps ; dans *des carillons composés de trois grosses pierres brutes*, et qui remplacent nos cloches métalliques, en Abyssinie, au dire des missionnaires ; dans les *castagnettes de pierre* dont les indigènes se servent encore pour accompagner leurs danses, dans plusieurs de nos colonies, notamment à Alger.

De plus, les Pouranas des Djeïnas parlent de *trompettes de pierre*, et aussi d'*instruments* dont la tradition n'a pas gardé le souvenir. Enfin, la légende mahométane du prophète Saleb, chez les Thémudistes, signale *le cri semblable à celui du chameau que poussa la pierre de l'autel des sacrifices, quand il l'évoqua et la frappa*.

Des recherches plus approfondies fourniraient, évidemment, bien d'autres exemples.

D'après cela, il n'est pas douteux que, du moment où les hommes primitifs se sont servis de la pierre pour en composer les divers ustensiles nécessaires

à la satisfaction de leurs besoins jusqu'à celui où ils ont remplacé la pierre par le métal, les instruments de musique n'aient tous été, aussi eux, forcément, en pierre ; et c'est ce que les textes semblent confirmer, suivant M. de Ravisy, qui croit pouvoir démontrer : 1° Que les traditions qu'ils enregistrent sont d'accord avec les découvertes les plus récentes de l'Archéologie sur les âges dits de pierre ; 2° Que ces traditions s'accordent entre elles pour présenter une progression ascendante et perfectionnée dans les instruments de musique. Au témoignage des textes peut souvent se joindre celui des légendes, qui, dans leurs écarts et dans leur absurdité même, confirment bien souvent la vérité.

Les premiers instruments de musique mentionnés dans les traditions grecques sont les castagnettes, les trompes et les timbales dont les Corybantes se servirent pour couvrir les cris du jeune Jupiter et le dérober ainsi à la fureur de Saturne. La mythologie ne nous dit pas en quelle matière étaient ces instruments. M. de Ravisy pense qu'ils étaient en pierre. Autrement, que deviendrait la suite de la légende, qui dit formellement que Vulcain, fils de Jupiter, fut l'inventeur de l'exploitation, de la préparation et de la mise en œuvre des métaux ? Que deviendrait la fabrication ultérieure, qu'elle attribue au même Vulcain, et des clairons de Pallas, fille de Jupiter, et de la trompette de la Renommée, messagère de Jupiter, et des divers autres instruments de musique qu'il exécuta pour les Dieux ou les Demi-dieux, leurs enfants terrestres ? Que deviendrait la légende du dieu Pan inventant les instruments de musique qui portent son nom ? Que deviendrait l'outil en fer, œuvre de Vulcain, avec lequel on voit Pan, sur les anciens bas-reliefs, taillant des roseaux pour fabriquer des pipeaux et des chalumeaux ?

Les trompes des Corybantes devaient être des cornes d'animaux ou des coquillages dont la pointe était coupée ; ce qu'on voit encore dans l'Inde, aux processions en l'honneur des idoles, et chez d'autres peuplades plus ou moins arriérées. Quant aux timbales des Corybantes, elles ne pouvaient être qu'une peau d'animal tendue et attachée sur un support quelconque. Ensuite, la mythologie grecque nous montre des instruments perfectionnés : la flûte, invention du satyre Marsyas, réunissant les divers sons du chalumeau ; le luth, inventé par Hercule, pour accompagner sa voix ; la lyre, inventée par Mercure, Apollon, Orphée ou Amphyon, et qui se résume toujours par la forme triangulaire.

D'autre part, nous voyons Vulcain, précipité du ciel, et caché chez Thétis, s'occupant à fabriquer des bijoux pour les nymphes marines et pré-ludant par là à sa découverte de forger les métaux. On y voit encore, dans ces mêmes légendes mythologiques que l'or fut le premier métal mis en œuvre.

Tous ces détails mythologiques ne sont-ils pas, en réalité, d'accord avec les conséquences des grandes découvertes archéologiques de MM. Boucher de Perthes, Brouillet et Meillet et des abbés Richard, A. Jean, Le Hir, etc.? Ne montrent-ils pas que la progression des matières employées par l'homme pour ses instruments et outils présente d'abord la pierre (le silex notamment), puis les os et les coquillages, puis enfin, les métaux, en commençant par le plus précieux, par l'or, comme étant, de tous, le plus malléable et le plus ductile; enfin, que la confection des bijoux et des petits outils usuels précéda la fabrication réelle et l'emploi usuel des métaux? Vulcain est représenté, dans ses plus antiques emblèmes, tenant un marteau informe de la main droite, et une espèce de tenaille de la main gauche: figure symbolique, qui témoigne que c'est avec le marteau (marteau en pierre, selon M. de Ravisy), et avec la tenaille (tenaille en pierre, suivant lui encore), que l'homme a conquis les métaux. Car, si ces outils eussent été eux-mêmes en métal, avec quels outils auraient-ils été façonnés eux-mêmes? L'invention aurait donc précédé l'invention, ce qui est absurde. Par conséquent, à leur apparition, le marteau et la tenaille étaient en pierre, puisque la pierre est la matière première par excellence, que l'homme a employée pour la confection de ses instruments usuels avant d'avoir conquis les métaux.

La séance est levée à 9 heures 1/4.

Le Secrétaire général,

E. PHÉLIPPES BEAULIEUX.

Prières nominales de l'église de Notre-Dame de Nantes ¹.

Nous prions Dieu par l'intercession de la sainte Vierge, de saint Michel et de tous les Saints, pour tous les bienfaiteurs de cette église.

OREMUS.

Prætende, Domine, famulis et famulabus tuis, dexteram cœlestis auxilii, ut te toto corde perquirant et quæ digne postulant, consequi mereantur, per Christum Dominum nostrum.

Nous prions pour les princes : Le duc Alain Barbe-Torte ;

Le duc Pierre et Françoise d'Amboise, son épouse ;

Le duc François et Marguerite de Foix, derniers décédés ;

M^{re} Jean de Malestroit, évêque de Nantes ;

M^{re} Denis de la Loherie, évêque de Rodès ;

M^{re} Géofroy Lespervier, chefcier ;

Jean Bouist, chanoine de céans ;

Etienne Louitre, docteur de Sorbonne et doyen de Nantes ;

Et autres défunts, chanoines et chapelains de la ditte église ;

Pour Philippe des Essarts ;

Pierre Landais et Jeanne Moussy, son épouse ;

Pierre Blandin, sieur de Vaudequin ;

Jean Fourché, sieur de la Couroucerie, et dame Marie Poulain ;

Pierre Bedeau, sieur de Saint-Lot, et dame Marguerite Blanchard, son épouse ;

Mathurin Roux, seigneur du Teil, et dame Françoise Menardeau ;

Christophe Bertagne, sieur de la Houssinière, et dame Perrine Amproux, son épouse ;

Julien Blanchard, sieur de Launay, et dame Elisabeth Monnier ;

Salomon de la Tullay, procureur général de la Chambre des Comptes de Bretagne ;

Jean Baptiste Blanchard, seigneur du Bois de la Musse ;

Pour tous ceux ou celles qui ont donné des rentes et revenus, des anniversaires et autres fondations à cette église..... Etc...

¹ Extrait d'un manuscrit provenant de la Collégiale.

LE CHATEAU DU GOUST

Lorsque nous avons entrepris la notice sur le château de Blain, aidé des conseils du savant M. Bizeul, et plus tard de ses notes et manuscrits, nous avons trouvé, au moment de traiter du siège de cette forteresse par le duc de Mercœur, des noms et des faits se rapportant à des ruines que nous connaissons beaucoup, pour les avoir visitées souvent, et parce qu'elles se trouvaient dans un pays qui est presque le nôtre, par les quelques propriétés qui nous y rattachent. Nous nous sommes donc efforcé de rechercher tous les faits qui pouvaient nous être utiles, et ce sont ces notes qui vont être aujourd'hui le sujet de notre communication.

Maleville, que l'on retrouve appelée parfois *mala villa* dans les vieux titres, et quelquefois aussi fief-l'Evêque, était anciennement un fief seigneurial avec haute justice. Il appartenait en 1412 à Miles de Thouars, en 1440 aux Laval, en 1539 à Guillaume Gérault, en 1559 à Geoffroy Gauray, s^r du Plessis-Gauray, en 1590 à Charlotte Gauray, en 1609 à Prégent de Cheigné, en 1654 à Mercure Bardoul, et en 1660 à Maurice Bardoul, qui le vendit à Antoine Rivière, s^r de Vauguérin, qui le revendit lui-même en 1671 à René de Sesmaisons.

Les autres terres importantes de cette commune étaient :

La Bourdinière, qui appartenait, en 1500, à François de la Lande, s^r de la Haie-Maheas, puis à Catherine Boutin, femme de Guy de Cleuz s^r du Gage, et enfin à Joseph Le Meneust, seigneur de la Boisdrière.

Puis, le Plessis-Gérault, et Bellaly, propriété moderne.

Mais la terre la plus importante et qui va faire le sujet de notre notice, était la seigneurie du Goust. Il y a un peu d'incertitude sur la manière d'écrire ce nom, de *Goul*, *Gouz*, *Goust*. Une lettre autographe conservée aux archives de la mairie de Nantes, porte pour signature *Le Goust*, et Dom Taillandier, continuateur de Dom Morice, pour le second volume du *Texte de l'histoire de Bretagne*, a suivi cette leçon d'après le manuscrit de l'*Histoire de la religion réformée en Bretagne* de Le Noir de Crevain. L'*Histoire de la Ligue en Bretagne* écrit du *Goust*, et nous croyons que c'est la véritable orthographe.

Ce château était autrefois un petit manoir, plusieurs fois remanié, augmenté et fortifié, et considéré même comme une place assez forte. Maintenant, on n'y voit plus que des ruines couvertes de lierre, sur une motte peu élevée, entourée d'un étroit fossé. Là, devait être le donjon dont il ne reste plus qu'un pan de mur, et dans lequel on reconnaît encore les jambages assez bien conservés d'une immense cheminée dont les moulures annoncent le *xv^e* siècle.

Cette ruine est située dans une partie de l'enceinte murée de cette terre qui était assez considérable, car elle englobe actuellement tout le village du même nom, qui s'est élevé sur les débris et en utilisant, pour les habitations, les dépendances de la forteresse. Dans ce village, existe encore l'ancienne chapelle du château, assez bien conservée. On remarquait autrefois aux environs quelques souterrains aboutissant au château, mais qui ont été, depuis, détruits et comblés pour les besoins des terres, mises en exploitation.

Ces ruines sont situées sur le chemin de grande communication de Savenay à Saint-Etienne de Montluc, et maintenant, l'enceinte du château est coupée et traversée par la voie ferrée de Nantes à Saint-Nazaire, qui laisse au sud le donjon, et au nord le village.

A quelque distance et au nord du village, on reconnaît encore les ruines du moulin à eau du château, situé sur le bord d'un

petit ruisseau, et à un kilomètre plus loin, la carrière qui a dû fournir les matériaux avec lesquels fut construite cette petite forteresse.

L'enceinte du parc est encore visible par endroits, où, des débris de murs de clôture se montrent encore de distance en distance ; d'après ce qu'on en voit, il est permis de croire que ce parc était d'une assez grande étendue.

Il n'est un peu parlé de ce château, qu'à l'époque où il appartenait à Jean de Montauban, celui qui sous le nom de chevalier du Goust, s'empara du château de Blain et le commanda pendant le siège que lui fit soutenir le duc de Mercœur. Lorsque nous serons arrivé, dans la généalogie, à ce seigneur, nous en donnerons de plus amples détails.

Cherchons maintenant quels furent les différents seigneurs ou châtelains, qui habitèrent ou possédèrent cette seigneurie.

Nous trouvons, comme première mention, que cette seigneurie appartenait à Jeanne d'Ucé, dame de Thouaré et du Goust, femme de Brient de Montjean, qui, par un acte passé en la Cour de Nantes et daté du jeudi après *misericordia Domini* de l'an 1390, la vendit à Margot, femme de Guillaume de Commélan et précédemment veuve de Brient de Montfort, seigneur de la Rivière d'Abbaretz.

Brient de Montfort, fils de Margot, en hérita de sa mère, et la transmit ensuite à Eon de Montfort, qui la garda jusqu'en 1404. Elle passa alors dans les mains de Moricette de Montfort sa fille, qui fut mariée à Robert Brochereul, seigneur de la Sicaudais. De ce mariage naquirent deux filles, dont l'aînée, Jeanne Brochereul, épousa Guillaume de Montauban, baron de Grenonville, seigneur du Bois-de-la-Roche, et eut en partage les terres et seigneuries du Cens, de la Plaine, de Pornic, de Sourgonne, du Loroux-Boterel et le devoir du port de Nantes.

C'est ainsi que la seigneurie du Goust entra, vers 1500, dans la maison de Montauban, issue, au dire du P. du Paz, de celle de Rohan, dont elle portait les armes, brisées d'un lambel d'argent à quatre pendants.

Après Guillaume de Montauban, la seigneurie appartient à son fils Guillaume, deuxième du nom, qui épousa Orfraise de Sérent, dont il eut un fils nommé Esprit de Montauban qui servit le duc François II, sa fille Anne de Bretagne, et les rois Charles VIII et Louis XI. Il mourut vers 1512.

Le P. du Paz ne nous a pas conservé le nom de sa femme, mais nous savons qu'il eut un fils nommé Louis de Montauban, qui avait pour tuteur le chancelier Philippe de Montauban, frère consanguin d'Esprit.

Tout porte à croire que la terre du Goust fut donnée en partage à Esprit de Montauban, car elle ne se retrouve plus que fort loin, possédée par ses descendants.

Dans une note de la main de Dom Gallois, trouvée dans la collection des Blanches-Manteaux, manuscrits de la bibliothèque nationale à Paris, et dans la généalogie de la maison de Budes, par Le Laboureur, p. 121, on retrouve un François de Montauban, vivant vers la moitié du seizième siècle, et qui semblerait être le fils de Louis et petit-fils d'Esprit de Montauban. Ce François de Montauban, portait le titre de chevalier seigneur du Goust : ce fut lui qui fit exécuter les premières fortifications du château de ce nom. Il avait épousé, suivant le Laboureur, Marguerite de Plouër. Quant à Dom Gallois, il ne donne pas le nom de la femme de François de Montauban, mais il lui donne pour enfants : 1^o Louis, aveugle-né qui mourut sans alliance ; — 2^o Françoise, qui épousa Gilles du Bois-Riou et probablement Jean de Montauban, chevalier seigneur du Goust, ainsi que Charles de Montauban, seigneur de l'Aujardière. Le P. du Paz ne donne pas la généalogie des Montauban pour toutes les branches et n'arrive pas jusqu'au commandant du château de Blain, son contemporain cependant ; mais après un examen attentif, nous croyons pouvoir affirmer que le seigneur du Goust descendait de messire Esprit de Montauban, fils de sa seconde femme Orfraise de Sérent.

Nous voici arrivé au sujet principal de notre notice, c'est-à-dire au seigneur du château dont nous avons parlé, qui offre le

plus de renseignements sur ses faits et gestes. Ce seigneur, Jean de Montauban, chevalier seigneur du Goust, habitait la petite forteresse de ce nom. Ce poste, dominé par le grand coteau septentrional de la Loire, ne pouvait tout au plus le mettre à l'abri que d'un coup de main. Il est probable que du Goust comptait au nombre de ces gentilshommes bretons qui n'avaient pas été hostiles au duc de Mercœur, tant qu'il était resté, en apparence au moins, fidèle au roi, mais qui jugèrent que ce prince faisait acte de rebellion ouverte en s'emparant du château de Nantes, et en se fortifiant de deux redoutables bastions armoriés très-ostensiblement de la double croix de Lorraine. Alors se forma le véritable parti royaliste, composé non-seulement des huguenots, mais encore de beaucoup de catholiques, comme le chevalier du Goust, auxquels les fureurs de la Ligue avaient ouvert les yeux sur les tendances anti-légitimistes, et qui, d'un autre côté, commençaient à s'apercevoir que le duc de Mercœur avait beaucoup plus en vue son affermissement dans la Bretagne, qu'il considérait comme le droit d'héritage de sa femme, que la défense de la religion catholique. La meilleure preuve qu'on puisse donner de ses ambitieux desseins, ce sont les titres de *prince et duc de Bretagne* qu'il fit donner au fils dont la duchesse accoucha à Nantes, le 21 mai 1589.

Le 26 du même mois, suivant des renseignements recueillis par l'abbé Travers à la mairie de Nantes, « il fut fait rapport que le chevalier du Goust fortifiait sa maison située entre Saint-Etienne-de-Mont-Luc et Cordemais, et qu'il y faisait amas d'hommes. Le conseil ordonna l'attaque de la maison de du Goust avec canon. Mais le lendemain, 27 mai, on apprit que le chevalier du Goust, assisté de quarante-cinq hommes seulement, s'était emparé du château de Blain. Alors le conseil commanda, pour le chasser de cette place, deux cents hommes, qui reçurent chacun, par jour, une demi-livre de poudre et quinze sols de paie; de plus, il obtint du capitaine Gassion une ordonnance qui obligeait les paroisses voisines de Blain de s'assembler au son du tocsin, pour courir sur les convois et les secours qu'on tenterait de faire entrer dans le château. »

En effet, le 27 mai 1589, du Goust, avec son frère et six autres, s'empressèrent de profiter du peu de garnison que le capitaine La Bouillonnière avait avec lui, ils se mirent en embuscade près de la principale entrée du château, et pendant qu'on baissait le pont-levis pour faire entrer des charrettes, ils s'élancèrent dans la place, et bientôt renforcés au nombre de quarante-cinq hommes par quelques huguenots du village du *Davé*, ils purent résister et prendre possession définitive de la place. Ils furent immédiatement assiégés par les troupes de Mercœur, commandées par Guébriant, que le capitaine La Bouillonnière était allé prévenir; mais sur une fausse alerte, causée par la nouvelle de l'arrivée du prince de Dombes au secours de la place, Guébriant leva le siège en toute hâte et abandonna le château.

Ces événements se passaient deux mois avant l'assassinat de Henri III, et ce malheureux roi envoyait en Bretagne le prince de Dombes, avec lettres-patentes, « sur les advis des déportements mauvais du duc de Mercœur, etc. » Ces lettres furent lues, publiées et enregistrées au parlement de Rennes, le 14 août. A leur réception dans la province, tous ceux qui conservaient le principe de la fidélité au roi durent abandonner le parti de Mercœur et se ranger sous le drapeau du prince de Dombes.

Il est bien à croire que dès l'apparition du comte de Soissons, qui s'était si pauvrement laissé battre à Châteaugiron, le parti royaliste avait songé à une prise d'armes. L'expédition de du Goust sur le château de Blain en fut l'un des premiers actes. Nous ignorons par les ordres de qui il agit, mais l'ordonnance dont nous allons donner copie entière, parce qu'elle est encore inédite, prouve qu'une fois son établissement fait au château de Blain, du Goust fut pleinement reconnu pour serviteur du roi par le prince de Dombes, reçut son attache formelle, et même que la place qu'il commandait fut considérée comme centre d'approvisionnement pour les troupes du roi.

Voici l'ordonnance du prince de Dombes :

« Henry de Bourbon, prince de Dombes, gouverneur du Dau-

phiné et lieutenant-général pour Sa Majesté, en ses armées et pays de Bretagne, salut. Comme pour empescher les desseings et entreprinses des ennemys et rebelles à sa dicté Majesté et retrancher les courses qu'ilz font sur les bons et fidèles subjectz, mesme s'opposer aux sorties de la ville de Nantes, pratiques et menées qu'ilz font pour s'emparer et surprendre des villes et places fortes de cette province, nous ayons estably une bonne et forte garnison au chasteau de Bleing, commandée par le sieur du Goust, capitaine et gouverneur de la dicté place, composée de cent chevaux ligiers, et troys cens harquebuziers à cheval; laquelle désirant entretenir et leur donner moyen de faire la guerre contre les dictz ennemys, il auroit été ordonné faire pour le peu de moyens qu'il y a de fournir au payement et entretenement desd. gens de guerre des finances de Sa Majesté, pour n'y avoir aucun fond à présent, de faire lever la somme de huit mil escuz or sol. sur les parouessiens du comté Nantois de ça la ripvière de Loire, à scavoir depuis Ancenis jusques à Redon, Guérande et Nantes. A ceste cause nous vous avons commis et député, commettons et députons par cestes présentes, pour imposer et esgailier sur chacune des parouesses dud. comté de Nantes de sa la ripvière de Loire, ainsy qu'il est dict cy-dessus, le fort portant le faible et plus esgallement que faire se pourra, la dicté somme de huit mil escuz, laquelle sera mise es mains de Paul Groüard par nous commyns à cest effect, pour estre par led. Groüard satisfait au payement desd. gens de guerre suyvant l'estat qui en a esté cy-devant expédié, et desquels il sera comptable au trésor de l'extraordinaire des guerres, ou son commis près de nous, et sera tenu de rapporter bons de quittances à sa descharge. De ce faire nous avons donné pouvoir, auctorité et commission par cestes présentes, mandons à tous qu'il appartiendra, que à vous en ce faisant ilz obeysent, prestent tous conseils, confort et ayde, et au premier huyssier ou sergent sur ce requis, meptre decie et entière exécution les mandemens qui seront par vous faictz. Donné à Rennes soubz nostre signe et scel de nos armes le seiziesme jour d'octobre mil cinq cens quatre

vingtz et neuff. *Signé* Henry de Bourbon. *Plus bas* par mondict seigneur le prince *signé* Brunet. Par copie ainsy *signé* Pinel, notaire royal. — Pour copie ce que dessus et de l'autre part collationné à l'original par Transzon. Videnimé par moy notaire soubssignant de la court de Blaing, ce dernier jour d'aougst mil cinq cens quatre vingtz dix neuff. *Signé* J. Maumeczon, notaire.»

A la suite de cette ordonnance, nous trouvons un commandement de fournitures de vivres, fait à la paroisse de Fay, le 20 octobre 1589; il est ainsi conçu :

« Il est enjoint aux manans et habitans de la parouesse de Fay, de fournir, bailler et delivrer incontinent, la quantité de cinq septiers de blé, moitié froment et moitié seigle, avec un bœuf et deux pipes de vin, en quoy ilz ont esté taxez et obligez par nous advocat en la Cour de Parlement de Rennes soubz-signé, et ce, pour leur part et portion de cinq cens septiers de blé, cinquante bœufs et soixante pipes de vin ordonner par Monseigneur le Prince de Dombes, pour le magasin du Chasteau de Blaing. Lesquels vivres cy-dessus, ils feront prendre par advance sur les plus aisez de lad. parouesse, à la charge de les remplacer après, de la cotization qu'ils en feront faire sur tous les contribuables. »

Voilà donc le chevalier du Goust, bien et dûment reconnu pour commandant du château de Blain, par une autorité compétente, et investi, pour ainsi dire, d'un pouvoir discrétionnaire, pour la levée des impositions de guerre, dans toute la partie du comté nantais, au nord de la Loire, dont Blain était le centre.

Il était difficile que du Goust, muni d'un pouvoir presque absolu et au milieu d'une guerre civile, conservât une juste mesure d'action, et nous verrons plus loin tous les griefs dont on l'accusa.

A la fin de mars 1590, les habitants de Nantes, incommodés des courses continuelles des garnisons de Blain et de Glisson, demandèrent avec instance au duc de Mercœur, de s'emparer de ces deux places et surtout de Blain. Ce ne fut cependant qu'au mois d'octobre 1591, que Mercœur revenu à Nantes, et sollicité

par le corps municipal, se décida, aidé des Espagnols, à mettre le siège devant le château de Blain, qui fut pris et saccagé, et en partie détruit et brûlé. Ayant refusé la capitulation qu'on leur offrait, le plus jeune fils de M. de Faucon, premier président du Parlement, Jean de Montauban, seigneur du Goust, Charles de Montauban, seigneur de l'Aujardière, et plusieurs autres gentils-hommes, furent faits prisonniers. On ne sait ce qu'ils devinrent; on prétend, cependant, qu'ils s'échappèrent, excepté Jean de Montauban qui fut retenu, pendant sept ans, prisonnier par Mercœur. Il fut compris nominativement, dans l'édit de pacification du 20 mars 1598. « Et pour le regard du sieur Du Goust et du marquis de la Roche, y est-il dit, ou ses cautions, seront leurs dites rançons moderées, scavoir celle du sieur Du Goust à 4000 escuz compris les dépens qui restent à payer; laquelle comme le dit sieur Du Goust sera tenu de payer dans six mois, et sera eslargi en payant caution, etc. »

Mais Du Goust n'en fut pas quitte pour cela, et, lorsque la duchesse de Rohan, revint dans son château de Blain, elle fut tellement irritée des effroyables dégâts occasionnés par l'obstination de Du Goust, qu'elle le poursuivit avec acharnement, et crut devoir se servir des dilapidations et autres méfaits dont on l'accusait, pour lui intenter une action en justice. Il fut fait, à ce sujet, une enquête judiciaire, dont nous citerons quelques fragments. Voici d'abord, la déposition d'honorable homme, maître Guillaume Baillergeau, notaire de la Baronnie de la Roche en Nort, demeurant au bourg de Nort, et âgé de cinquante ans environ.

» dépose que sur la fin de l'année quatre-vingtz cinq, étant réfugié pour la sûreté de sa personne, à cause de la rigueur de l'édit de juillet, au diet an, au chasteau de Blaign, il fut investy et assiégé par le seigneur de Mercœur, auquel chasteau commandait lors soubz le seigneur de Rohan, un gentilhomme appelle sérieu Quéret, autrement Genoville, entre lesquelz fuet faict cappitulation et accord, par lequel, iceluy sieur de Genoville rendit la place entre les mains dudiet seigneur

de Mercœur, que y mist le sieur Guesbriant qui fut chargé de la conservation des meubles, chartes et tistres dud. seigneur de Rohan, qui estoient dans la dicte place, et fuet faict inventaire desd. meubles, ainsy que ce déposant ouyt dire lors. Lequel chasteau demoura toujours entre les mains dud. seigneur de Mercœur, sans qu'il y fuet faict guerre, à la seavance de ce temoign, jusqu'en l'année quatre vingtz huict ou neuff, qu'il entendit dire que les sieurs Du Goust et de L'Aujardière son frère, avoient surprins la dicte place sur le nommé le cappitaine Bouillonnière, qui estoit lors de lad. surprinse, soubz led. sieur de Guesbriant, pour la garde d'icelle, et quelque temps après ayant entendu que lesd. Du Goust et de l'Aujardière tenoient lad. place pour le service du Roy, d'aultant que la guerre commença lors à se faire en ce pays plus forte qu'auparavant, et que ce dict depozant qui a toujours esté du party du Roy, n'avoit retracee assurée au païs, il se refugia avec sa famille aud. chasteau de Blaign en l'an quatre vingtz neuff et y demoura toujours sans porter les armes jusqu'en l'an quatre vingtz unze que la dicte place feut assiégée par led. seigneur de Mercœur..... Et du temps que ced. depozant estoit réfugié en lad. place, il voyoit journellement amener de toutes sortes de prisonniers, tant gens d'église, gentilshommes, gens de guerre, marchands, gens de justice et paysans en grand nombre, desquelz les uns mouroient par la longueur de lad. prison, les aultres par les mauvois traictements..... etc., etc. »

Viennent ensuite les dépositions de maistre Pierre Simon sieur du Crezon, demeurant au bourg et paroisse de Nort, de maistre Guillaume Durand, notaire, demeurant au bourg de Ligné, qui tous deux, comme le premier témoin Baillergeau, s'étaient réfugiés au château de Blain; leur déposition n'est en quelque sorte que la déposition du premier.

Il n'en est pas ainsi de celles de Pierre Trouillard, notaire de la juridiction de la Haie-de-Lavau, d'Hervé Evain, laboureur, Denis Terrien, marchand, Jean Maillard, laboureur, etc., qui avaient été faits prisonniers en différents temps par les *souldards*

du seigneur Du Goust, et menés au château de Blain devant celui-ci, qui leur *assignoit ranson*, suivant son bon plaisir et les retenait jusqu'à parfait paiement.

Ces dépositions nous apprennent aussi, que dans une excursion, le recteur de Lavau fut amené à Blain et contraint de se racheter; que tous les meubles et bestiaux du sieur de la Courousserie, furent enlevés du château de Quéhillac et vendus à Blain au son du tambour. Cette prise était, en quelque sorte, légitimée par le droit de la guerre, car le sieur de la Courousserie (Jean Fourché seigneur de Quéhillac), était l'un des lieutenants les plus distingués du duc de Mercœur, et Du Goust devait naturellement le considérer comme son ennemi. Mais s'il faut en croire les dépositions, ce droit toujours rigoureux était bien outrepassé par le commandant du château de Blain, dans les extorsions qu'il laissait commettre au dehors, et les atrocités qu'il faisait exécuter dans ses prisons.

On ne peut donc disconvenir que peut-être le seigneur Du Goust ait dépassé les pouvoirs que le prince de Dombes lui avait donnés, pour un centre d'approvisionnement général au château de Blain. Mais pour être juste, il nous semble qu'il faut ici, faire une part un peu large à un chef de partisans dans une guerre civile, laissé à peu près à son libre arbitre, et sans commandement supérieur dont il eût à craindre une réprimande; mais il faut aussi avoir égard à l'exagération naturellement attachée aux dépositions de témoins, telles que nous les avons indiquées, et figurant dans une enquête provoquée par une personne telle que la duchesse de Rohan.

Une autre exagération qui doit être comptée aussi pour quelque chose, est celle des plaintes incessantes des habitants de Nantes contre Du Goust. Il est vrai qu'il leur faisait une rude guerre, mais la ville lui rendait, autant qu'elle le pouvait, vexations pour vexations. Nous en voyons la preuve dans une lettre qui se trouve aux archives de la mairie de Nantes, et dans laquelle le chevalier se plaint au corps de ville, de ce qu'il ait envoyé aux galères, des hommes d'armes que le duc de Mercœur avait jugé

convenable de relâcher. Le corps de la lettre et la date sont de la main d'un secrétaire; la dernière ligne et la signature sont de celle de Du Goust, qui comme nous l'avons remarqué, signe, on ne sait pourquoi, *Le Goust*.

Assurément, cette lettre n'est point d'un brigand. On y sent le chef militaire, pénétré de ses devoirs; la réclamation qu'il fait au corps de ville de Nantes est d'autant plus juste, que les premiers torts sont de la part des Nantais.

Quant à l'enquête provoquée par Madame de Rohan, le choix des témoins indique combien elle fut difficile à édifier. Pas un seul habitant de Blain n'y paraît; on fait venir des témoins de Nort, de Ligné, de Lavau, de Fégréac, à six lieues de distance: une seule paroisse voisine en fournit, c'est Bouvron. Mais aussi, Bouvron avait pour seigneur le sieur de la Courousserie, lieutenant et grand partisan du duc de Mercœur, et l'opinion du maître devait s'y faire fortement sentir. En sorte que toute la paroisse devait être naturellement ennemie d'un commandant royaliste tel que Du Goust, qui de son côté ne devait lui épargner aucune des rigueurs de la guerre.

Au reste, du Goust n'employait pas toujours les moyens violents pour se procurer de l'argent. Il paraît, d'après un arrêt du parlement de Bretagne du 20 août 1602, recueilli par Pierre Bérardeau au tome I de ses *Controverses*, p. 132 et 715, que le commandant de Blain se faisait souscrire de nombreux billets obligatoires, par ceux qui n'avaient pas d'argent comptant à lui donner. C'était quelque chose que d'accorder un atermoiement pour des contributions de guerre. Après le siège et la prise de Blain, un certain nombre de ces actes était tombé, on ne sait trop comment, entre les mains d'une demoiselle de Belleville. Il y en avait pour cinq à six mille écus. La demoiselle en disposa, fit remise de quelques sommes et garda le reste. Pendant ce temps-là, Du Goust était en prison à Nantes; mais ayant recouvré sa liberté, à la suite du traité du duc de Mercœur en 1598, il se constitua demandeur contre la demoiselle de Belleville, en restitutions de tous ces contrats, qu'il disait lui avoir

confiés en dépôt, et elle fut condamnée à cette restitution par les premiers juges. Mais sur l'appel, le Parlement de Bretagne décida que les biens pris en guerre sur les vaincus, appartenaient aux vainqueurs : « *Sic male parta male dilabuntur* », dit Bêlordeau, en rapportant cet arrêt ; mais on ne voit pas cependant comment la demoiselle de Belleville se trouvait au nombre des vainqueurs.

Quant aux poursuites de la duchesse de Rohan, elles n'aboutirent à rien. Sur la requête de Jean de Montauban, écuyer sieur du Goust, Charles de Montauban, écuyer, sieur de l'Aujardièrre, Guillaume Blanchet, sieur de et Bonaventure du Mont, le parlement de Bretagne rendit, le 21 juillet 1599, un arrêt portant « injonction et commandement à tous juges, commissaires et greffiers, qui ont procédé à des informations à l'encontre desdits de Montauban, Blanchet et du Mont, d'apporter ou envoyer lesdites informations au greffe criminel de la Court, pour icelles vues être ordonné ce que de raison ; et fait défense à tous huissiers, sergents, archers, prévosts des maréchaux, d'appeler ni transporter les d. de Montauban, Blanchet et du Mont hors le d. ressort sans permission de la d. Court. » Cet arrêt fut signifié « à haulte et puissante dame Cattrerine de Parthenay dame douairière de Rohan », le 13 août 1599, par Mocquays, sergent royal, qui le laissa attaché à la principale entrée du château de Blain, « où ladiete dame faisoit sa plus continuelle demeure. » Les choses n'en restèrent même pas là. Du Goust obtint du roi Henri IV, le 30 août 1599, des lettres d'absolution pour tous ses faits de guerre. Ces lettres inédites sont trop curieuses et trop appropriées à la topographie militaire de notre pays, à l'époque dont nous nous occupons, pour ne pas trouver ici leur place.

« Henry, par la grâce de Dieu roy de France et de Navarre, à tous ceulx qui cestes présentes lettres verront, Salut. Nostre cher et bien amez Jehan de Montauban, escuyer sieur du Goust, nous a faict dire et remonstrer que au commencement des derniers troubles, voyant la rebellion qui se fist contre nostre ser-

vice, il s'advisa de faire plusieurs entreprises sur ceux qui s'estoient eslevez en armes contre nous, notamment sur les chasteaux et places de Blain, Le Gâvre, Saint Mars de la Jaille, l'Espinay, le Buron, la Haimeriais, les hâvres de Lavau, Donges, Couëron et aultres, qui leur osta à force d'armes. Pendant lequel temps il a esté contrainct pour la nécessité de nos affaires de permettre à ses soldatz la vye moins réglée qu'il n'eust désiré, afin de leur donner d'aautant plus de couraige à courir sus à noz adversaires et incommoder leurs desseings; et bien que de tous les explectz de guerre qui ont esté par luy commis et les siens pour le bien de nostre service, il ne doibve avoir aulcune plainete valable, sy est ce que led. exposant qui, pour s'estre toujours maintenu en l'obeissance naturelle qu'il nous doibt, a faict plusieurs ennemys, craint que lesd. actes comme ranezons de prinsonniers de toutes qualitez, demantellemens, démollitions et bruslement de maisons en faict d'hostillité, prises de meubles et bestail sur les parouesses, et bourgades rebelles, levées de deniers tant ordinaires qu'extraordinaires et magasins, sur les commissions de nostre très cher cousin le Duc de Montpensier et le sire de la Hunaudaye, corvées de toutes sortes, fascines, boys couppés et aultres matières pour les fortifications et chauffaiges desd. places, décedz de prisonniers es prisons et aultres actes de guerre. Auleuns de sesd. ennemys par surprise ou autrement, veullent faire informer et le travailler en procédures. C'est pourquoy il nous a supplyé et requis luy voulloir sur ce pourvoir de nos lettres et descharges nécessaires, humblement requérant icelles. A ces cauzes, désirant bien et favorablement traicter led. de Montauban sieur Du Goust et ne permettre que pour nous avoir fidèlement servy, il soit en peine ny ceulx qu'il a euz soubz son commandement pendant lesd. troubles; considéré mesmement les grandes et excessives pertes, dommaiges et ruynes d'héritages et maisons qu'il a reçu en ses biens, oultre la detemption de sa personne et emprisonnement entre les mains de nosd. adversaires l'espace de sept années. Pour ces causes et aultres bonnes et justes considérations à ce nous mou-

vans, nous avons dit et déclaré, disons et déclarons par cesd. présentes, que les prises et surprises desd. places et havres de Blain, Le Gâvre, Saint Mars de la Jaille, l'Espinay, le Buron, la Haimeriais, de Lavau, Donges et aultres, que led. sieur Du Goust a prises sur nos dictz ennemys, ensemble les courses et aultres explectz de guerre cy-dessus, que luy et sesd. soldatz ont faict es années M. V^e IIIJ^{xx} neuff, dix et unze pendant et à l'occasion des troubles et les dictz demantellement et démolitions, bruslemens de maisons, prises et meubles bestiaill, levées de deniers tant ordinaires qu'extraordinaires, magazins et généralement toutes aultres choses cy-dessus spécifiées, faict comme dict est, pendant et à l'occasion desd. troubles, ont esté pour l'affection qu'ilz portent à nostre service, et en avons deschargé et deschargeons led. de Montauban sieur Du Goust et sesd. soldatz auxquelz il a commandé. Déffendons très-expressément à toutes personnes de quelque qualité qu'ilz soient, de les poursuivre, pour ce regard directement ou indirectement, mesme aux partyes qui pourront prétendre y estre intéressées, et à noz procureurs généraulx ou leurs substitutz présents et a venyr, auxquelz nous imposons silence en cest endroit, cassant et adnulant toutes charges, informations, decretz et aultres qui pourroient estre faictes contre led. exposant et les siens. Deffendons aussy à tous huissiers ou sergentz de mettre à exécution contre led. exposant et lesd. soldatz et gens de guerre auxquels il a commandé comme dict est, aucuns decretz, sentences ou jugemens, à peine de privation de leurs estatz. Sy donnons en mandement à nos amez et féaux les gens tenant nostre court de parlement et chambre des Comptes en Bretagne, généraulx de nos finances et tous aultres noz justiciers, officiers et subjectz qu'il appartiendra, qu'ilz facent lire et enrégistrer nos présentes lettres de descharges et du contenu en icelles ilz facent, souffrent et laissent jouyr et uzer led. exposant et lesd. soldatz auxquels il a commandé, pleinement et paisiblement, sans permettre qu'il leur soyt faict, nuis ou donné aucun trouble, destourbier ou empeschement au contraire. Car tel est nostre plaisir, en

thesmoing de quoy, nous avons faict mettre nostre seel à cesd. présentes. Donné à Bloys le trentiesme jour d'Aougst l'an de grace mil cinq cens quatre vingtz et dix neuff, et de nostre regne le unziesme. Ainsy signé Henry. — Et sur le replis, de par le roy — de Neuville — et scellé en cire jaulne du grand seeau sur double queue. Enregistrées suivant l'arrêt de la Court de ce jour, pour y avoir recours selon les occurrances, ainsy qu'il apparten-dra. Faict en parlement à Rennes le dix huictiesme jour de septembre, mil cinq cens quatre vingt dix neuff. *Signé* Dufort. — par extrait des régistres du Parlement. *Signé* Brugnère. »

Avec ces lettres du roi Henri IV, les deux frères de Montauban étaient blanchis de toutes les peccadilles qu'ils avaient pu commettre. Nul renseignement n'a pu nous donner l'âge de ces deux frères, seulement on peut supposer qu'à l'époque de cette entreprise, ils étaient dans la force de l'âge, et avaient peut-être de quarante à cinquante ans.

Charles de Montauban, seigneur de l'Aujardière, avait épousé Jacqueline de la Haie-Mahéas ⁽¹⁾, dont il eut une fille, Charlotte, qui épousa le seigneur de la Bessardais ⁽²⁾, et qui devint veuve en 1580 avec une fille, sur laquelle nous n'avons aucun renseignement.

Quant à Jean de Montauban, seigneur du Goust, nous ne savons ce qu'il devint dans la suite. Pendant que le duc de Mercœur assiégeait le château de Blain, il avait envoyé une petite troupe qui, s'étant emparée du château du Goust, le démolit en

(1) La Haie-Mahéas, seigneurie située entre Saint-Etienne-de-Mont-Luc et Cordemais, était une haute justice; elle étendait sa juridiction sur les paroisses de Saint-Etienne-de-Mont-Luc, Cordemais et Saint-Herblain. Au XVII^e siècle, on y construisit un château moderne, qui, après avoir été habité en dernier lieu par la famille Bascher, sert actuellement d'asile à de jeunes filles pauvres.

(2) La Bessardais, dans le dictionnaire des terres et seigneuries du comté nantais, par M. de Cornulier, porte le nom de terre. Selon cet auteur, elle fut anoblie en 1441 en faveur de Guillaume Bessard, valet de chambre du duc. En 1679, elle appartenait à Charlotte de Montauban. Maintenant, elle est en possession de la famille Maisonneuve.

partie ; c'est de cette époque que date la ruine de cette forteresse, dont les quelques débris recouverts de lierre sont, comme nous l'avons dit plus haut, encore visibles.

Nous ignorons aussi quelle fut la date de sa mort, et quelle descendance il put laisser. Seulement, nous trouvons un petit renseignement dans l'acte suivant, inscrit sur les registres de la paroisse de Blain :

« Johanna du Ponceau, filia viri nobilis Pauli du Ponceau, dominus temporalis dicti et domicellæ Ludovicæ Dobbeau, ejus uxoris, baptisata fuit a me subsignato. Patrinus fuit *vir nobilis et potens Johannes de Montauban, dominus temporalis du Goust, viduus*; commatresque fuerunt domicella Karola Gourays, uxor viri nobilis Karoli d'Andigné, dominus temporalis dicti loci et domicellæ Magdalena Rozée, uxor Albini Bardoul, viri nobilis, dominus temporalis de Mallevre, factum autem die sexto mensis septembris, anno domini millesimo quinquagesimo nonagesimo. *Signé Jahenin.* » Cet acte nous apprend qu'à cette époque le chevalier du Goust était veuf, mais ne nous donne pas le nom de son épouse. Cet acte a cela également d'intéressant, de nous montrer cet usage qui a duré assez longtemps, de donner un seul parrain et deux marraines à une fille, et deux parrains et une seule marraine à un garçon.

Faute de renseignements sur la descendance des seigneurs du Goust, nous disons seulement que vers la fin du seizième siècle, la seigneurie du Goust appartenait à un La Moussaye, petit-fils de François de Montauban, femme de Gilles du Bois-Riou, et sœur propre des deux frères du Goust et de l'Aujardière, sans que nous puissions dire comment cette transmission s'est opérée.

En 1601, le château du Goust avait encore une petite garnison. Il appartenait en 1680 à Mercure Bardoul, seigneur de Maleville. Ce n'est que depuis cette époque que cette seigneurie est tombée dans la maison de Runefau, qui dut en jouir jusque vers le milieu du dix-huitième siècle ; car nous trouvons ensuite comme possesseur de ce fief la famille de Couëssin de Keraude ; nous en avons comme preuve des lettres de provision, donnant

la charge de procureur fiscal de leur juridiction à François Magouët de la Trocarderie, notre trisaïeul maternel. En ce moment, cette terre appartient à M^{me} veuve Cossin de Gravellon.

Nous terminons ici notre notice, n'ayant plus rien à ajouter qui puisse être intéressant pour une connaissance plus approfondie du sujet.

L. PREVEL.

LETTRES-MISSIVES ORIGINALES

DU

CHARTRIER DE THOUARS

SÉRIE DU QUINZIÈME SIÈCLE (*)

36 — OLIVIER DE COETIVY, s^{gr} de Taillebourg ;

23 février 1475.

Dans les précédentes lettres, il a été fréquemment parlé d'Olivier de Coëtivy. Les deux suivantes font regretter qu'on n'en ait pas découvert d'autres de lui dans le chartrier de Thouars. La première, écrite en entier de sa main, doit être de l'année 1475, la seule où le 23 février ait été un jeudi depuis que son fils unique a été en âge de la recevoir. Charles venait d'avoir 13 ans, et M. de Taillebourg était âgé de 55.

A Charle de Coetivi.

Charles, yer je vous écripvis unes lettres de ma main, lesquelles vous devez bien entendre, car ce sont les premières ; et puet estre que d'icy à long temps n'en auroys plus de moy parrailles de celles là, car je m'en ayde à dextre et à senestre de tenir la tasse et le verre, et ainsi ne me sçay aider de la plume. Et pour ce retenés bien seu que

(*) Voir *Bulletin* 1872, pp. 47-66.

vous avez ; et au surplus logés le cheval du procureur de Royan, porteur de cestes, et le laissés aller disner et soupper en ville, si veut, car il vous pouroit mectre en destruction si vous faisiés sa despace. Toutesfoiz si ledit procureur a à besongner de plège, plégé le hardiment.

Escript à Taillebourg, stuy jeudi XXIII^e jour de févver.

OLIVIER DE COECTIVY.

En 1480, retenu au lit par la maladie à laquelle il succomba deux mois après, il dicta la seconde, pour empêcher de chasser sur ses terres le seigneur d'Arvert, avec lequel il avait été en procès au sujet de la délimitation de leurs fiefs. Je l'imprime en régularisant l'orthographe.

A Mons^r le receveur de Mornac (1).

Mons^r le receveur, je me recommande à vous. J'ai vu ce que m'avez écrit touchant votre s^r de Montrésor(2), et ne fais point de doute que souvent fera le tour qu'il a commencé, qui ne l'en gardera. Pourquoi me semble que vous et mons^r du Parc devez assembler les compagnons, sans que vous y soyez en personne, pour faire quelque exécution sus gens et chiens, afin de leur montrer leur folie.

Par Dieu, si je estoie sus pieds, je mettroie peine de me venger bien fort. Il ne fait sinon en cuidoie, car tieul homme qu'il est s'il fait bien est aventure, et s'il fait mal est sa nature. Et adieu vous dis.

Ecrit à Taillebourg, le V^e jour de mai.

Le tout vôtre,

OLIVIER DE COECTIVY.

(1) Charente-Inférieure, arrond^t de Marennes.

(2) Antoine de Villequier, fils d'Antoinette de Maignelais.

37 — PIERRE LABBÉ;

Vers 1475.

Par honte de ce qu'il doit 3 écus à Olivier de Coëtiwy, Pierre Labbé n'a pas osé aller le voir, mais il ne lui en écrit pas moins pour solliciter un nouveau prêt, et avec une bouhomie bien capable d'assurer le succès de cette demande. Sa belle écriture aurait pu lui faire gagner de bons gages comme secrétaire. J'ignore de quelle maison il était, et n'en sais pas davantage sur sa condition, ainsi que sur la ville dont il ne pouvait se tirer faute d'un écu. Aussi la date que je donne à sa lettre est-elle très-conjecturale.

A monseigneur de Taillebourg.

Monseigneur, je me recommande humblement à vostre bonne grace, et vous supply qu'il vous plaise me pardonner si ge ne vous ay esté aultrement fayre la révérence, car, surs mon âme, je n'ay aousé, pour la honte que j'ay d'estre sy longuement vostre doybteur. Car aultresfois, Monseigneur, il vous pleut, à Chartres, me prester troys escuz quelx je vous doy encore, dont, sur mon âme, je suys desplaisant de tout mon cueur que je ne les vous puy payez; car, par mon Dieu, je n'ay pas ung pouvre blanc ⁽¹⁾ pour m'en aler de ceste ville. Pour quoy, Monseigneur, je vous supplie et requier, en l'onneur de la sainte Passion de Notre Seigneur, qu'il vous plaise m'en prester encore ung tout seul, pour me tirer de ceste ville, et je vous promet, en foy de gentilhomme, de vous rendre, ou à qui il vous plaira de vos gens, quatre escuz.

Si vous pri, Monseigneur, que, en honneur de gentillesse, il vous plaise ne m'y faillir; car par Dieu, Monseigneur, je suys d'une maison qui de tout temps a bien esté au service et amé vous et les vostres. Je pri Dieu qu'il vous doyent ce que désirez.

Escript de la main de vostre bien serviteur,

PIERRE LABBÉ.

(1) Le petit blanc ne valait que 5 deniers.

38 — RENAULT D'AUTREVILLE ;

22 février 1476.

En janvier 1475, vieux style, le comté de Ligny en Barrois, confisqué sur le connétable de Saint-Pol, avait été donné par Louis XI à Georges de la Trémoille, qui en prit immédiatement possession. Cependant, René le Bon, roi de Sicile, duc d'Anjou et de Bar, réclama, comme souverain, la confiscation susdite. Averti à temps par la lettre qui suit, le sire de Craon parvint à rendre inutiles les démarches du bon roi René; et bien lui en prit, car c'est dans les formidables murs du château de Ligny qu'il trouva un asile, en attendant que Louis XI, indigné et furieux de l'échec éprouvé par ses troupes devant Dôle, eut renoncé à en punir leur général autrement que par sa destitution et son éloignement de la cour (1). La lettre olographe de d'Autreville représente dans notre recueil une province de l'est de la France.

*A mon très redoubté seigneur mons^{sr} de Craon, premier chamberlain
du Roy, nostre sire.*

Mon très redoubté seigneur, je me recommande très humblement à vostre benigne grâce. Mons^{sr}, depuis darnièrement que je vous ay escript, m'et venus à connoissance aucune besongne qui vous touche; et pour tant que je me tiens et suis vostre serviteur, je vous avertis pour y remédier.

Ung appelé maistre Jaques Vincent, demorant à Saint Myel, s'envat devers le Roy, de par la conclusion et conseile de plussieurs du Barroix, et, come y m'at esté donné à entendre à la vérité, enporte des lettres ancienz de la conté de Lincy et des reprinse qui ont esté faictes des seigneurs cy devient trespassez, disant que la confiscacion est et doit estre au roy de Secille; et doit estre yllecques devers le Roy ung de l'ostel du roy de Secille, affin de donner la connoissance au Roy, et doibt en faire plussieurs dolléances, tant des jandarmes qui sont audit pays comme autrement.

Pour tant, Mons^{sr}, sur ceu ayés vostre avis ; vous suppliant très humblement qu'il vous plaice avoir le fait pour recommandé que je vous rescrips darnièrement, et en rescripre à Buffenault, vostre lieutenant, vostre bon volloir et plasir ; et ce autre chose me vient à connoissance, soyés certain, Mons^{sr}, que en serés avertir. Priant Dieu et la vierge Marie quy vous dont bonne santé et bonne vye et longue, et acomplir tous vos hault, puissant et noble désir.

Escript en vostre ville de Liney, le XXII^e jour de febvrier.

Vostre humble et obéissant serviteur ,

RENAULT D'AUTREVILLE.

(1) V^r Hist. de Louis XI, par Thomas Basin, liv. 6, chap. 7.

39 — R. DE GIRESME, capitaine de Luçon ;

Vers 1476.

Le signataire de cette lettre est, je crois, Regnaud de Giresme, écuyer, s^{gr} d'Ambly, petit-fils du grand-écuyer de Charles VI, que Nicolas Boutaud, évêque de Luçon, avait nommé dès 1463 capitaine du château dudit lieu (1) et qui avait été un des lieutenants de Pierre de Brezé, sénéchal de Normandie, lors de son expédition sur les côtes d'Angleterre, en 1447. Ses réclamations contre le capitaine et le receveur de Marcuil-sur-Lay, et ses contestations avec les habitants de Sainte-Hermine, en Bas-Poitou, proviennent peut-être de ce que ces deux baronnies lui avaient été affirmées, ou même engagées par leur propriétaire, Louis I^{er} de la Trémoille.

Le bon hôte et ami auquel il expose ses griefs et souhaite une prompte guérison est Regnaud de Suriète, écuyer, dont la

veuve portait vers 1485 (v^r n^o 48) le titre de capitainesse de Sainte-Hermine. Je crois la lettre écrite vers 1476, malgré la gravité de la maladie pour laquelle il conseille de se vouer à saint Lambert. Le lieu du pèlerinage auquel il attribue la cessation de ses fièvres, devait être en Anjou, où trois paroisses ont ce saint pour patron.

Au capitaine de Sainte Hermine, mon bon hoste et amy.

Mon hoste, je me recommande à vous tant comme je puis. J'ay veu ce que m'avez escript par Gaspar. Il me desplaist de vostre maladie dont autrement ne puez guérir. Ou temps que fu malade de fièvres en ces marches, je me vouhay à monsr Saint Lambert qui guéríst de la maladie, car depuis que j'eü esté en voyage, les fièvres ne me tindrent. Vous y devroiez aller, car ce n'est pas loing de vous.

Jehan Lemarié m'a apporté environ xvj escuz, et dit que le capitaine de Marueil en a receu vj franes pour ung an des enclaves dont m'avez escript, et sans cela reste encores cinq escuz. Ledit Jehan Lemarié dit qu'il n'a plus d'argent. Je l'en tiendray en suspens jusques a ce que aye parlé à vous, et en ferez partie de ce que vous voudrez. J'entendois que ce quarteron d'octobre, novembre et décembre fust à mon prouffit; toutefois le dit Jehan Lemarié dit que non, et n'en sauroye que en dire jusques à ce que aye parlé à vous, car j'estoye délibéré de le faire lever à monsr de Pont de Vye. J'ay parlé à vostre compère et au mien, qui dit que vous avez mon obligation des deux cens escuz. De cela je ne m'en soucyé pas trop. Si vous voyez le capitaine de Marueil, dietes luy que je ne suis pas contens de l'argent qu'il me retient. Si n'est raison qu'il le doive avoir, il ne l'aura point. Par amour, il auroit du mien ce qu'il voudroit, mès s'il ne le doit avoir, je vous assure qu'il ne l'aura point.

Je seray de mon retour, s'il plaist à Dieu, en ce caresme, et moy venu je y pourvoyéray. Touchant le logeis de Saint Hermine, dont m'avez escript, parlez à ceulx de la ville, car je vous assure que je n'ay pas tant d'amour avecques eulx, si ce n'est pour amour de vous, que on n'y loge trois ou quatre hommes d'armes du moins. Toutesfoiz je feray ce que vous voudrez touchant ce point, et autres choses

avecques ; en priant à Dieu qu'il vous doint brief guérir de vostre maladie.

Le bien fort vostre ,

R. DE GIRESME.

(¹) V. l'Histoire des évêques de Luçon, par la Fontenelle de Vaudoré, p. 133.

40 — PIERRE DE BOISY ;

Vers janvier 1477.

Pierre de Salleigneac, écuyer, s^{gr} de Saint-Martin-l'Ars, en Sainte-Hermine (¹), et maître d'hôtel de Georges de la Trémoille, sire de Craon et de Rochefort-sur-Loire, était peut-être avec lui dans ce dernier château, lorsqu'il reçut la lettre olographe de Pierre de Boisy. L'objet du voyage précipité de celui-ci de Tours à Notre-Dame de Béhuard, église située dans une île vis-à-vis Rochefort, n'est pas spécifié, mais devait avoir une très-grande importance. La dévotion de Louis XI à la patronne de ce petit sanctuaire ne permettrait-elle pas de conjecturer qu'il s'agit d'un vœu fait par le roi aux premières nouvelles de la bataille de Nancy et de la défaite, puis de la mort, de son grand ennemi Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, le 5 janvier 1477 ?

A M. le mestre doutel mosr de Saint Martin.

Monr de Saint Martin, tant que fere puis me recomande à voutre bone grâce, et vous prie qu'il vous pleyse me prestés ung cheval, et le plus tout que fere pourrés, et qui ne soit point de pires que vous aiés, et trois ou quatre esqus, qua je suis parti si tout de Tours que je n'ey pas heu leysiz de rien prandre ; et si savié pourquoy set vous serié bien ébai. Je suis venu par hea juques ipsi. Pour l'amour de Dieu et de Noutre Dame, Monst, sequorés moy et le dites à Monseigneur, quar il quonoit bien mon père (²) et se fezant ferés très grant service au Roy. Ne vous informés de rien tant que je soaie venu, et pourtant

mandés moi la valleur du cheval, quar le Roy le poera. Si vous plect vous me recommanderés à la bonne grâce de Monseigneur, et ho retour je le pace voir, si Dié plet; et sera dimanche ho soir. Adieu, Mons^r, qui vous doint se que desirés.

Escript à Noutre Dame de Béuart, par le tout voutre serviter,

PIARE DE BOISY.

(¹) Vendée, arrond^t de Fontenay-le-Comte.

(²) Voir N^o 19.

41 — JEANNE DE RAGUENEL, vicomtesse de la Bellière;

Juin 1477.

De toutes nos lettres, celle-ci est la seule qui ne soit pas publiée d'après l'original. En outre, elle n'a pas d'adresse, de date, ni de signature (¹), mais j'ai cru devoir l'imprimer ici, autant à cause de son intérêt que pour donner aux dames du x^ve siècle le quart de ce recueil. La copie, découverte dans le chartrier de Thouars, dont je reproduis le texte, est, du reste, celle que la gouvernante du Roussillon envoya à M. de Taillebourg, après en avoir expédié l'original à Louis XI, en réponse à la lettre du roi annonçant que son mari, Tanneguy du Chastel (²), était mort des suites d'un coup de fauconneau, reçu au siège de Bouchain, après avoir fait son testament, le 29 mai 1477.

Monseigneur, je me recommande très humblement à vostre bonne grâce. Et vous plaise sçavoir, Mons^r, que j'ay receu les lettres qu'il vous a pleu, par ce porteur, me escrire, et aussy ouy ce que vostre plaisir a esté par luy me mander, dont semblablement vous mercie; car grant confort m'avés donné en ma douleur par ce que j'ay veu que, de vostre grâce, il vous est souvenu de moy en me montrant le bon vouloir qu'il vous plaist avoir en mes affaires, ce qui m'aidera à la porter plus aisément que n'eusse autrement fait, car c'est ce que je craignois le plus en ce monde veoir avenir.

Mons^{sr}, vous nous assemblastes (³), qui m'a esté le plus grant bien que m'avenyst oncques; en la séparation au contraire : par quoy à ceste heure voulés tousjours continuer à me bien faire en la modérant parce que il vous plaist faire, dont je suis tousjours de plus en plus tenue à vous obéyr, servir et complaire. Aussi ay je bien besoing de vostre bonne grâce en laquelle ay toute ma fiance, ainssy que plus au long ay dit à ce présent porteur lequel, si c'est vostre plaisir, vous ouirés.

Je prie à Dieu, Mons^{sr}, qu'il vous doint bonne vie et longue.

Peut-être faut-il voir la réponse de Louis XI dans le dernier paragraphe de sa lettre du 28 juillet, imprimée sous le n^o suivant. Je n'ai pas retrouvé le texte de celle qu'il écrivit à Jeanne de Ragueneil pour lui annoncer la mort de son époux; mais en voici une de la reine Charlotte de Savoie dont on appréciera les sentiments et le style. J'en rectifie l'orthographe.

« Madame la gouvernante m'amie, j'envoie ce porteur, mon secrétaire, devers vous pour savoir de vos nouvelles; car entre les grands desirs que j'ai en ce monde pour le présent, c'est d'ouir que soyez bien consolée.

» M'amie, quand le cas me seroit advenu de Monseigneur, que Dieu veuille garder, vous êtes la femme du monde que plus j'aimeroie près de moi, pour modérer mes douleurs; et pour ce m'amie, prenez en vous-même le bon conseil que bien sauriez donner aux autres.

» Sitôt que je sentirai que serez aucunement apaisée, je vous verrai, mais pour l'amour de Dieu, m'amie, servez-vous à ce besoin des belles vertus qui sont en vous, et considérez les grands bien que bonne patience fait en l'âme déconfortée afin que ne l'abandonniez point; et du demeurant n'ayez nul doute que tant que Monseigneur vive, il faille à vous ni aux vôtres. Au regard de moi, tenez-vous assurée que toujours vous serai telle comme bonne et naturelle mère doit être à son enfant; et ai bien espérance que de brief serons ensemble, pour le plaisir de l'une et de l'autre.

» Je vous prie, m'amie, récrivez moi bien au long de votre état, car tant que j'en sache, je n'aurai le cœur bien à mon aise. Et si chose voulez que pour vous fasse, croyez que plus grand plaisir ne pourroie avoir que de l'accomplir, en priant Dieu, Madame la gouvernante

m'amie, qu'il vous doint parfaite patience et joyeux accomplissement de vos bons et saints desirs.

» Ecrit à Amboise, le 22^e jour de juin. »

Cette lettre, une des plus touchantes que jamais reine de France ait signée, ne fut pas, du reste, la seule consolation reçue par la noble veuve. Louis XI venait de faire transporter et inhumer le corps de Tanneguy du Chastel, dans l'église de Notre-Dame de Cléry, où il avait lui-même élu sa sépulture; juste hommage rendu au fidèle breton qui, resté presque seul au chevet de Charles VII, lui ferma les yeux et paya les frais de ses funérailles, dont il ne fut remboursé qu'au bout de dix ans.

(¹) Voir *Revue des Sociétés savantes*, 4^e série, vol. 5, p. 318 et suiv.

(²) Voir plus haut n^o 28.

(³) Seconde fille de Jean de Ragueneil, s^{er} de Malestroit, vicomte de la Bellière, etc., etc., et de Gillette de Châteaugiron, elle avait été mariée en 1462, et n'eut que deux filles. L'aînée mourut en bas âge; la seconde, Jeanne du Chastel, épousa Louis, s^{er} de Montejean, Cholet et Bécon, en Anjou, et fut mère de René de Montejean, maréchal de France.

42 — Louis XI, roi de France;
7 septembre 1477.

A mons^r de Taillebourg (¹).

Mon cousin, j'ay seeu que vous avez osté et prinses voz filles, qui estoient avecques madame la gouvernante de Roussillon, et vous ay jà escript que les envoissiez avecques la Royne. Je ne sçay si vous l'avez fait, et pour ce je vous prie que vous les lui envoyez incontinent; et elles seront bien traitées, ainsi que je l'ay escript à la Royne. Et me mandez au sourplus combien il fault d'argent pour le mariage de mons^r de Maigné. Et adieu mon cousin.

Escript à la Bassée (²), le VII^e jour de septembre.

Loys

Petit.

Le principal intérêt de cette lettre consiste dans la désignation de la dame à laquelle le Roi avait adressé, le 28 juillet précédent, une des plus singulières missives qu'il ait jamais dictées et que je reproduis avec l'orthographe ordinaire, comme je l'ai fait pour celle de la reine Charlotte de Savoie :

« Madame, je me recommande à vous tant que je puis, et vous prie qu'il vous plaise avoir mes deux nièces pour recommandées. Je ne suis pas physicien, mais il me semble qu'on ne les doit point garder de boire entre deux heures, quand elles auront soif, et leur faire mettre beaucoup d'eau en leur vin, et qu'elles ne boivent que petits vins de Touraine; et ne leur donner point de salures ni de viandes là où il y ait épices, mais bouilli et toutes viandes moites; et ne leur donner point de fruit, réservé des raisins qui soient bien mûrs. Il me souvient qu'on dit que les surains ⁽³⁾ sont bons, mais il y en a d'autres qui sont bien mauvais et font venir le flux de ventre. Madame je les vous recommande; et, s'il vous plaît, vous ne lairrez pas êtreindre la grande.

» Madame, je ne vous sais autre chose que escrire, fors que tenez vous sûre que je ne vous faudrai tant que je vive; et s'il vous faut rien, ne le faites que demander, car je me tiens tenu et obligé de le faire. Et adieu Madame.

» Escrit à Arras, le 28^e jour de juillet. »

Les deux filles d'Olivier de Coëtivy et de Marie de Valois dont il est ici question sont Marguerite et Gillete ⁽⁴⁾; l'aînée fut mariée dès le commencement de l'année suivante, comme le Roi le voulait, avec Antoine de Chourses, s^{er} de Maigné.

Quand j'ai imprimé dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes* (4^e série vol. 1, p. 26) des lettres relatives à ce mariage, il m'avait semblé, à défaut d'indications sur la copie contemporaine de celle du 28 juillet, qu'elle était écrite à Marguerite de Rohan, veuve de Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, dont Cognac était la résidence. La lettre originale dans laquelle Louis XI dit avoir placé mesdemoiselles de Taillebourg près la gouvernante de Rousillon, prouve que les recommandations sur le régime à faire

suivre par ses nièces s'adressaient à une autre bretonne , la veuve de Tanneguy du Chastel.

(¹) En écrivant à Olivier de Coëtivy, Louis XI lui donne parfois le titre de frère.

(²) Près Béthune, en Artois.

(³) Espèce de raisin blanc.

(⁴) Voir des lettres d'elles nos 46 et 78. Le 23 juin 1483, leur frère Charles reconnaît avoir reçu de son receveur général la somme de 108 liv. tourn. « pour envoyer à mesdemoiselles Marguerite et Gillete de Coctivy, noz seurs, à la cour de la Roynie où elles sont. »

43 — BERTRAND DE LA VALLÉE, gouverneur de Charles de Coëtivy;

2 octobre 1477.

Nous avons encore ici la date de l'année d'après la précieuse indication du jour de la semaine et du mois, et elle s'accorde avec les faits que rapporte la Vallée. Le principal intérêt de sa lettre olographe résulte de son dialogue avec Louis XI. Gouverneur du fils unique de M. de Taillebourg, qui avait alors une quinzaine d'années, Bertrand l'avait accompagné à Paris, d'où il s'était rendu seul à Arras, auprès du roi, qui se préoccupait beaucoup moins du petit-fils d'Agnès Sorel que de ses sœurs. En annonçant le départ du jeune Coëtivy pour la capitale de la Touraine, il fixe la durée du trajet, accompli maintenant en moins d'heures qu'il ne fallait alors de journées. Un curieux document de la mairie d'Angers fait connaître les différentes étapes des députés de la ville, hommes dans la force de l'âge, envoyés vers Charles VIII, au mois de juillet 1492.

Partant de Tours après leur dîner, qui avait eu lieu à midi, le vendredi 6, ils soupèrent et couchèrent à Amboise.

Le 7, dîner à Blois, souper et coucher à Saint-Laurent-des-Eaux;

Le 8, dîner à Cléry, souper et coucher à Orléans;

Le 9 , diner à Artenay, souper et coucher à Toury ;
Le 10 , diner à Angerville, souper et coucher à Étampes ;
Le 11 , diner à Montlhéry, souper et coucher à Paris.

A Monseigneur de Taillebourg, Olivier de Coëtiwy.

Monseigneur, tant sy très humblement comme je puy, me recom-
mande à vostre bonne grâce. Et vous plaise sçavoir, Monseigneur, que
mons^{sr} de Coectivy est sain et en très bon point, à la grace Dieu au-
quel je prie, Mons^{sr}, que ainsi soit de vous.

Mons^{sr}, j'ay esté devers le Roy à Arratz, et luy ay présenté volz
lettres, lesquelles a voluntiers veues et incontinant commandé la res-
ponse, laquelle vous envoie par Jacquet. Et après avoir eu les lettres
du Roy, luy demandé s'il luy plaisoit aultre chose vous escripre, et il
me dist que non, fors que vous ne vous fussiés point soucié de ses
nypees, et qu'il les vouldroit aussi bien traiter que la personne de
madame de Beaujeu (¹) ; et tels gens que vous vouldriés mettre au-
vecques elles luy seroient agréables, et que luy arrivé en Tourayne
pourvoiroit à tout.

Plus me demanda où je avoye laissé mons^{sr} de Coectivy. Je luy dis
que à Paris, et il me respondit qu'il y estoit bien. « Voire, Sire, més
» puy que vous allés en Tourayne, si vostre plaisir est, je meneray
» mondit s^r de Coectivy tout bellement devant, vous actandre à Tours. »
Lors me dist : « Bien, amenés le donc tout bellement, et qu'il me ac-
» tende à Tours. »

Mons^{sr}, des nouvelles de par deçà, mons^r le mareschal (²) se re-
commande bien à vous. Le Roy a envoyé courir doze cens lances ès
pays de Flandres, puy dix jours en çà ; et en estoit chiefz mess^{rs} de
Maingné et du Lude (³) ; mais je croiz qu'ilz n'ont guères fait, à l'occa-
sion des rivières qui sont grandes. Les garnisons sont desjà ordonnées
par les places, et est messire Morice (⁴) lieutenant pour le Roy en pays
de Tournayzy, avecques quatre cens lances de ordonnance, et a tous-
jours bon bruyt.

Je croy que les besoignes de madame la vycontesse de la Bellière
se porteront bien, ainsi que m'a dit son homme qui est de par deçà.
Il est tousjours bruyt que mondit s^r de Maingné pourchasse ce qu'il
soulloit, et plus fort que jamays. Mons^{sr} de Coectivy s'en part demain
pour aller à Tours et y sera, au plaisir Dieu, dedans huyt jours.

Mons^{sr}, commandés moy votz bons plaisirs pour les accomplir à mon pouoir, au plaisir de Dieu, auquel je prie qu'il vous doint bonne vie et longue.

Escript à Paris, ce jeudi second jour d'octobre.

Vostre très humble serviteur,

BERTRAN DE LA VALLÉE.

(¹) Fille aînée de Louis XI.

(²) Probablement Pierre de Rohan, s^{sr} de Gié, fait maréchal de France en 1475. Voir une lettre de lui n^o 95.

(³) Jean de Baillon, favori de Louis XI, qui l'appelait *mon compère maistre Jehan des Habiletez*, et auquel il écrivit, en le chargeant d'une négociation importante : « *Faictes bien du maistre Jehan, et je feray bien du maistre Loys.* »

(⁴) Il est aussi nommé sans autre indication dans la Chronique de Molinet.

44 — JACQUES DE BEAUMONT, s^{sr} de Bressuire ;

21 février 1479.

Au dos de cette lettre, M. de Taillebourg a écrit *Bresseure*. Elle est, en effet, signée du s^{sr} de Bressuire, sénéchal de Poitou et l'un des favoris de Louis XI. D'après Brantôme, ce prince lui adressa une centaine de missives, aujourd'hui perdues, sauf les quinze imprimées par ce fécond écrivain dans les *Vies des grands capitaines françois*. Par la onzième (¹), en lui annonçant qu'un navire de France a été arrêté par les Anglais, le roi recommande à Beaumont de « prendre garde d'eux et en avertir partout où » vous verrez être affaire, tant par la mer que par la terre, mêmement à la Rochelle, à Saint-Jean-d'Angely, à Xainctes et ailleurs où besoin sera, sans entreprendre sur eux ne leur » faire guerre. »

Évidemment, c'est en vertu de ces instructions que M. de Bressuire mande à Olivier de Coëtlivy d'équiper et armer sa nef pour deux mois, en la tenant prête à prendre la mer ; mais l'indication de l'année manque à la lettre du roi comme à celle de

son sénéchal en Poitou. Postérieure, selon toute apparence, à la trêve de neuf ans conclue le 29 août 1475, avec le roi d'Angleterre, elle est seulement datée du Plessis-du-Parc (près Tours), le 22 janvier. De cette trêve à la mort d'Olivier, Louis XI ne s'est trouvé au Plessis, le susdit jour, qu'en 1476 et 1478. C'est plutôt à la première année que se rapportent les deux lettres. L'amitié de M. de Bressuire pour M. de Taillebourg, exprimée dans la suivante en excellents termes, est confirmée par la qualification qu'il prend ailleurs dans son « *gros et loyal mignon*. » Il sera parlé ci-après (n° 52) de M. de Bracquemont. M. de Montrésor, avec lequel Olivier de Coëtivy allait transiger, est nommé plus haut, n° 36. Outre sa nef ou navire de guerre, ce dernier avait divers bateaux tant de voyage que de transport. Un compte de l'année 1472 parle notamment du balyner et de la pinace de Monseigneur, stationnant le premier à Rochefort et la seconde à Meschers. L'équipage de chacun était de cinq à six compagnons mariniers, aux gages de 20 deniers par jour.

A mons^r de Taillebourg.

Mons^r de Taillebourg, je me recommande à vous tant comme je puis.

J'é receu voz lettres par mons^r de Bracquemont, et oy ce qui m'a dit de par vous. Je vous feré remercier par le Roy de la grant diligence que faictes pour le servyr : il luy est besoing d'avoir ung tieul serviteur par deçà. Mons^r de Bracquemont ou bien vostre receveur vous dyront tout ce qui a esté advisé pour le navigage, et où l'on pourra prendre les gens pour fournir vostre nef pour deux moys. Je vous envoie une commission⁽²⁾, et sont en blanc les commissaires que vourrés mectre. Mectés y qui vous playra, et fault que ce soient gens bien diligens. Je m'en voys devers le Roy, qui m'a rescript, et seré de retour pour le plus loign dedans quinze jours. Je vous pry que facés diligence que vostre nef soit preste à partir.

Au regart du grant tas de gracieusetés que m'escrivés, tant par voz lectres que par la créance de mondit sr de Bracquemont, par la foy de mon corps, mons^r de Taillebourg, il n'y a chevalier ou royaume de France pour qui je vourroye plus faire que pour vous, et je croy que

vous en tenés bien assuré. Du débat que m'escripvés qui est entre vous et mons^r de Montrezor, mondit s^r de Bracquemont et vostredit receveur vous diront comme il a esté advisé, présent Jausef, que maistre Piere Loubat, qui me semble fort homme de bien, vous en doyt ap-
poincter.

Mons^r de Taillebourg, si autre chouse vous plaist que je puisse, de bon cuer je le feré; priant Dieu qui vous doint ce que désirés.

Escript à la Rochelle, le xxj^e jour de février.

Le tout voustre,

JACQUES DE BEAUMONT.

(¹) OEuvres de Brantôme, édition Lalanne, vol. 2, p. 342.

(²) Pendant la correction des épreuves, j'ai découvert, dans le *Résidu* des titres de Taillebourg, une copie mutilée et en partie effacée de cette commission ayant pour date *Donné et fait en la ville de la Rochelle, le XLIX^e jour de fevrier l'an mil CCCC soixante dix huit*. Ainsi notre lettre est de 1479, nouveau style, et non de 1476.

45 — LE CHANCELIER ET LE GRAND CONSEIL ;

1^{er} mars 1479.

Probablement l'ordonnance donnée à Tours le 20 avril 1479 (¹), et qui contient un règlement pour les guets et gardes prétendus par les seigneurs dans leurs terres et châteaux, fut le résultat de l'assemblée à laquelle était convoqué Olivier de Coëtiwy, par la lettre suivante. Je doute qu'il soit venu prendre part aux délibérations du Grand-Conseil, parce qu'il était retenu dans son château de Taillebourg, moins par la vieillesse que sous le poids des fatigues résultant d'une laborieuse existence.

A nostre très cher frère le s^r de Taillebourg conseiller et chambellan du Roy.

Très cher frère, le Roy nous a, puis naguères, escript qu'il a eu chacun jour plusieurs plaintes, tant des seigneurs chastellains que du peuple, touchant le fait des guetz de ce royaume, et que, pour le bien de justice et pour la seureté des places qui sont à garder, aussi

pour le soulagement du peuple, et pour obvier aux questions et débats qui chascun jour en surviennent et aux inconvénients qui s'en pourroient ensuir, il désire singulièrement que quelque bonne et raisonnable provision y soit donnée; et nous a mandé de faire assembler avecques nous, en ceste ville de Tours, dedans le quinziésme jour de ce présent mois de mars, aucuns notables personnaiges par lui ordonnez, de divers estaz, pour adviser et délibérer sur la forme de ladicte provision. Et à ceste cause le vous escripvons, pour vous en advertir et faire savoir le bon plaisir du Roy, en vous priant que audit jour vous vueillez estre en ceste ville de Tours, ainsi que le Roy l'a ordonné, pour besongner avecques nous en la matière dessusdicte. Et à tant nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Escript à Tours, le premier jour de mars.

LES CHANCELIER ET GENS DU GRANT CONSEIL DU ROY, tous vostres.

De Moulins.

(¹) Voir *Recueil des ordonnances des rois de France*, vol. 18, p. 470.

46 — MARGUERITE DE COETIVY ;

4 juin 1482.

Il paraît résulter de cette lettre, qu'après la mort d'Olivier de Coëtivy, ses deux plus jeunes filles, Marguerite et Gillette, avaient été données en garde à la sœur puînée de leur mère, Jeanne de Valois, mariée en 1461 à Antoine de Bueil, depuis comte de Sancerre. Bientôt Louis XI ordonne de les amener près de la reine Charlotte de Savoie, qu'il avait reléguée au château d'Amboise. Tous deux étant décédés dans le second semestre de 1483, je crois que la demande adressée par Marguerite au receveur de Taillebourg doit être de l'année précédente. Le Châtillon, d'où elle est datée, est probablement celui qui est situé sur la Loire, près de Sancerre. La jeune fille, dont la lettre a été recopiée par un secrétaire, n'y a écrit que sa signature et les deux mots qui la précèdent. Elle épousa, quelques années après, François de

Pons, s^{sr} de Montfort, et reçut en mariage 300 livres de rente. Sa mère parle plusieurs fois d'elle, dans les lettres adressées à son mari. En voici un des principaux passages : « Mes enfants et tout l'hotel de céans est en bon point, la merci Dieu, en espécial Margarite, qui a toujours bon bec ; mais il s'en faut beaucoup quelle n'a si bon comme quand vous y étiez, car vous lui aidiez fort à être mauvaise. » L'extrait suivant prouve que Marie de Valois ne négligeait pas plus l'instruction que l'éducation de sa jolie famille. « Mons^{sr}, à votre département j'ai oublié de vous dire, et vous en prier, que votre plaisir fut de m'envoyer des Heures pour mes petits enfants, qui sont à l'école. »

Au receveur de Taillebourg.

Mon compère, depuis troys jours le Roy a escript à madame ma tante qu'elle nous envoie ma seur et moy devers la Royne, par quoy fault bien que nous ayons de l'argent pour quérir des robbes et plusieurs aultres choses dont nous avons bien affaire ; et aussi je veulx paier en ceste ville tout se que je doy avant partir. Et à ceste cause vous pry que, par se porteur, m'envoyer se que je devois avoir à la saint Jehan, et qu'il n'y ait point de faulte, car j'ay affaire de plus que cella ; et le plus tost le despescher sera le mieulx, affin que nous ne tardons icy pour sa demeure ; et m'envoyer le tout, qui est LXX livres, et encore sera se bien peu pour se que j'ay affaire, et pour ce ne faillez point. Et aussi vouldroys bien que vous peussiés envoyer à Madame se que vous luy vouliers envoyer à la saint Jehan, car je sçay qu'elle en a bien affaire pour ce qui fault qu'elle nous mayne. Recommandés moy à ma comère ; et à Dieu, auquel je prie qui vous gart de mal.

Esript à Chastillon, le III^e jour de juign.

Vostre connière,

MARGUERITE DE COEITIVY.

47 — GUILLAUME DE SULLY ;

Vers 1483.

Le personnage qui a écrit tout au long les instructions suivantes, pour le transport de ses tapisseries, paraît être le second fils de Guyon de Sully et de Jeanne de Prie. Il était seigneur de Vouillon, Saint-Aout et Sacierges, en Berry, et vivait encore en 1488, ayant eu six enfants de sa femme Marguerite de Beaujeu ⁽¹⁾.

Jehennot Taupin, je ne puis aler à Chasteauneuf prestement ; pour ce veul que m'envoies la tapiserie toute, avec les deux grens coufres, et vous anvoie chariout auquel chargés le, et qu'il l'amene le tout sy peut. Et sy ne pouvet tout amener, [qu'il] amene les coufres et les sine chambres de tapiserie, et qu'il lese toustes les pièses de serge de Quan ⁽²⁾ rouges et les tapis d'Orlien. Ne vengé poient que amegnet et les taiete des lis et le petit coufre, et paies le louage du charetier ce que l'avés loubé ; et au charger que le procureur et le lieutenant soiet davent. Et metés tout pour escript les pieses de la tapiserie, pour voier sy luy a riens perdu, et envelopés bien ladite tapiserie de cuvertures et des vieus tapis tent que rien ne se gaste. Et venés isy Pierre et Pierre Bleré et vous, et vous prenés bien garde de tout ; et quant vous serés ver Trouy, que Bleré viegne davant, pour voir où je le feré desendre. Et gardés que an sesy n'i ait faute.

Fet de [ma] maien, cetuy lundy matin.

GUILLAUME DE SULLY.

Anvoies moy ung demy muy d'avoieue an la charete, pour mes chevaus.

Un de ses ancêtres, Louis s^{er} de Sully, adressait à son receveur dudit lieu, Benoit Ribote, le 16 mai 1363, le mandement dont voici un extrait textuel.

Nous vous mandons que senz nul délai, toutes choses arrères mises, vous paiez à nostre amé Jehan de la Mainferme, capitene de nostre chastel de Seuly, la somme de trante sept soulz parisis, pour cause des missions ⁽³⁾ faictes de nostre commandement en nostredit chastel, pour les deffences d'iceli..., c'est assavoir :

Pour ung baudrier et pour les fers de trois baudriers achetez de Champi le Veil, xix soulz parisis ;

Pour deux tissuz à mettre en deux baudriers et pour covrir iceux deux baudriers de cuir de serf, xviii s. p.

L'orthographe du quatorzième siècle était un peu moins défectueuse que celle du quinzième.

(¹) V. le P. Anselme, vol. 2, p. 864.

(²) La serge de Caën était alors des plus renommées.

(³) Mises, dépenses.

48 — MACÉ COURSIER ,

12 mars 1484.

Il devait être l'un des notables de Tours et y avoir une belle et grande maison , puisque l'un des généraux des finances s'y était installé, et que ses collègues venaient s'y réunir à lui pour tenir conseil sur ce qu'ils avaient à dire et à faire aux Etats généraux, dont la mention indique la date de notre lettre olographe. Ouverts le 25 janvier, ils furent clos le 14 mars ; Macé Coursier put donc suivre de près sa lettre olographe.

L'oncle du comte de Laval , à propos de la succession duquel elle fut écrite , doit être Guy de Chauvigny, baron de Château-roux, en Berry, et vicomte de Brosse, mari de Catherine de Laval. On trouvera peut-être dans les historiens du Berry comment, à défaut de postérité, tous ses vins récoltés à Vierzon tombèrent en la main du jeune roi Charles VIII, par lequel sa sœur, Anne de Beaujeu, régente, se les fit donner. Ainsi, il était bien juste qu'elle remboursât aux héritiers le prix de la façon des vignes, quand même cette somme n'eût pas été affectée au paiement des serviteurs du défunt.

*A mon très honoré et très redouté seigneur Mons^{sr} le conte de Laval,
grant maistre d'outel de France.*

Mon très honoré et redouté seigneur, je me recommande très humblement à vostre bonne grace.

Et vous plaise savoir que à mon retour de Paris je m'an pensoye aler dever vous, pour aviser au testament de feu mons^{sr} vostre oncle

et pour vous parler de vos affaires, mais jé trouvé le Roy icy et tous mess^{rs} des finances, qui besongnent aux Estas, où jé bien affaire; et sy ay le général de Normendye logé en ma maison, où mesdis seigneurs des finances viennent tenir conseil, pour quoy ne m'est possible de laisser ma maison tant qu'il eient conclus les Estas, que je croy qui sera de bref. Incontinent m'an yré dever vous.

Jé parlé à Madame des vings de Vierson. Le Roy les lui a donnez; elle a ordonné qui soient vendus. Je lui ay dit comme il sont à vous, ou que elle vous paye la somme de IJ^c L l. que receveur de Bery nous a rabatus pour la façon des vingnes. Elle m'a respondu mais que soyez par desà que vous en ferez bien vous deulx; pour quoy suis d'opynion que lui en escrives unges bonnes lettres, comme vous avyés asiné des cerviteurs de feu mons^{sr} vostre oncle sur cette partye, afin qui soient payez. Pryent Nostre Seigneur qui vous dont bonne vie et longue.

Escript à Tours, le XIIJ jour de mars.

Vostre humble cerviteur,

MACÉ COURSIER.

49 — MATHURIN DE LA VOYRIE;

1^{er} janvier, vers 1485.

Catherine du Buignon, en la Gâtine du Poitou, veuve, le 18 mai 1484, de Regnaud Suriète, a porté le titre de capitainesse de Sainte-Hermine jusqu'à la majorité de leur fils Louis, arrivée avant 1487. A défaut de frère, elle avait, en qualité de fille aînée, hérité du Buignon, qu'elle faisait administrer par le fils de sa sœur cadette, nommée Anne. Dans une autre missive, Mathurin de la Voyrie, fils de Nicolas, s'excuse de ne pas avoir envoyé le bled demandé par sa tante, qui comptait le vendre avantageusement à Fontenay-le-Comte : « Car sy mons^r de Du- » noys (¹) le savoit, il seroit bien danger de perdre tout le blé » et les bœufs et quant qu'il y auroit, car il en y a d'autres qui

» ont été trompés, aussi que je crois que nous le vendrons bien
» tout ici et sans danger; aussi qu'il vous cousteroit beaucoup
» à charroyer. »

Le principal objet de la lettre olographe qui suit est la demande de renseignements sur un gentilhomme qui recherche en mariage une sœur de M. de la Voyrie. Les trois personnes auxquelles il prie de s'adresser habitaient près de Fontenay, et y venaient probablement chaque semaine, le jour du marché, avec autant d'exactitude que le font encore aujourd'hui les notables de la contrée.

*A ma très honoré tante et mère madame du Buygnon, capitainesse de
Saint-Hermine.*

Très chière tante, je me recommande à vous tant de bon cuer comme faire le puyt.

Il est venu ycy ung nommé Aymeri Bremond, sieur de la Courtra-sière, en la paroisse de Riaumur, qui demandet estre marié avecques ma sœur Guillemette. Il me dit qu'il cognoisset bien monsr de l'Auberoye ⁽²⁾, monsr du Boildrou ⁽³⁾ et monsr de Montorgoil ⁽⁴⁾. Je vous prie, que s'il venoyent point d'ycy à huyt jours à Fontenay, que vous enquerres de son cas, car il dit qu'il le cognoissent bien. Je m'en voys ses jours chex luy, pour savoir aussi de son cas.

Le bonhomme Catheau est allé à Dieu. J'ay esté ses jours chex luy, pour vous faire poyer : il m'ont voulu bailler deux royaulx pour dix livres, més je ne l'ay voulu faire sans vous. Aussy je ne les vouloye prendre que pour IX livres, més il les veulent bailler pour tout ce qu'il vous doyvent, et veulent avoir quictance générale. Mandez moy sy je les prandrè ou non, et sy je leur baillerè quictance en vostre nom. Par ma foy, c'est pitié de leur cas. Pour ce mandez moy vous desirs pour y ceuls acomplir au plesir Nostre Seigneur, qu'il vous doint sa grace.

Escript au Buygnon, le premier jour de janvier, de la main du tout vostre nepveu,

MATHURIN DE LA VOYRIE.

(1) Seigneur de Parthenay, Vouvent et Mervent.

(2) François Suricte, écuyer.

(3) Jean Lemosin, sénéchal de Mareuil-sur-Lay.

(4) Pierre Charruya, sénéchal de Brandois.

50 — CLAUDE DE LA VERDONNIÈRE, dame d'Augé ;

21 février, vers 1485.

Par cette lettre olographe, une veuve réclame la bienveillance d'une héritière de son mari, pour obtenir, sans procès, la délivrance de son douaire et de sa dot. Il était difficile de le faire en meilleurs termes, et de manière à mieux prouver qu'à la fin du quinzième siècle l'instruction des femmes n'était pas négligée. Les personnages et lieux nommés par dame Claude appartiennent au Poitou, mais les renseignements manquent sur presque tous. Le défunt paraît membre de la famille de Clervaux, à laquelle appartenait la seigneurie du Pin d'Augé et il était probablement fils d'une Jousseaume, tante de demoiselle Catherine comme du s^{sr} de Solandeau, fief situé dans le marais oriental du Bas-Poitou. Celui-ci est peut-être François Jousseaume, qui vivait vers 1485. Comment se nommait l'évêque de Luçon ? Je crois qu'il s'agit de Nicolas Boutaud (voir n° 40), mort à la fin de 1490 ; mais était-il oncle paternel du défunt s^{sr} d'Augé ? Il m'est impossible de le savoir. Sainte-Gemme est un bourg important, voisin de Luçon, dont le seigneur était, en 1439, Esthor ou Hector Boschet, oncle ou aïeul maternel de Catherine Jousseaume. Augé est situé entre Champdenier et Saint-Maixent. Dans les Preuves de son *Histoire des Chasteigner*, page 59, André Duchesne cite un s^{sr} d'Augé du nom de Gauvain Chenin.

*A ma bonne cousine et amye mademoiselle Katherine Jousseaulme (¹),
à Sainte Gemme.*

Ma cousine, je me recommande de tout mon cueur à vostre bonne grace.

Je croy qu'avez bien seu la fortune qui m'est advenue, qui ne saroit estre plus grande, du trespas de feu mons^r d'Augé, qui Dieu pardoint, vostre bon cousin. Et pour ce qu'il me semble que debveries estre son héritière en quelque porcion, m'esbays que n'avez envoyé homme pour regarder à ce qu'il vous pouroit appartenir, et

aussy pour me faire livrer mes douayere et dot de ceste terre, et si elle pourroit porter, me récompencer sur elle de ce qu'il m'appartient en Poytou, qui vous est plus séant que ce qui est par deça; et quant il vous plaira y envoyer me trouverés raisonnable.

J'eusse esté et serois bien ayze de vous congnoistre, pour l'amour que j'ay à vous et auray à jamais, et à tous les parens et parentes de feu mondit sr D'Augé; et si ladicte fortune ne me fent advenue, j'estoys bien délibérée de vous aller voir à Sainte Gemme, car feu mondit sr d'Augé m'avoit dit qu'il yroit et je feusse allée avecques luy, may Dieu en a aultrement disposé.

Ma cousine, mons^r mon oncle mons^r de Lusson c'est porté héritier, et aussi est pareillement mon cousin mons^r de Sollendeau, lesquelz m'ont mis en peine de les contraindre par justice à me livrer mondit douayre et dot. Je croy que ne vouldriez faire ainsi, car de ma part je vous voudroys faire tour de bonne parente et amye et apointer avecques vous par boin acord, avecques le conseil de voz bons amis et des miens.

Qui cera la fin de ma lettre, fors que je prie Dieu, ma bonne cousine et amye, qu'il vous doint ce que plus desirez.

D'Augé ce XXI frevier.

La plus que toute vostre bonne cousine et amye,

CLAUDE DE LA VERDONNIÈRE.

(¹) La première moitié de ce nom est détruite.

PAUL MARCHEGAY.

(A continuer.)

NOTES RÉTROSPECTIVES

SUR LES

MONUMENTS MÉGALITHIQUES

DU MORBIHAN

Un homme d'esprit disait , il n'y a pas bien longtemps , en ornant cette coupe amère de ces formes charmantes dont il a le privilège , que l'archéologie mégalithique est la science des ignorants , ce qui explique le grand nombre de ses adeptes. Il y a quelque vérité dans ce jugement , d'ailleurs , peut-être , un peu trop absolument sévère ; les archives historiques des tombes rocheuses sont fort restreintes , et leur étude , dans une certaine mesure , ne demande ni préparation ni veilles. Or , précisément , la rareté et le peu d'étendue des documents écrits que nous possédons sur cette matière , rendent indispensable de les purger , avec une sollicitude attentive , non-seulement des vagues rêveries d'imaginations trop fécondes , mais encore de toute indication qui ne serait pas d'une rigoureuse exactitude. Cet ordre d'idées m'entraîne , aujourd'hui , à soumettre , à la Société , quelques observations sur les notes , d'ailleurs éminemment précieuses , que M. l'abbé Cahour a semées , à de trop rares intervalles , dans les Bulletins dont je viens d'être mis en possession , et que j'ai parcourus avec un empressement avide , en y recherchant tout d'abord , je l'avoue , les comptes rendus de mes recherches dans les tumulus vierges du Morbihan.

Je ne toucherai, d'ailleurs, aux travaux de mon éminent commentateur, qu'avec l'amicale déférence qu'il a bien voulu autoriser, et une prudence d'autant plus craintive que nous renfermons, tous les deux, notre méthode dans la même doctrine, je veux dire le respect profond de la tradition biblique et la conviction que les ondes humaines ont émergé, d'abord, du point de l'Asie qu'a montré le doigt inspiré de Moïse.

Cependant, je ne suis point parfait, hélas ! et je cède, pour début, à un sentiment tout humain, en émettant, timidement, l'avis que la lecture d'un livre doit précéder la glose, et qu'il y a, sans cette précaution, quelque péril de reprocher à l'auteur des erreurs qu'il n'a pas faites. L'abbé Cahour, dans sa remarquable *Etude sur les provenances des pierres dites haches celtiques*, a écrit les lignes suivantes : « Vous n'ignorez pas les quantités » de haches celtiques retirées des dolmens du Morbihan et que » l'on supposa être en jade. Le Mané-er-R'hoëk, à lui seul, » passa pour en avoir fourni *une centaine*, et cette opinion » s'étendant au loin, on ne sut plus qu'en croire... Ces haches » étaient en *fibrolite*, tellement ressemblante au jade, qu'il est » facile de s'expliquer comment nos savants collègues du Mor- » bihan ont pu s'y méprendre eux-mêmes. » Le bon abbé se serait rassuré, au sujet de ses savants collègues, si, avant d'exprimer ce regret *en 1866*, il avait lu, dans un écrit du moins savant d'entre eux, mais enfin de celui qui avait fait la fouille, à la page 9, au beau milieu, ces lignes publiées sous la date du *25 novembre 1863*, bien avant que M. Damour eût rendu à la science l'inappréciable service de nommer, au point de vue de la matière, les celtœ de la tour du Connétable. J'ai dit : « Là, » nous trouvons mêlés, sans ordre, au terreau, mais plus nombreux dans la partie orientale, 101 celtœ ; il y en a 90 *en trémolite dure*. » M. l'abbé Cahour a confessé sa faute avec un repentir trop aimable, pour que je ne l'absolve pas moyennant cette légère pénitence ; mais je tiens d'autant plus à cette rectification, que j'avais caractérisé ces objets d'après les indications de mon excellent oncle, Jean-Marie Galles, minéralogiste distin-

gué, qui, en mourant, a enrichi les musées de sa ville natale de splendides collections qui furent l'œuvre de toute sa vie. *Sic vos non vobis tremolificatis, Galles.*

Je passe bien vite à des considérations moins personnelles et plus utiles.

Il est une erreur traditionnelle, fâcheux rêve du savant abbé Mahé, qui hanta longtemps l'un des dolmens de Locmariaquer, et que je croyais, depuis cinquante ans et à tout jamais, chassée par la brise de mer; mais l'on sait la tenacité des fantômes pour les roches aux fées, et, bon gré mal gré, le prétendu phallus de la table de César, à la remorque d'un serpent maudit, a glissé jusqu'en vos Bulletins, en l'an de grâce 1865, sa.... disgracieuse et fantaisiste image. Laissez-moi, je vous en supplie, l'enterrer enfin définitivement, et après incinération pour plus de sûreté, afin que jamais plus, comme de droit, ainsi que j'espère vous le prouver, il n'en soit dorénavant fait état.

M. l'abbé Cahour, décrivant la figure gravée sous la table du dolmen, a dit, à votre séance du 3 janvier 1865 : « J'admets » très-volontiers, avec M. Mérimée et plusieurs autres, que la » partie à droite représente un serpent et la partie à gauche *un* » *phallus*. » Un membre de la Société s'empresse de protester et de déclarer qu'il n'a jamais pu reconnaître les anneaux ni la partie extrême du serpent; M. l'abbé Cahour réplique qu'il parle d'après M. le docteur Leray, lequel voyait les choses en 1846, et que, « depuis cette époque, ces gravures abandonnées à » l'injure des saisons, des vents de mer et des visiteurs, ont » été malheureusement altérées. » M. Leray, absent lors de cette séance, se trouve à la réunion suivante du 17 janvier; la question est reprise, et il déclare « qu'en 1846, il a suivi du » doigt les contours et les lignes complétant *décidément* la figure » d'un phallus. »

Mais voilà que l'abbé Cahour lui-même, nous ayant fait une amicale visite dans le Morbihan, examine les choses de ses propres yeux, et que sa sincérité bien connue l'oblige à émettre quelques doutes sur le *décidément* un peu trop définitif de

M. Leray. Il nous dit, le 5 novembre 1867 : « Dans le croquis » de M. le docteur Leray, les dessins des figures en relief gravées sur le fond (vertical) de la crypte, sont d'une fidélité » irréprochable.... *On ne peut en dire autant* de la figure gravée » en creux sur le plafond de la table. » Et alors la bienveillance de mon cher prédécesseur s'arrête à l'opinion que le phallus existait autrefois, mais que « quelqu'un, bien intentionné d'ailleurs, en voyant ces précieux signes disparaître sous la main » du temps, aurait eu l'idée de les *rafraîchir*, et l'aurait fait en » s'inspirant bien plus de l'idée préconçue d'un celtœ emmanché, que de la réalité des lignes primitives déjà difficiles à » à suivre. »

Ainsi, ce n'est plus un phallus, c'est vrai, mais *c'était* un phallus. Ah ! pour le coup, *vade retrò, Satana !* Eh bien, non, mille fois non, il n'y a pas de bien intentionné qui ait fait, armé d'un marteau et dans l'attitude méritoirement gênante qu'eût nécessité ce labeur, et cela entre 1846 et 1867, la transformation, pleine d'ailleurs de convenance, du phallus vu par M. Leray, en la hache que vous voyez, comme nous la voyons tous aujourd'hui avec M. Cahour lui-même.

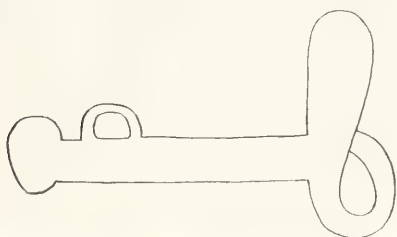
Le sage n'affirme rien qu'il ne prouve.

En 1838, le chevalier de Fréminville, notre maître à tous en ceci, croyez-le bien, a donné la figure des dessins gravés sous la pierre du dolmen ; cette image est nette, précise, hardie de touche, ainsi que vous le pouvez voir dans la brochure du temps que je vous apporte. Eh bien, ce dessin est identique à ce que vous voyez aujourd'hui sans conteste, à ce que M. de Cussé a relevé au pantographe, à ce que j'ai dessiné moi-même sur les lieux avec une rigueur géométrique et des cotes, en ce calepin que je vous montre tout maculé des taches terreuses acquises sous le dolmen.

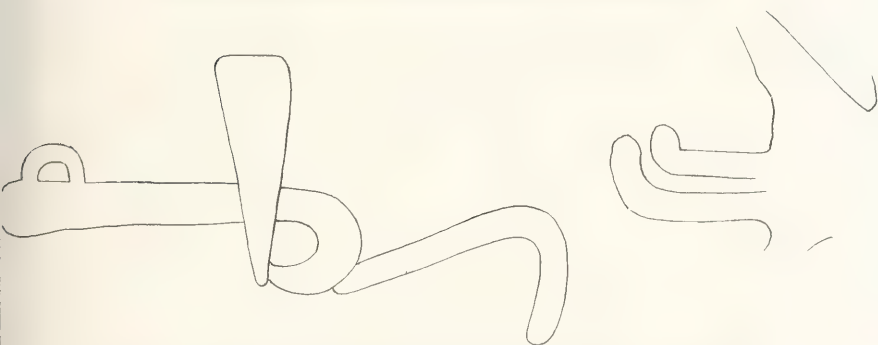
Ainsi, le dessin était *en 1838* ce qu'il est *en 1867* ; donc on ne l'a pas modifié depuis que M. Leray l'a vu *en 1846*. G. Q. F. D. Et ne savez-vous pas maintenant, d'ailleurs, que ce celtœ, emmanché dans un pied recourbé à la pointe et muni d'une garde



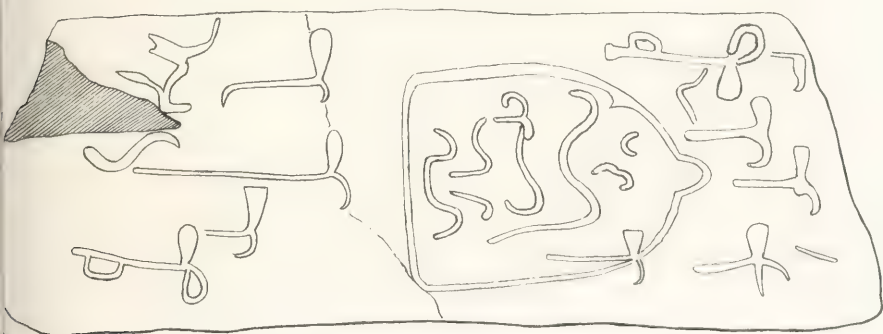
Dessin donné par M. le D^r LERAY en 1846.



Dessin de M^r de FREMINVILLE en 1838.



Dessin coté pris par M^r René GALLES en 1862.



Stèle découverte au Mouè-er-R'hoëk par M^r René GALLES.

à la poignée, nous avons retrouvé ses empreintes incontestables : Louis Galles, au tumulus du Petit-Mont ; Samuel Fergusson, sous le dolmen du Mané-Lud ; moi, sur la stèle du Mané-er-R'hoëk, dont le musée possède le fac-simile, et dont je vous présente la photographie ? Quant au serpent du fameux dol-merh, il est bien avéré que, déroulant ses replis tortueux, il a disparu emportant l'autre.... chose, et s'est transformé en ces espèces de crosses que voilà, analogues d'ailleurs à celles qui couvrent le support bien connu du dolmen.

Et voulez-vous maintenant savoir à quoi tiennent les erreurs de l'abbé Mahé et du docteur Leray ? A l'imagination peut-être un peu, à un système préconçu peut-être encore (car chacun tient à son *dracontium*, et qui n'a pas le sien !...) mais surtout à un effet de lumière qui tantôt semblait effacer le dessin (ce qu'ont signalé les regrets de plusieurs), et tantôt le faisait ressortir très-accusé, comme nous le voyons aujourd'hui. Ce dolmen étant encore, jusqu'à moitié des supports verticaux, enfoui dans la ruine de son tumulus, la chambre forme une cavité profonde, autrefois pleine de pierres, qui tantôt se vide par la main des chercheurs, tantôt se remplit par celle des paysans ; je l'ai vu vingt fois alternativement dans l'un et l'autre état. Quand le trou se comble, il y a moins d'espace sous la table, beaucoup moins de lumière réfléchie (et la lumière directe ne peut jamais frapper la face inférieure où est l'image) ; c'est alors que M. le docteur Leray, plus élevé (il a pris soin de le dire lui-même) par l'amoncellement des pierres, peut suivre *du doigt* (mais non des yeux) les contours, et constate *décidément* le phallus de ses rêves. Quand le trou se vide et que M. l'abbé Cahour y descend, les ondes réfléchies éclairent plus abondamment les images, font apparaître clairement la hache emmanchée, et notre ami s'écrie que, certainement, un *bien intentionné* a retouché l'image. Voilà, selon moi, l'histoire de la table de César, où tout le monde a été de bonne foi et où le tricheur est le soleil. Ceci n'étonnera aucun de ceux qui ont la pratique de nos monuments, et l'habile voyageur de l'Irish Academy n'a découvert les remarquables inscrip-

tions du Mané-Lud que parce qu'il y est entré de très-grand matin, quand les rayons solaires, fort obliques, éclairaient convenablement les surfaces gravées. Il prit bien soin, en m'invitant, de Dublin, à aller contrôler sa découverte, de me prévenir de ce fait et de me donner cette clef. Mais moi, moins soucieux, je l'avoue, que le savant Irlandais, de voir lever l'aurore, je me rendis simplement au dolmen vers le soir, muni d'une lanterne, et, dirigeant convenablement la lumière, je découvris à mon tour ce que je n'avais jamais vu, moi l'hôte habituel de ces lieux ; ce que, dès que vous voudrez, je ferai successivement apparaître et disparaître à vos yeux, selon que je frapperai la pierre de rayons perpendiculaires éclairant les creux comme les saillies, ou que j'y ferai glisser tangentiellement des rayons qui produiront un contraste de lumière et d'ombre.

A quelques pas de la table de César, se trouve le tumulus allongé du Mané-Lud.

M. l'abbé Cahour vous a rendu compte, avec une fidélité remarquable, des recherches curieuses que j'y ai opérées ; cependant il me fait dire que j'ai trouvé sous le tumulus un vaste *dallage*, cela n'est pas tout à fait exact : j'ai parlé seulement, dans mes études sur le Mané-Lud, d'une couche horizontale de pierres sèches, s'étendant sur une épaisseur de 40 centimètres dans toute l'étendue d'une surface à peu près ovale dont j'ai donné les dimensions. Ce n'est donc pas *un dallage*, mais bien *une couche de pierrailles irrégulièrement entassées les unes sur les autres*. J'ai, autrefois, publié un dessin qui vous donnera, je l'espère, une idée juste de ce monument ; ce dessin est plutôt en vérité une épure, car, dans mes recherches, le talent du paysagiste me faisant complètement défaut, j'ai toujours, et par suite de mes habitudes *polytechniciennes*, représenté géométriquement mes fouilles.

Mon savant commentateur vous a dit, le 3 janvier 1865 : « En » décrivant le Mané-Lud, M. René Galles se demande si la tradition bretonne a voulu conserver le souvenir du chef de guerre » que recouvre le tombeau, ou s'il ne doit pas plutôt admettre

» une interprétation qui ferait dériver le mot *Lud* de *ludu* qui
» veut dire cendres, ou de *lû* combat, et il incline vers ce der-
» nier sentiment, pourvu, dit-il, que le combat auquel il fait
» allusion soit postérieur à la tombelle. Je comprends parfaite-
» ment l'hésitation de notre collègue du Morbihan à dénaturer
» le mot *lud* et à voir des souvenirs de combats là où il n'en
» existe pas trace. » Je dois donner à ce sujet quelques courtes
explications.

D'abord, je n'ai pas dénaturé le mot *lud* pour en faire *lû*,
mais on a dénaturé le mot *lû* pour en faire *lud*. Les paysans,
en effet, ne disent pas *Mané-Lud*; ils nomment tous, ce lieu,
le *Nêlu*; tout le pays appelle ainsi le village qui entoure la tom-
belle, toutes les cartes écrivent *Nêlu*, y compris les plans par-
cellaires du cadastre; celle d'état-major a mis *Heulu*, mais,
même en corrompant le nom, elle n'a pas altéré la syllabe qui
nous occupe; les anciens antiquaires, tels que le chevalier de
Fréminville, désignent le *tumulus*, par corruption, sous le nom
de *Mont-Hêlu*, jamais le *d* final n'apparaît nulle part.

Un jour, je faisais part de cette remarque à M. l'abbé Mau-
guen, chanoine du chapitre de Vannes, et breton bretonnant
d'une grande valeur scientifique; je ne lui demandais pas s'il
fallait dire *lud* ou *lû*, nous savions bien tous les deux, que
dans tout le pays on ne connaissait que le *Nêlu*; mais je lui
demandais ce que pouvait bien vouloir dire ce mot *lû* que je ne
savais pas breton; alors, mon savant compatriote m'apprit que
ce monosyllabe complètement abandonné, en effet, existait par-
faitement dans l'ancien langage et voulait dire *combat* ⁽¹⁾, et, à
l'appui de ce renseignement précieux, il me cita ces vers d'un
vieux poète armoricain du V^e siècle, vers que M. de la Ville-
marqué m'a dit, depuis, parfaitement connaître aussi lui.

Bendiquet er owez dñ
E Lammas e Lagot è vuez dñ
Goalltok ole Leignok pen lû.

(1) Je ne veux pas me lancer dans la voie périlleuse de l'étymologie, mais
dans notre vieux langage breton *lû* voulait dire *lutte*.

« Maudite soit l'oie noire qui ôta son œil noir à Goallok fils de Leignok, tête de bataille. »

Ainsi, d'un côté, nos paysans nomment le tumulus *Mané-lû*, et de l'autre, ces mots veulent dire en breton la montagne de la bataille.

Comment donc les savants, car ceci est de leur fait, ont-ils introduit ce *d* final, matière du procès ? Par suite d'une naïve et fâcheuse erreur que M. Th. Pelletier va nous apprendre à son tour. En 1843, écrivait-il à M. le docteur Leray, le maire de Locmariaquer lui avait assuré que les habitants du bourg se servaient, depuis longtemps, pour faire leurs lessives, *des cendres* qu'ils puisaient au *tumulus* !...

Oui, le monticule tout entier est composé d'une matière grisâtre desséchée qui *ressemble* à de la cendre, et les paysans, voire même, paraît-il, leurs échevins, se sont plu à raconter aux visiteurs, que cendre c'étaient en effet, et que de cette cendre, de temps immémorial, ils lavaient leurs jupen et leurs bragou-bras. Or, en breton, cendre se dit *ludu*, par abréviation *lud*, et le *Mané-lû* est devenu le *Mané-lud*, la montagne de cendre.

Et, pendant un demi-siècle, on a cru, on a répété cette fable, sans avoir la pensée (tant on était convaincu) de se baisser, de prendre un peu de cette matière et de reconnaître ce que c'était en réalité. Un beau jour, cependant, on en eut, d'aventure, la tardive pensée; l'indiscret chimie contrôla le dire de M. le maire; on fit une analyse, la prétendue montagne de cendre était *une montagne de vase*. Au reste, il est aujourd'hui démontré que la grande butte de *Tuniac* est formée d'une pâte identique; j'en ai retrouvé aussi une couche de deux mètres d'épaisseur au travers du galgal de pierres qui forme le mont Saint-Michel de Carnac.

Je sais bien que M. l'abbé Cahour, pour expliquer ce *d* final, si parfaitement ignoré des aborigènes, a émis, je le reconnais, à titre de simple hypothèse, que l'antique *Mont-Héleu*, serait peut-être un souvenir phénicien, apporté sur nos côtes, d'un certain fils de Sem que Moïse aurait désigné sous le nom de *Lud*.

Je l'ai dit, je professe le plus grand respect pour les archives

mosaïques. Mais, si j'ai confiance entière dans les traductions approuvées qui nous transmettent leurs récits, je les respecte à ce point de rechercher *les noms propres* au moins, dans leur texte lui-même. Eh bien, je crois savoir, d'abord, que le son *u* est essentiellement occidental; ensuite, qu'en hébreu, le nom dont il s'agit s'écrit par un lamed et un daleth, et qu'au ^ve siècle, lorsque, pour fixer la prononciation et la lecture du texte sacré de l'Ancien Testament, on inventa les points voyelles, inconnus jusque-là, on plaça au-dessus du lamed un chirik, qui donne le son *i*, et on prononça *lid*. Le *Mané-lud* serait donc le *Mané-lid*; ah! laissez-moi mon pauvre *Mané-lû* breton.

Je m'arrête, en demandant pardon pour cette minutieuse analyse; les annales de notre compagnie viennent de dérouler à mes yeux d'inappréciables richesses, et j'ai pensé que vous me sauriez quelque gré, d'y relever avec mesure, en ce qui concerne des faits qui me sont si parfaitement connus, quelques légères inexactitudes.

Je sais que M. l'abbé Cahour, lui-même, en sera bien aise. Pourquoi, hélas! M. le docteur Leray, dont le souvenir reste si justement précieux à notre compagnie, n'est-il plus là pour m'amnistier à son tour.

RENÉ GALLES.

ERRATA.

Tome X.

Il faut lire :

Page 151, 8^e ligne. — Combien était
grand le luxe des fourres.

Combien était grand le luxe des
fourrures.

Page 155, 22^e ligne. — Vous prions
que incessamment vous signéfiez.

Vous prions que incessamment
nous signifíiez se chose voulez.

Page 158, 24^e ligne. — Qui devint
maîtresse du duc de Guienne.

Qui, devenue veuve, fut maîtresse
du duc de Guienne.

Page 172, 19^e ligne. — Olivier de
Coëtivy, frère de l'amiral Pregent,
que Charles VIII.

Que Charles VII.

EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE DU MARDI 2 JUILLET 1872.

Présidence de M. Galles, Président.

Présents : MM. Parenteau, de la Nicollière, Anizon, Stéphane Halgan, Hyrvoix, Soullard, Phelippes-Beaulieux, Villers, de Wismes, Petit, Bougouin et Charles Thenaisie, nouvellement élu.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté, non, toutefois, sans quelques observations de M. Parenteau, qui trouve contestables plusieurs opinions de M. de Ravisy, et qui regrette de n'avoir pas été présent à la séance pour les combattre. Il tient surtout à faire bien constater que la Société n'entend nullement prendre la responsabilité de pareilles opinions, quand elles sont consignées au procès-verbal. L'assistance entière répond à M. Parenteau que tout le monde est d'accord sur ce point, et que personne ne peut l'entendre autrement.

On procède ensuite au scrutin, et M. Blanchard, percepteur à Herbignac, est admis à l'unanimité.

M. le Président dépose ensuite sur le bureau, pour la Société, les brochures suivantes :

1^o *Pétition à l'Assemblée nationale pour obtenir le maintien du concours Académique de 1870, dans les Académies où il a été supprimé.* Signée : Ch. de Chergé, et datée : de Saint-Hilaire (Indre), 15 juin 1872, in-4^o de 4 pages. Cette réclamation de l'ancien Président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, est trop fondée et trop légitime pour que nous ne lui prêtions pas, au moins, l'appui moral de notre adhésion.

2° *Projet de publication des romans de la Table-Ronde*, par C. Hucher, Caen, Hardel, 1872, in-8° de 7 pages. *Extrait du Bulletin monumental de M. de Caumont*. Opuscule intéressant, qui annonce une publication plus intéressante encore, mais à laquelle notre modeste budget ne nous permet guère de prêter notre concours effectif. Notre appui moral ne lui fera, du moins, pas défaut.

3° *Notice des Aquarelles et dessins de feu M Charles Pensée. 2^e partie, dessins et estampes*. Orléans, Herluison, 1872, in-8° de 31 pp. *Catalogue de vente (12-14 juin 1872)*. Parmi les propres œuvres de cet artiste de mérite qui y figurent, nous devons signaler, pp. 13 et s., 49 grands dessins, et 24 aquarelles, tous concernant notre Bretagne, et datés de 1856.

4° *Bulletins de la Société de statistique, sciences et arts du département des Deux-Sèvres, nos 3-5, mars-mai 1872*. Niort, Clouzot, gr. in-8°, de la page 269 à la page 308.

5° *Mémoires de la Société des sciences naturelles, des lettres et des beaux-arts de Cannes et de l'arrondissement de Grasse. 2^e vol. 1870. Cannes, Vidal, 1870. in-8° de 319 pp.* Recueil intéressant, où, si nous ne trouvons rien de bien spécial pour nous et nos études, nous devons, du moins, signaler un charmant article littéraire de M. de Pontmartin sur Godeau, le spirituel évêque de Grasse, puis de Vence.

La parole est ensuite à M. Parenteau, qui nous donne communication de plusieurs lettres de M. l'abbé Baudry, relatives aux fouilles du Bernard. Après quelques détails et quelques explications sur un léger malentendu, survenu, relativement au 20^e puits, entre les deux éminents archéologues, et sur lequel nous n'avons pas à insister, bien sûrs d'ailleurs que nous sommes qu'il a déjà probablement disparu, M. Parenteau appelle tout spécialement notre attention sur les découvertes occasionnées par l'exploration du 21^e puits funéraire de cette localité si féconde. Cette fouille n'a pas été moins fructueuse et moins intéressante que les précédentes. Voici, d'après la lettre dernière même de M. Baudry, les objets les plus précieux qui ont été trouvés, cette année, du 22 avril au 10 mai 1872 :

1° Une série presque non interrompue des Empereurs et des Impératrices qui ont régné à Rome, de l'an 97 à l'an 150 de J.-C., savoir : 15 médailles de Trajan ; 65, d'Adrien ; 2, de Sabine ; 25, d'Antonin ; 30, de Faustine la mère et de Faustine la fille ; 30, de Marc-Aurèle ; 17, de Lucius Verus ; 7, de Lucille ; 28, de Commode ; 2, de Crispine ; 4, de Septime-Sévère ; 1, de Caracalla ; 4, d'Alexandre-Sévère, et enfin, 1 de Dèce. Toutes sont en bronze, la plupart d'un jaune brillant, et ont dû leur conservation à l'épaisse couche de cendre dans laquelle elles avaient été enfouies, à 9 ou 10 mètres de profondeur. Les pièces des deux derniers princes, Alexandre-Sévère et Dèce, étant intactes et n'ayant point circulé,

il devient visible que la sépulture d'où elles ont été tirées remonte au milieu du III^e siècle.

2^o Des ossements humains et des cendres d'os ; ce qui prouve deux choses d'une importance majeure, suivant M. Baudry, sépulture par incinération, et double enfouissement simultané. Incinération d'abord. En effet, non-seulement les urnes contenaient une quantité notable de phosphate de chaux, d'après les analyses de M. Berthault, pharmacien, mais encore, les os qui avaient échappé à une crémation complète portaient la trace évidente du feu, témoin leur légèreté, leur friabilité, et le reste de gélatine propre aux os brûlés, qu'ils présentaient encore, ainsi que l'ont constaté les vérifications de M. le docteur Gouraud.

En second lieu, le double enfouissement simultané. Dans la partie supérieure, à environ deux mètres du sol, sous une toiture en pierres de scellément, dont le sommet seul s'était effondré, M. l'abbé Baudry a trouvé des maxillaires et autres os, appartenant, les uns à un homme de 40 à 45 ans, et les autres à une femme d'au moins 65 ans, qui pourrait être sa mère, suivant les constatations de M. le docteur Gouraud ; dans la partie inférieure, parmi des cendres amoncelées, se sont rencontrées deux urnes pleines de cendres d'os et de débris de bûcher, avec une sandale de femme en cuir, des pièces de monnaie énumérées plus haut, et une patère rouge en terre sigillée, employée pour les libations des sacrifices et des funérailles, suivant ce qu'attestent différents auteurs anciens, Virgile et Ovide, entre autres, en bien des passages. En haut, double enfouissement d'os incinérés ; en bas, deux urnes ou double enfouissement de cendres d'os ; en bas comme en haut, les deux sexes ou leurs attributs ; en un mot, double enfouissement affirmé deux fois, qui doit être *simultané*, et non pas *successif*.

A part cela, M. l'abbé Baudry a trouvé, dans ce 21^e puits funèbre, exactement le même mobilier que dans tous les précédents : caillou roulé, poids en terre cuite, fragment de meule à bras, fragment de vases, avec le nom du potier : *Domitius*, cruche bouchée d'un tampon de bois, tuiles à rebords, coléoptères, agarics, volatiles, bouc, chèvre, sangliers ou porcs, chiens, escargots, huîtres et autres mollusques, prunes, cerises et noix, etc.

Ce 21^e puits avait de diamètre, d'abord 1 m. 62 c., puis, au milieu et au fond, 1 m. 05 c. La profondeur totale était de 10 m. 75 c.

M. Parenteau ajoute quelques considérations touchant les points de similitude et de dissemblance qui peuvent se constater entre ces puits du Bernard et des monuments plus ou moins analogues offerts par quelques autres localités ; considérations qu'il nous a présentées déjà plus d'une fois, et qui ont été même enregistrées, dans plusieurs passages de nos *Bulletins*. Voy. notamment, le procès-verbal de la séance extraordinaire du mercredi 6 dé-

cembre 1871, et la fin de son propre travail sur Ségora. — Communément, ces puits funèbres offrent de 8 à 10 mètres de profondeur. — Au reste, il est à remarquer que ces puits ont toujours une certaine profondeur, même dans un sol très-dur, qui a été visiblement percé tout exprès à cet effet. M. le président Galles ajoute, à son tour, que, suivant ce que mentionne un des derniers *Bulletins de la Société Polymathique*, on vient, tout récemment, de découvrir, près de Vannes, un souterrain qui, au premier abord, semblerait offrir quelque lointaine analogie avec les puits dont nous parlons; mais il est certain que cet ouvrage n'est point gaulois.

M. Parenteau donne encore communication d'une lettre de M. Léonce Leroux, savant et zélé collectionneur de Paris, réfugié dans notre cité durant les horreurs du siège prussien et de la Commune, et qui a laissé parmi nous de sympathiques souvenirs. M. Leroux avait alors apporté avec lui un curieux fauconneau en fer, du XVI^e siècle, trouvé à Provins, lors de la démolition des vieux remparts de cette ville, et qui a offert plus d'un terme de comparaison, fort intéressant, avec celui que M. Parenteau a fait depuis longtemps entrer à notre Musée. M. Leroux vient de s'en dessaisir en faveur du même établissement. M. Parenteau nous donne également connaissance de la lettre et des remerciements qu'il adresse, en cette occasion, au généreux donateur, et auxquels l'assistance s'associe avec empressement.

M. Parenteau dépose ensuite sur le bureau un *marteau celtique*, envoyé par M. Méresse, de Guérande. Cet objet intéressant, fait d'une roche dure et pesante, d'un grain médiocrement serré cependant, et très-passablement bien travaillé, est une sorte de gros coin, dont la tête est arrondie au lieu d'être plate, ce qui le différencie notablement du marteau proprement dit. L'œil, c'est-à-dire le trou destiné au manche, se trouve plus près du gros bout. Cet objet n'est que communiqué, et non pas donné au Musée, de même que les deux suivants :

Ces deux autres outils, trouvés également aux environs de Guérande, par M. Méresse, sont deux morceaux de plomb très-oxidés, deux coins ou haches celtiques, à ce qu'il semble. L'un est creux et l'autre plein. Ce n'est pas la première fois que les Archéologues ont occasion de remarquer la singularité de l'emploi du plomb en pareil cas.

Enfin, M. Parenteau termine, pour cette fois, ses communications intéressantes, en soumettant à nos appréciations et à notre examen, un objet volumineux, et dont l'usage n'est pas encore bien déterminé. C'est un fort gros morceau de grison, poli seulement par dessus, avec une très-légère courbure sur cette surface plane, évasé et évidé, assez semblable à une citrouille allongée qui aurait été coupée en deux, avec une légère inflexion, dans le sens de sa longueur, ou, mieux encore, à une énorme mandoline

dépourvue de son manche. Suivant M. Parenteau, cette pierre semble avoir servi à en polir d'autres ; et, ce qui peut contribuer à autoriser cette opinion, c'est qu'elle a été trouvée dans un terrain schisteux où le granit ne se rencontre point. Vient ensuite la question de savoir quelles pierres elle a polies, ou si même elle n'a point servi à repasser quelque objet en métal.

M. Petit ne pouvant, par une cause indépendante de sa volonté, nous faire la communication portée à l'ordre du jour, la parole est donnée à M. le baron de Wismes, au sujet des deux statues de l'abbaye de Buzay, actuellement au Musée. Dans une de ces causeries piquantes et instructives à la fois, comme il en sait faire, mais trop longue et trop ondoyante pour que nous tentions de la résumer, notre spirituel collègue commence par nous donner, à grands traits, l'historique de cette abbaye célèbre. Il nous rappelle comment la pieuse duchesse Ermengarde, et saint Bernard, qui voyageait alors en Bretagne, se mirent en communauté d'idées, de projets et d'entreprises, pour élever quelques nouveaux monastères, travailler à l'amélioration de l'état religieux et moral des populations, et contribuer ainsi à la gloire de Dieu ; comment saint Bernard trouva, sur ces entrefaites, une occasion toute naturelle d'accroître le prestige de son nom si justement vénéré, en chassant un démon incube, dont une pauvre femme était tourmentée depuis longues années ; comment le Saint alla ensuite à Buzay, où il fit jeter les premiers fondements de l'abbaye. Il y eut d'abord, suivant la coutume d'alors, deux monastères, l'un d'hommes et l'autre de femmes ; mais au bout d'un espace de temps, relativement assez court, celui d'hommes fut seul maintenu. L'abbaye de Buzay devint bientôt assez importante pour donner naissance à plusieurs autres, notamment à celle de la Blanche, puis à celle de Villeneuve, vers le milieu du XIII^e siècle, etc.

L'histoire architecturale et archéologique de l'abbaye est assez peu connue jusqu'en 1793. Avant cette néfaste époque, il est certain qu'elle avait déjà été ravagée par les Protestants, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, et c'est peut-être par eux, plutôt que par les vandales de 1793, que furent commises les mutilations des statues qui nous occupent, notamment l'enlèvement des têtes. Ces dégradations, en effet, paraissent fort anciennes, et il est fort possible qu'en 1760, lors de la dernière reconstruction des bâtiments, les moines eux-mêmes aient supprimé et mis au rebut ces vieilles statues ; l'ignorance, le mauvais goût et les préjugés de l'époque sur ces matières n'autorisent que trop à le penser. La plus belle et la plus importante de nos deux statues, celle de la Vierge, a dû orner le milieu d'une grande porte, et M. de Wismes pense qu'il ne serait pas impossible qu'elle eût été placée à celle de la première église fondée par saint Bernard ; ce qui, du reste, ne voudrait nullement dire que notre statue pût être contemporaine du Saint ou de ses successeurs immédiats ; au contraire, une pa-

reille idée serait absurde. Quoi qu'il en puisse être, le mérite de nos deux statues est incontestable; celle de la Vierge surtout, est très-belle, et on peut même le dire, une des meilleures, probablement, de tout le moyen-âge. Car, M. de Wismes ne craint pas d'affirmer que, malgré le manque des têtes de la Madone et de l'Enfant, on ne trouverait pas dix figures de Vierges qui lui fussent supérieures, sur toute l'étendue du sol de la France. L'époque où a été exécuté ce chef-d'œuvre de notre art national est assez difficile à fixer. D'abord, M. de Wismes la mettait du XIII^e au XIV^e siècle. Après un nouvel examen, il vint à pencher pour le XIII^e siècle; puis enfin, il a cru devoir s'arrêter aux vingt ou trente premières années du XIV^e. Cette opinion se base sur des comparaisons, sur des rapprochements avec la Vierge de la cathédrale d'Amiens, par exemple, et avec la magnifique figure du Louvre, connue vulgairement sous le nom de *la statue d'argent*, représentant la reine Jeanne d'Évreux, couronnée en 1320.

Conformément aux désirs du Président, du Bureau et de l'assistance, qui ont écouté avec le plus grand intérêt ces ingénieuses et savantes considérations, M. de Wismes promet de nous donner plus tard, à ce sujet, une *notice* complète et approfondie, accompagnée de dessins gravés par lui-même.

La séance est levée à 9 h. 1/4, et une séance exceptionnelle est fixée au mardi 16 de ce mois.

Le Secrétaire-général,

E. PHELIPPES-BEAULIEUX.

SÉANCE DU MARDI 16 JUILLET 1872.

Présidence de M. l'abbé Cahour.

Présents : MM. Gouraud, Thenaisie, abbé Meynier, Villers, de Wismes, Petit, Léon Maitre, Anizon, Perthuis, etc. etc., et Phelippes-Beaulieux, Secrétaire-général.

Une lettre de M. Galles venant nous apprendre qu'il lui est, pour ce soir, impossible de présider la séance, notre ancien président, M. Cahour, sur le désir manifesté par l'assistance entière, qui se joint avec empressement à l'invitation écrite du Président actuel, veut bien consentir à occuper le fauteuil.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté, avec deux rectifications.

M. le Président donne ensuite communication d'une lettre de M. Parenteau, qui, contre son attente, a dû s'absenter, et ne pourra, par conséquent, nous faire les communications pour lesquelles il était porté à l'ordre du jour.

M. le Président a reçu pour la Société, et dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

1^o *Un Catalogue semestriel du libraire Abel Pilon, 1^{er} semestre 1872*, gr. in-4^o, de 8 pp. à 2 col., où nous ne remarquons rien qui puisse nous intéresser spécialement.

2^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, année 1872, n^o 1^{er}, Amiens, E. Glorieux, 1872*, in-8^o, de la page 41 à la page 95. — Nous y remarquons : 1^o Un judicieux programme des questions à remplir par ceux qui veulent, dès à présent, en vue de l'histoire future, recueillir des documents et des matériaux sur les faits qui ont accompagné l'invasion prussienne dans nos diverses localités ; 2^o Un intéressant travail de M. Charles Desmazes, sur les livres brûlés à Paris par la démente communarde, et sur les manuscrits français dans les bibliothèques étrangères, à Stockholm et à Copenhague, notamment.

3^o *Mémoire de l'Académie du Gard, novembre 1869 — août 1870. Tables décennales. Nîmes, Clavel-Ballivet, 1872*, gros in-8^o, de 507 pp. plus 35 pp. de tables et tableaux, avec planches lithographiées, en dehors du texte. Signalons spécialement, dans ce recueil important, 1^o *Découvertes Archéologiques faites à Nîmes et dans le Gard, pendant l'année 1869 (second semestre)*, par M. Germer-Durand, morceau de plus de 80 pages, accompagné de deux planches et de nombreuses reproductions d'inscriptions ; 2^o *Note sur une sépulture antique, découverte au Mas d'Agon, en Camargue*, par M. Ed. Flouest, 12 pages, avec une planche représentant cette sépulture fort curieuse. Ce sont deux immenses amphores, privées toutes deux de leur extrémité supérieure, et s'emboîtant l'une dans l'autre, de manière à constituer un véritable étui funèbre ; 3^o *L'homme et les animaux des cavernes des Basses-Cévènes*, par M. Adrien Jeanjean ; morceau fort curieux de 90 pages, accompagné de trois grandes planches lithographiées, qui ne sont pas moins intéressantes, et donnent la reproduction d'une cinquantaine de fragments antiques.

4^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest. 1^{er} trimestre de 1872*, gr. in-8^o, de la page 141 à la page 188. Poitiers, A. Dupré, avec une planche. — Vient ensuite une autre partie, commençant *ex abrupto*, sans titre courant, à la page 113, cotée feuille 15, et finissant à la page 128, qui, également, n'est point terminée. — Le morceau capital est une *notice historique et archéologique sur la commune de Saint-Georges-les-Baillargeaux (Vienne)*, par M^{re} X. Barbier de Montault, camérier de Sa Sainteté.

M. Charles Thenaisie, membre nouvellement élu, nous donne ensuite connaissance, pour payer sa bienvenue, d'un très-intéressant et très-consciencieux travail sur l'histoire de Derval. Il commence par nous dépeindre brièvement la situation de cette petite ville, autrefois importante, au-

jourd'hui bien déchue, et où l'on n'aperçoit plus, pour ainsi dire, nul vestige de fortifications. L'auteur entre dans quelques considérations sur la nature du sol environnant, et cite à ce sujet *le champ de la Roussière*, où se rencontrent d'assez nombreuses agates..... Puis, il arrive à la description plus intéressante des ruines du château, dans leur état actuel, ruines dont il fait un tableau des plus pittoresques, et qui seraient dignes d'inspirer la pointe de M. le baron de Wismes, de M. de Rochebrune, ou de quelque autre consciencieux aqua-fortiste. Ce château a été témoin d'événements importants et glorieux. En 1373, Robert Knoll s'y trouvait et y fut assiégé par du Guesclin, qui était à la tête de 400 gentilshommes bretons. Le chef anglais finit par capituler. Cette même forteresse fut prise par le duc^d e Mercœur, en 1590, puis reprise par Henri IV, en 1594. — M. Thenaisie jette aussi un coup d'œil rapide sur les environs de Derval, et nous signale un champ de la commune de Conquereul, où eut lieu la défaite et la mort de Conan; puis, revenant sur la position actuelle de Derval, il ne peut guère que constater la torpeur où végète cette petite ville. L'église est nulle sous le rapport architectural. Dans le cimetière se voit la tombe vénérée de M. Orain, mort curé de Derval, dont M. l'abbé Cahour a si bien écrit la vie édifiante et sainte. — Au surplus, le travail très-bien fait de M. Thenaisie devant être inséré en entier dans un de nos *Bulletins*, nous n'essaierons pas de prolonger une analyse sèche et décolorée.

M. de Wismes adresse ensuite à M. Thenaisie quelques questions touchant les antiquités à recueillir que pourrait offrir Derval. M. Thenaisie, dans sa réponse, mentionne quelques objets antiques trouvés dans les fossés du château, notamment des monnaies de diverses époques, qu'il connaît, et des cuillers d'argent, fort anciennes, qu'il n'a point vues. M. l'abbé Cahour se rappelle avoir vu, il y a quelques années, une monnaie d'Auguste, admirablement conservée, et provenant aussi de Derval. Quant aux cuillers d'argent, qu'il connaît également, et qui sont remarquables par la longueur tout à fait inusitée de leurs manches, il sait qu'elles existent encore, et il pense qu'on pourrait obtenir, de la personne qui les possède, la permission de les exposer sur le bureau durant une de nos séances. Tous ces objets ont été trouvés dans les fossés du vieux château de Derval, soit en pêchant, soit en curant ces fossés. Le donjon est complètement entouré d'eau; raison de plus pour croire que des fouilles seraient fructueuses, dans ces eaux, qui deviennent souvent fort basses à l'arrière-saison, et où, par conséquent, les explorations du genre de celles que nous encourageons ne seraient ni bien coûteuses ni bien difficiles.

M. de la Nicollière étant absent, la communication annoncée par lui à l'ordre du jour, est renvoyée à une séance subséquente.

M. Parenteau a fait, il y a quelques jours, pour le Musée, l'acquisition d'un

très-beau mortier en bronze. Comme M. Parenteau n'est point présent, l'assistance prend le parti de surseoir à tout examen et à toute appréciation de cet objet remarquable. Lors d'une prochaine séance, M. Parenteau sera invité à nous donner quelques explications verbales ou écrites à ce sujet. — M. Cahour a fait, aussi lui, don à la Société, d'un vase de même nature, également en bronze, et peu inférieur au premier.

Enfin, M. l'abbé Meynier, prend la parole pour indiquer la commune de Bouée, comme l'une de celles qui auraient le plus de droits à devenir l'objet d'une de nos tournées et de nos explorations archéologiques. Un séjour de quelques heures seulement lui a permis, en effet, d'y remarquer, comme très-dignes d'attention :

1^o L'église. — C'est un petit édifice irrégulier et pittoresque, du XV^e siècle. Le transept droit, séparé par un mur du reste de l'église, est divisé en deux étages, et contient : 1^o Une chapelle fort intéressante, dont le sol est inférieur au niveau de l'église, et dont la voûte, en pierre, repose sur des piliers très-courts. On y voit les restes d'un rétable en pierre, du XVI^e siècle, détruit postérieurement pour établir une communication avec le chœur. — Cette chapelle sert actuellement de sacristie; elle a pu être, d'abord, un enfeu ou une chapelle seigneuriale, et communiquait avec l'église par une arcade encore visible. Sa destination s'explique suffisamment par celle de l'étage supérieur. — 2^o Vient ensuite une chambre avec une cheminée et de grandes fenêtres, qui communique avec la chapelle par un escalier renfermé dans une tourelle, et qui a dû servir de refuge, pendant la saison des grandes eaux, aux moines d'un prieuré voisin.

Quant aux objets mobiliers dépendants de l'église de Bouée, et signalés à notre attention par M. l'abbé Meynier, ce sont : 1^o Dans l'église, une statue de la Vierge, en marbre blanc, du XV^e siècle, dont des copies en plâtre ont été moulées assez souvent, et circulent dans le commerce sous le nom de *La bonne Vierge de Bouée*, figure d'une conservation parfaite, et dont la sculpture est, sinon bien savante, au moins très-gracieuse et très-expressive; — 2^o Dans la sacristie, un grand crucifix en bois peint, également du XV^e siècle; — 3^o Un calice en argent, du XVI^e siècle, très-bien travaillé, et dont les médaillons offrent des scènes de l'Évangile retracées avec assez d'originalité; — 4^o Enfin, deux plateaux en cuivre doré, dont l'intérieur est revêtu d'émaux cloisonnés, et dont le dessous, gravé au burin, représente des armoiries. Ces précieux vases servent à faire la quête dans l'église, et malgré le contact journalier des gros sous, les émaux en sont fort bien conservés: preuve incontestable de l'excellence du travail et de la matière.

M. l'abbé Meynier émet le vœu que ces deux derniers curieux objets puissent promptement enrichir notre Musée, dont ils ne seraient point, assurément

ment, un des moindres ornements. Indépendamment de la beauté du travail, qui leur est commune, l'un d'eux présente une particularité singulière ; il porte un petit tube qui, sous la forme d'une tête de dragon, est placé horizontalement près du bord. M. l'abbé Meynier se demande si, dans l'origine, ce vase n'était point destiné à donner la communion sous les deux espèces ? Mais la forme en semble trop évasée, pour autoriser pleinement cette supposition.

L'assistance, tout en s'associant au désir et au vœu de M. l'abbé Meynier, renvoie à une autre occasion l'examen définitif de ce qu'il y aurait à faire pour l'acquisition de ces deux plateaux, et M. le Président adresse au jeune archéologue des remerciements pour son intéressante communication.

La séance est levée à 9 h. 1/4.

Le Secrétaire-général,

E. PHELIPPES-BEAULIEUX.

SÉANCE (EXCEPTIONNELLE) DU VENDREDI 26 JUILLET 1872.

N. B. Cette séance ayant été entièrement remplie par la lecture d'un travail très-étendu et très-approfondi de M. le baron de Wismes : *L'Exposition de peinture de Paris en 1872, étude sur l'art contemporain*, travail qui, tout intéressant qu'il est, reste complètement en dehors du cercle de nos études et des matières auxquelles nous donnons, de par le Règlement, place dans notre *Bulletin*, il n'a point été fait de *Procès-Verbal* pour cette Séance *exceptionnelle*, à laquelle, du reste, le Secrétaire-général n'a pu assister. Mais nous n'en avons pas moins à cœur de consigner, ici, le souvenir de cette brillante conférence, qui a vivement impressionné l'auditoire, et qui a été, du commencement à la fin, suivie avec toute l'attention soutenue que commandaient non-seulement l'importance et l'attrait du sujet, mais encore le savoir et la parfaite compétence du judicieux et spirituel auteur.

E. P.-B.

SÉANCE DU MARDI 28 OCTOBRE 1872.

Présidence de M. Ch. Marionneau, Vice-Président.

En ouvrant la séance, M. Marionneau donne lecture d'une lettre de l'honorable Président de la Société, M. Galles, qui regrette de ne pouvoir venir prendre place au milieu de ses confrères, et l'a chargé d'occuper le fauteuil en son absence.

M. Phelippes-Beaulieux, notre zélé Secrétaire, étant également indisposé, prie de l'excuser, et, à défaut de MM. Maitre, Secrétaire du Comité, et Stéphan Halgan, Secrétaire-adjoint, M. de la Nicollière-Teijeiro est prié de rédiger le procès-verbal.

Étaient présents : MM. Cahour, Gaborit, Hyrvoix, Anizon, Prével, L. Petit, Villers, Textor de Ravisy, Bougouin, Soullard, etc.

Sur le bureau sont déposés, pour la bibliothèque de la Société, les ouvrages suivants :

1° *Le Château du Goust*, tirage à part du travail inséré au Bulletin et dû à M. Prével.

2° *Romains et Venètes, traditions et légendes, études*, avec planches et carte, par M. de Barmont.

3° *Mémoires des Antiquaires de Picardie*.

4° *Documents inédits concernant la Province*, dans les trois premières livraisons du *Dictionnaire Archéologique des Gaules*, en cours de publication.

Suivant l'ordre du jour, il est procédé à l'admission de MM. Massion, de la Laurencie et Pot, présentés par MM. Hyrvoix et Parenteau ; de M. Pitre de l'Isle du Drèneuf, présenté par MM. Marionneau et Bougouin, en qualité de membres résidants ; et, enfin, de M. Prosper Blanchemain, bibliothécaire-honoraire du Ministère de l'Intérieur, présenté par MM. E. Grimaud et Phelippes-Beaulieux, en qualité de membre correspondant.

L'unanimité des votes ayant été acquise à ces messieurs, ils sont tous reconnus par M. le Président comme faisant partie de la Société.

M. Cahour, appelé par l'ordre du jour à prendre la parole, demande à remettre sa lecture, vu l'absence de M. Galles, à qui il s'adresse tout spécialement.

M. Prével donne alors connaissance d'un document appartenant à M. Marchegay, et intitulé : *Estat sommaire des revenus de l'Évêché de Dol, par moy Jehan Soyez, arcediacre de Sançairre en l'église de Bourges, 1454*. — Ce document, provenant du riche chartier de Thouars, cette mine inépuisable si bien explorée par notre savant et laborieux confrère, est intéressant au point de vue des renseignements qu'il fournit, sur les recettes et rentes du temporel de l'évêché de Dol.

Sur la table sont divers fragments de *cellæ*, d'armes et de débris, résultats des promenades faites par M. Cahour, pendant les loisirs des vacances.

L'ancien Président de la Société Archéologique de Nantes a parcouru les Pyrénées, dont il rapporte divers souvenirs. Mais ce qu'il a surtout visité avec une attention toute spéciale, c'est l'emplacement de l'ancien château de Derval, situé dans notre Comté Nantais, forteresse féodale puissante et bien connue, près de laquelle ont été recueillies une monnaie de l'empereur Auguste, en or, des cuillers d'argent, et des indications très-intéressantes.

La ruine principale consiste dans les restes d'une tour, dont la moitié à peu près est encore debout, et qui offre à la vue la fenêtre près de laquelle, dit M. Thénaisie, les Anglais firent tomber les têtes de trois otages, pendant le siège de cette place forte fait par du Guesclin.

Sur le plateau, d'où la vue s'étend au loin, M. Cahour a reconnu des restes de fossés et de fortifications, entourant un petit îlot, duquel s'élèvent les ruines de la tour. Ces fortifications, composées de fossés très-profonds, aujourd'hui à sec, et de terrassements, paraissent offrir un ensemble de travaux des plus dignes d'étude et d'observation. Ces ruines importantes et inexplorées semblent promettre aux pionniers archéologues une ample moisson de curiosités et de richesses, car elles doivent renfermer de nombreux spécimens d'armes et de débris de toutes sortes, enfouis à la suite de nombreux et sanglants combats, qui se sont livrés, à diverses époques, sur ce point de notre territoire.

Un épieu, un fer de mulet, une petite clef, etc., recueillis là par un rœunier voisin, qui a également une hallebarde, sont offerts au Musée par M. Cahour, plus quatre *cellæ* trouvés parmi de nombreux blocs erratiques qui s'élèvent au haut de la colline.

A ces objets sont joints des échantillons d'empreintes fossiles, produits naturels de Derval, et qui se remarquent en grande quantité dans ses champs, Une petite statuette de moine, et un petit *cellæ* jaune, provenant des environs de Canterets, complètent l'ensemble de l'offre faite par M. Cahour au Musée.

La Société lui vote des remerciements, et la séance est levée.

Le Secrétaire par intérim,

S. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO,
membre du comité.

P. S. Durant la séance du Comité central du 22 octobre, et durant la séance générale du 29 du même mois, la Société a entendu diverses communications et reçu divers objets, restés même pendant quelques jours exposés sur le bureau, qu'il a été jugé convenable d'enregistrer sommairement à cette place.

M. le Président a déposé, pour le Musée, un fac-simile du plus beau des *cellæ* trouvés au Mané-Er-R'hoec, fac-simile de même grandeur que l'original, exécuté avec une grande perfection par M. Louis Galles, de Vannes, et donné par lui-même à la Société.

M. Parenteau a signalé un fait intéressant dans le département des Deux-Sèvres : un fermier, en labourant des terres incultes, vient de découvrir une hache celtique, en bronze, avec douille cannelée, sur un petit mamelon, auprès, ou même au-dessous d'un bloc erratique, et reposant sur une sorte de dallage. Peut-être il y a-t-il là-dessous une sépulture de l'âge de bronze.

Aussi doit-on fortement engager le propriétaire et le fermier du champ à entreprendre là une fouille dont il est permis d'espérer de fructueux résultats.

M. Parenteau nous a aussi communiqué quelques remarques curieuses au sujet de la collection de M. Benjamin Fillon, destinée à être le plus bel ornement de la riche Exposition qui va s'ouvrir à Nantes dans quelques jours. Dans la *Revue Archéologique*, il a été publié un *ciseau celtique*, suivant le mot employé par les rédacteurs de ce docte Recueil. Or, dans la collection Fillon, il se trouve un instrument analogue, provenant du midi de la France, et absolument identique. M. Mariette a, de même, trouvé en Egypte, dans une sépulture antérieure aux pyramides, des bijoux précieux, parmi lesquels une hache celtique en or. Plus récemment, on a trouvé également, au Pérou, une autre hache celtique en or, entièrement identique à celle qui figurait parmi les objets magnifiques dont se composait le prodigieux amas de bijoux, tous en or, trouvés à Rennes, en 1847, et dont la valeur fut alors évaluée, par de bons juges, à une quarantaine de mille francs. — Ici, M. Parenteau est entré dans une petite digression sur ce merveilleux trésor archéologique, qui n'a fait, pour ainsi dire, qu'apparaître, comme un météore trop fugitif, aux yeux des Antiquaires, et qui est désormais à jamais perdu pour la science. En effet, envoyées à Paris, à la fin de 1847, ces inestimables trouvailles furent expédiées à la Monnaie, puis fondues, durant les mauvais jours de 1848. M. Robert, intendant-général militaire, membre de l'Institut, qui les avait eues alors plusieurs mois entre les mains, et les avait étudiées et vérifiées à loisir, en avait, du moins, pris des dessins très-nombreux et très-exacts, avec l'idée bien arrêtée de les publier un jour, avec ses commentaires et ses explications. Mais, pour comble de malheur, tous ces précieux fac-simile, aussi bien que les notes qui les accompagnaient, ont entièrement péri, lors du siège de Paris, en 1870, dans un incendie allumé par les Prussiens. — Il y avait donc une fort belle hache celtique, en or, parmi ces objets trouvés à Rennes, en 1847, ainsi que l'attestait naguère encore M. Robert, dont les souvenirs étaient restés assez précis pour établir son identité complète avec celle qui a été trouvée au Pérou. « N'est-ce pas une » chose bien remarquable, dit M. Parenteau, que cette présence multiple » d'objets celtiques et absolument identiques, non-seulement dans les diverses parties de notre vieille Gaule, mais encore en Asie, en Afrique et » en Amérique ? »

M. l'abbé Cahour nous a entretenus ensuite de nos églises nantaises de St.-Similien et de St.-Donatien, actuellement en pleine voie de démolition, et dont les antiques fondations, quand la pioche va les attaquer, peuvent permettre d'attendre quelques découvertes intéressantes. A l'appui de son dire, il a déposé sur le bureau deux débris, provenant de St.-Donatien et obligeam-

ment donnés par M. le Curé. L'un est un énorme fragment de craizanne ou de tuf jauuâtre, chargé de feuillages et d'arabesques, sorte de cul-de-lampe, de pendentif ou d'angle de corniche, dont la vétusté et la dégradation ne permettent guère de préciser l'usage; l'autre est une tête juvénile de femme, malheureusement fort endommagée, mais où l'on remarque encore un charmant caractère de douceur et surtout de naïveté, qui fait involontairement songer aux figures du tombeau de François II, chef-d'œuvre de Michel Colomb, et donne lieu de croire que ce morceau est de la même époque. Ces deux fragments ont été extraits des murs démolis, où ils avaient été enclavés comme à dessein. M. Cahour insiste spécialement sur l'attention toute particulière que vont mériter les derniers déblaiements de l'église St.-Donatien, aux environs du maître-autel. En effet, c'était là qu'était primitivement le tombeau des deux martyrs Donatien et Rogatien, restés si populaires chez nous sous le nom des *Enfants-Nantais*; et c'est à cette circonstance que le temple qui portait leur nom a dû d'être élevé à cette place. Leurs reliques furent levées de terre en l'an mil cent quarante-cinq; mais rien n'empêche d'espérer qu'on puisse retrouver quelques vestiges du tombeau primitif, qui ne seraient pas moins curieux pour l'Archéologue que vénérables pour le simple chrétien.

M. le Dr Foulon a aussi informé le Comité que l'église de St.-Philbert-de-Grand-Lieu est actuellement transformée en halle. En la visitant dernièrement, il a remarqué une pierre tombale et un fragment d'inscription lapidaire, qu'il croit dignes de figurer dans le Musée, et il a demandé que des démarches fussent faites pour la remise de ces deux objets aux administrateurs de cet établissement.

E. P.-B.

SÉANCE DU MARDI 26 NOVEMBRE 1872.

Présidence de M. René Galles.

Présents : MM. René Galles, Président, Marionneau, Vice-Président, de la Nicollière-Teijeiro, Parenteau, Ilyrvoix, Petit, abbé Cahour, abbé Meynier, Villers, Anizon, Des Dorides, Thénaisie, Bongouin, Van-Iseghem père, Foulon, Léon Maître, Textor de Ravisy, Gaborit, de Laleu, Verger, Gallard, Dutertre, etc., et Phelippes-Beaulieux, Secrétaire-général.

Les procès-verbaux des séances du 16 juillet et du 29 octobre sont lus et adoptés tous deux sans observations.

M. Petit communique une lettre de M. P. Marchegay, où notre savant collègue rectifie une petite erreur qui se trouve à la page 6 du tome XI de notre *Bulletin*, 1^{er} et 2^e trimestres de 1872. Là, dans la liste de nos membres

au 1^{er} janvier de cette année, M. Marchegay est qualifié de *correspondant de l'Institut*. Il faut lire : *membre non résidant du Comité historique*. Faute d'une meilleure place, et en attendant que des *errata* viennent compléter le tome de nos *Bulletins* qui est actuellement en cours de publication, nous nous empressons d'enregistrer ici même cette correction légitime.

M. le Président a reçu pour la Société, et dépose sur le bureau, les ouvrages suivants :

1^o *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan. 1^{er} semestre, année 1872. Vannes, impr. de L. Galles, 1872, gr. in-8° de 4 et 96 pp.* — Signalons-y, en passant, une longue et docte étude de M. Emile Burgault, avocat : *Les Aryens en Orient et les Celtes en Italie*, et surtout, comme plus intéressante encore pour nous, une *Étude* de M. le Dr G. de Closmadeuc *sur le crucifix antique (de style byzantin) découvert dans l'île de Gav'rinnis (Morbihan)*, accompagnée d'une grande planche fort curieuse.

2^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest. 2^e trimestre de 1872, gr. in-8°, de la page 189 à la page 235, avec 2 grandes planches. Poitiers, Typ. de A. Dupré.* Nous y remarquons spécialement : *Notice sur le château de Lusignan*, par M. Babinet ; *note sur le 21^e puits funéraire du Bernard (Vendée)*, par M. l'abbé Baudry.

3^o — 1^o *Mémoires de la Société de Statistique, Sciences et Arts du département des Deux-Sèvres. 2^e série. T. XI, 1871. Niort, Clouzot. gr. in-8° de XII, IV, XXIII, et 288 pp.*, où nous ne trouvons rien qui se rattache à nos études. — 2^o *Bulletin de la même Société, nos 3-5, juin-juillet 1872, gr. in-8°, de la page 309 à la page 336, même librairie*, où nous remarquons d'intéressants *documents nécrologiques sur M. Rondier*, le savant et vénérable numismatiste poitevin ; une lettre de M. l'abbé Baudry sur l'un de ses inépuisables puits du Bernard et sur des trouvailles dont nous-mêmes avons parlé dans ce *Bulletin*; et enfin, des *notes sur Melle*, par M. Babert de Juillé, où se trouvent des renseignements curieux sur le juge Pierre-Saturne Houlyer, resté célèbre, et, pour ainsi dire, légendaire, par son jugement des buchettes, jugement qui a eu la bonne fortune d'inspirer au bon Lafontaine un de ses plus jolis *contes*, un de ces contes, et ils sont hélas ! trop rares, dans toute notre riche littérature, que tout le monde peut, du moins, louer et surtout citer sans rougir.

4^o *Annuaire de la Société d'émulation de la Vendée. Agriculture, Sciences, Histoire, Lettres et Arts. 18^e année, 1871. La Roche-sur-Yon, L. Gasté, 1872. in-8°, de 172 pp.* Nous y distinguons, outre un travail de M. Baudry sur ses puits, un travail de M. de la Boutetière, *sur la Mairie ou Prévôté de la Chataigneraie, en la paroisse de Saint-Philbert du Pont-Charrault*, et, enfin, *Approvisionnements et dépenses de table, au milieu et à la fin du XVI^e siècle; documents*, aussi curieux qu'intéressants, *tirés du chartrier de la Trimouille*, par notre savant confrère, M. P. Marchegay.

5° *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. II série. Tome XIII. XXI Tome de la collection. 1871-1872, 1^{er} et 2^e trimestres de 1872. Le Mans, Edmond Monnoyer, 1872, gr. in-8°, de la page 277 à la page 404.* — A la fin du fascicule se trouve un opuscule coté *feuille 2^e*, pp. 7-11 : *Sigillographie du Maine. Evêques du Mans. Sceau de Guillaume de Passavant, évêque du Mans, 1144-1187. Étude* signée : *A. Bellée*, et ornée de 2 vignettes sur bois, même imprimerie. — Dans cette livraison, nous n'avons guère à citer que : *Description et nature de la maladie de Charles VI, analyse de la monographie du D^r Chéreau. par M. le D^r Lizé, et Découvertes de médailles françaises de l'époque de Charles IX, note de M. E. Hucher.*

6° *Bulletin de la Société archéologique de Touraine. Tome II, 1^{er} et 2^e trimestres de 1871. Tours, Guillaume Verger et Georget Hubert, 1871, gr. in-8° de 64 pp. et 1 pl. — Id. Tome II, 3^e et 4^e trimestres de 1871. — Ibid. 1872, de la page 65 à la page 160 et 1 plan. — Statuts et règlements de la même Société, en date du 28 février 1872, même format, 11 pages. Tours, imp. Ledevèze. Nous signalerons, dans ces deux fascicules : *La Sépulture de Ronsard au Prieuré de St.-Cosme-lès-Tours, par M. l'abbé C. Chevallier*, avec une vue du tombeau ; *un nouveau document sur Michel Colomb, note communiquée par M. Al. Péan*, morceau qui doit avoir un intérêt tout particulier pour nous.*

7° *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, année 1872. — 26^e volume (6^e de la 2^e série). Auxerre et Paris 1872. 1 vol. in-8°, en 2 parties, dont la 1^{re} a 400 pp. et 2 planches, et la 2^e, XL pp. Recueil fort intéressant, mais dont la table ne semble indiquer rien qui puisse nous occuper spécialement.*

8° *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, année 1869, n° 4. Amiens Carllaux, 1869, in-8°, de la page 254 à la page 292.* — Autre fascicule, dans une couverture volante, et qui, outre le premier titre, porte : *Tome X. 1868-69-70*, et un autre titre collectif identique, de la page 385 à la page 464. (On voit qu'il nous manque un fascicule intermédiaire.) — Autre fascicule, *année 1872, n° 2, ibid.*, de la page 1 à la page 152. (Il est évident qu'il nous manque encore le commencement de cette série, c'est-à-dire, toute l'année 1871 et le commencement de 1872.) — Indiquons, en passant, une *note* de M. l'abbé Corblet, *Sur des inscriptions funéraires trouvées dans l'ancien cimetière du couvent primitif des Clarisses*; et une longue *Étude sur Nithard*, par M. l'abbé Hénocque.

6° *Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille, publiés sous la direction de M. Alfred Saurel, Vice-Secrétaire. Tome 31^e (4^e de la 8^e série) Marseille, Cayer et Cie, 1872, gros in-8° de 404 pp. et 1 planche pour la 1^{re} partie. La 2^e partie contient la suite, (de la page 65 à la page 208), du Dictionnaire topographique de l'arrondissement de Marseille, par*

J. A. B. Mortreuil, dont nous avons enregistré le commencement dans un de nos précédents *Procès-verbaux*. Dans cette suite, la lettre M n'est pas encore terminée, ce qui annonce un volume d'une épaisseur notable. — Indiquons brièvement : *Campagne de Marius dans la Gaule*, rapport par *M. Blancard*. — *La Penne, la Penelle et le général Penellus*, par *M. Alfred Saurel*.

10° *Revue des Sociétés savantes des départements, etc. 5^e série. Tome III, mai-juin 1872. Paris, imp. nationale, 1872, gr. in-8°. de la page 513 à la page 781. Nous y remarquons : Rapport, par M. Marty-Laveaux, sur les Annales de la Société Académique de Nantes, Tome XI, 1869. Rapport, par M. Chabouillet, sur la découverte de monnaies gauloises et grecques dans les environs de Monteydier (Dordogne); Rapport, par M. Jules Marion, sur des découvertes d'antiquités gallo-romaines à Seurre (Côte-d'Or); Compte rendu sommaire des publications de la Société polymathique du Morbihan, etc.*

11° *Société d'encouragement pour l'industrie nationale. Prix et médailles à décerner pendant les années 1873-74-75-76-77 et 78. Paris, au siège de la Société, rue Bonaparte, 44. 1872, in-8° de 20 pages.*

12° *Le n° 125 des Archives du Bibliophile, du libraire Claudin, in-4° 16 pp.*

13° Enfin, différents *Prospectus de Librairie* : *Le concile du Vatican, illustré; Bulletin de la Société de géographie*, 4 pp. in-4°; *Les Anciens meubles du Poitou, de la Vendée et de la Bretagne. Album de 100 dessins de meubles et panneaux des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, dessinés à la plume par M. Batailler, etc. Chez L. Prud'homme, à Saint-Brieuc, in-4°, 24 livraisons, dont le prix sera de 50 francs.*

M. le Président donne ensuite communication d'une lettre où M. Léon Ballereau, de Luçon, exprime, tant en son nom qu'en celui de M. l'abbé Baudry, curé du Bernard, le désir d'assister à une séance de la Société, soit le 3, soit le 4 décembre, jours où ces messieurs doivent se trouver à Nantes. Sans chercher à trop approfondir la question et à savoir si cette démarche équivaut à la demande d'une séance exceptionnelle, spéciale, et organisée tout exprès pour la circonstance, ce qui serait vraiment exorbitant, contraire à nos statuts comme à tous nos précédents, on décide qu'il sera répondu purement et simplement à MM. Ballereau et Baudry que la plus prochaine de nos séances n'aura point lieu le 3, ni le 4 décembre, mais bien le 17, et que nous aurons le plus grand plaisir à les voir y assister.

La parole est à M. l'abbé Cahour, qui donne lecture de son travail intitulé *Réponse posthume de M. le Dr Leray aux notes rétrospectives de M. René Galles sur les monuments mégalithiques du Morbihan*.

Après avoir expliqué et rectifié quelques points de son travail, contestés par M. Galles et relatifs au Manné-cr-R'hoecq et au Manné-Lud, M. Cahour

passé à la question qu'il a le plus à cœur de traiter, c'est-à-dire, à celle du soin que notre vénéré et regretté confrère M. Leray apporta à l'exécution de ses dessins relatifs aux monuments de Locmariaquer. Il s'attache à établir que M. Leray fut toujours un observateur sérieux, persévérant et désintéressé; qu'il n'avait pas de système préconçu; qu'en adoptant l'interprétation que l'on connaît, il crut fermement choisir la plus simple et la plus plausible; qu'il n'a jamais connu ni M. l'abbé Mahé ni son livre, et que l'accord tout fortuit de ses explications avec celles du docte chanoine de Vannes pourrait même prêter quelque valeur de plus à sa thèse; que les dessins consciencieux de M. Leray sont le résultat de trois voyages consécutifs, et ont été faits à de notables intervalles; que, M. Galles ayant fait son dessin une vingtaine d'années plus tard, les intempéries des saisons, et les influences diverses auxquelles le monument est exposé, ont bien pu modifier ou faire disparaître les lignes les moins profondément gravées; ce que semblerait confirmer le témoignage de M. Mérimée, qui se trouvait, dix ans à l'avance, à peu près complètement d'accord avec les constatations de M. Leray, etc. En fin de compte, M. Cahour arrive à déclarer que, *en présence de cette figure énigmatique, contestée et contestable, toute interprétation et toute discussion lui semblent pour le moment inopportunes et superflues...* Du reste ce petit travail de polémique et de controverse, fort intéressant, et écrit avec beaucoup d'agrément, et surtout avec une aménité parfaite, devant enrichir notre prochain *Bulletin*, contentons-nous de constater ici que ces débats remettent une fois de plus dans tout leur jour le savoir, le zèle, comme aussi la complète bonne foi et de M. l'abbé Cahour et du respectable antiquaire dont il s'est fait l'interprète et le mandataire posthume. C'est ce que notre Président, tout le premier, s'empresse de proclamer, en quelques mots rapides et bien sentis, tout en persistant à voir dans la figure la forme d'une hache.

M. Parenteau prend ensuite la parole pour nous faire les différentes communications pour lesquelles il a été porté à l'ordre du jour, et spécialement pour celle-ci : *De la bécasse, au point de vue de la numismatique gauloise, en général et de son rôle dans la théogonie, en particulier*; titre au moins étrange, et qui pique vivement la curiosité. Cette communication, assez peu étendue, du reste, constituant, on peut le dire, une véritable découverte, et des plus importantes, dans le domaine archéologique et mythographique, expliquant, d'une façon aussi ingénieuse que plausible, plusieurs faits singuliers, inexpliqués et peu remarqués jusqu'à ce jour, nous aurions tenu ici à laisser la parole à M. Parenteau lui-même, et nous nous serions bornés à enregistrer scrupuleusement à cette place le précis qu'il eût bien voulu rédiger sur notre demande. Mais, l'auteur se réservant d'étendre et de coordonner ses idées pour en faire un travail plus développé, qui sera inséré dans un de nos *Bulletins*, avec une planche spéciale où seront gravées les monnaies qui lui

ont donné occasion de faire ses curieuses déductions, contentons-nous, bien qu'à regret, d'indiquer très-brièvement le sujet de cette communication si intéressante, d'après les trop courtes notes qu'il a jugé suffisant de nous remettre.

M. Parenteau, que la Société écoute avec une très-légitime curiosité, présente donc trois monnaies d'or pitevines, où la bécasse est représentée et joue un rôle important, médailles fort rares et d'où il tire des aperçus nouveaux. La persistance du type de la bécasse sur les zodiaques des calendriers manuscrits bretons, des XV^e et XVI^e siècles, paraît à la Société un fait très-concluuant en faveur des conclusions de notre confrère, etc.

Une seconde communication de M. Parenteau, sur les *Burgs*, *Burgus* et *Bourgous*, sur Strasbourg (la ville placée sur la voie (STRASS) de toutes les invasions du Nord), et *Burdigala*; puis sur les *Cabournes*, les *Bourniers*, les ruches des abeilles et les *ruches gauloises*, et les *Bournigals* en particulier, est aussi favorablement accueillie. Il parle du *Bournigal* de Pouzauges, et invite tous les Archéologues à faire des fouilles sur ces points gaulois, qui se rencontrent en grand nombre sur toute la Gaule. Le travail sera aussi inséré dans le *Bulletin*.

Enfin, à l'occasion des fouilles récentes du prieuré de St-Lupien, dont nous parlerons tout à l'heure, M. Parenteau nous apprend la découverte, faite par lui, d'un admirable tiers de sou d'or, portant le nom de RACIATE, avec celui du monétaire : MALLASTI. — Notre collègue établit, à ce propos, la distinction, déjà faite par M. Benj. Fillon, entre le *vicus* de Rezay (RATIATE) et l'*urbs* de RACIATE des bords de la Loire, notre Rezé; et que jamais cette dernière localité, la nôtre, n'a été qualifiée de *vicus* ailleurs que dans le texte de Grégoire de Tours, et qu'enfin, elle écrit toujours son nom par un C, tandis que celui de la localité du Berry s'écrit toujours par un T. Dans son *Traité des Monnaies de Bretagne*, M. Bigot ne fait aucune distinction, bien à tort suivant nous.

A propos du même prieuré, M. Parenteau remet aussi sous les yeux de l'assistance le texte si curieux de Grégoire de Tours relatif à la position de Rezé et à Saint-Lucien ou, mieux, *Lupian* : « *Infra ipsum Pictavorum terminum, qui ADJACET civitati Namneticæ, id est, in vico Ratiatensi, Lupianus quidam in albis transiens requiescit.* » — *S. Gregor. Turon. lib. de Gloriâ Confessorum. cap. LIV.*

M. Marionneau rend compte ensuite d'une excursion archéologique, que M. le Président et plusieurs membres du Bureau, MM. Cahour, Anizon, Marionneau, Petit, Prével, Thénaisie et Phelippes-Beaulieux, ont faite, le mercredi 20 novembre, aux ruines de la Chapelle de Saint-Lucien, ou plutôt Saint-Lupien, sises commune de Rezé. Prévenus obligamment, et depuis quelques jours, par M. Saupia, propriétaire actuel de ce vieil édifice, nous étions tous partis avec la ferme intention de faire une étude minutieuse et

détaillée de toutes les découvertes opérées ou promises dans ce sol que la pioche des manœuvres est en train de renouer. Malheureusement, le mauvais temps a singulièrement dérangé nos projets. Ce n'est que sous une pluie incessante que nous avons pu, à la hâte, et vaille que vaille, constater les faits suivants :

Le sol inférieur de la chapelle en ruines du prieuré de St.-Lupien, construction de la fin du XV^e siècle, avait, évidemment, été déjà profondément fouillé ou plutôt bouleversé à plusieurs reprises, et le déblaiement, poussé aujourd'hui jusqu'au sol naturel, nous a permis de constater la présence d'un grand nombre de tombes, plus ou moins mutilées, les unes en calcaire coquillier, les autres en craze du Poitou. Ces tombes étaient, en grande partie, orientées : mais plusieurs étaient posées transversalement à l'axe de la chapelle, et se trouvaient enfouies, engagées, prises même sous des constructions qui paraissent avoir appartenu à un ou à plusieurs monuments antérieurs à la chapelle actuelle. Ces constructions antérieures, dont le caractère est assez difficile à déterminer, présentaient, néanmoins, un fait digne d'être soigneusement remarqué : c'est que ces murs, ou plutôt ces fragments de murs, étaient eux-mêmes formés avec des débris de matériaux provenant d'édifices encore plus anciens ; on y trouvait, notamment, des morceaux de tuiles et de briques romaines. — Cette particularité, du reste, s'explique tout naturellement par la présence d'une muraille gallo-romaine, encore intacte, et dont toute la face orientale est admirablement conservée, qui se trouve dans l'axe de la chapelle, vers la porte, et se poursuivait en dehors sous les fondations du bâtiment religieux. Ce dernier mur, malgré la profondeur où il se trouve actuellement assis dans le sol environnant, devait, bien manifestement, être apparent autrefois ; car, vers le côté méridional, l'appareil est régulier et très-soigné, en briques égales et qui constituent parfaitement l'*opus reticulatum*. Dans les tombes, à part, les squelettes, dont beaucoup étaient intacts, ou à peu près, il n'a été trouvé qu'un vase funéraire de pâte fort grossière, et qui renfermait encore des charbons ; et, parmi les déblais, quelques fragments de poteries romaines, sur l'un desquels se trouve encore le nom du potier gallo-romain. Après avoir observé la délicatesse de quelques sculptures encore apparentes, qui décorent deux crédences et l'autel principal de la chapelle de St.-Lupien, au centre duquel se distingue l'écu de Bretagne, porté par un ange, les visiteurs ont dirigé leur attention sur une tombe isolée, retrouvée à fleur de terre, dans le coin à gauche de l'autel, à un emplacement où, suivant la tradition, se trouvait un second autel, moins important que le premier, et dont il n'y a plus de trace aujourd'hui. Cette tombe, recouverte par un carrelage fort grossier et qui ne paraît pas antérieur au siècle dernier, s'est trouvée dépourvue de couvercle, et, par suite, obstruée de terre, si ce n'est qu'à l'emplacement de la tête, une large pierre plate la protégeait, et a ainsi garanti dans toute son intégrité et sa po-

sition primitive le chef du squelette, dont les pieds sont tournés vers le mur oriental de l'édifice. Évidemment, soit dès l'origine, soit à une époque reculée, c'est bien à dessein et tout exprès que cette tombe a été ainsi séparée de toutes les autres, et, si la tradition est fondée, placée sous un autel. Serait-ce là le cercueil de St.-Lupien lui-même ? Il y a là un mystère à étudier et des recherches à faire, dont M. l'abbé Cahour a été chargé par l'Évêché. Les explorateurs ont ensuite visité les anciennes dépendances du prieuré, qui n'offrent pas de détails d'un grand intérêt, à l'exception des armes de l'abbaye de Geneston, d'où relevait le prieuré, lesquelles se voient encore sur deux grandes cheminées, et, bien mieux encore, sur un vitrail ; car là, du moins, le badigeon ne masque rien. Elles sont blasonnées ainsi : *de gueules à 3 molettes d'argent, crosse abbatiale, et avec la devise : PATIENCIA MAXIMA VIRTUS.* — Enfin, quelques médailles, toutes, malheureusement, plus ou moins frustes, trouvées dans les déblais, ont été remises par M. Saupin à M. le Président.

Après ce compte rendu, M. Van Iseghem père cite un *aveu* en date de 1678, où la chapelle en question est bien nettement appelée Saint-Lucien ; ce qui prouve que la corruption ou la confusion de nom, qui se remarque ici, est déjà passablement ancienne.

La séance se termine par la lecture que veut bien nous faire M. le docteur Foulon de sa *Notice sur Alexis Transon, charcutier, philosophe et antiquaire à Nantes*. Cette Notice, imprimée il y a environ 25 ans, dans les *Annales de la Société Académique de Nantes*, et dont le très-restreint tirage à part est devenu depuis longtemps absolument introuvable, a, pour la plupart d'entre nous, tout l'attrait de la nouveauté. C'est une œuvre, avant tout, originale, humoristique et piquante : durant toute cette lecture, comme l'a très-justement remarqué M. le Président, on croyait entendre quelques pages de Sterne ou de Xavier de Maistre. C'est dire assez que le côté littéraire y est de beaucoup le plus important. Mais toute la dernière partie, cependant, celle où Transon est considéré comme *curieux* et comme *collectionneur*, ne pouvait manquer d'avoir, pour la Société Archéologique de Nantes, quelque chose de plus qu'un simple attrait d'étrangeté et d'agrément. On peut dire, en effet, que les collections de Transon, bien qu'accumulées sans un savoir bien réel, sans beaucoup de discernement, d'ordre et de méthode, ont eu, cependant, une utilité incontestable, en ce qu'elles ont été comme le stimulant et le point de départ de celles dont notre ville a raison de se montrer fière aujourd'hui. A ce titre, l'honnête et excentrique charcutier avait bien quelques droits à notre attention, à notre intérêt et à nos sympathies ; et nous devons aussi des remerciements à son spirituel biographe.

La séance est levée à 10 h. et 1/4.

Le Secrétaire général,

E. PHELIPPES-BEAULIEUX.

SÉANCE DU MARDI 17 DÉCEMBRE 1872.

Présidence de M. Galles.

Présents : MM. Galles, Parenteau, Bougouin, Petit, Marionneau, Prével, Van Iseghem, Villers, Meynier, Gallard, Gaborit, Thénasie, Des Dorides, et Phelippes-Beaulieux ; puis, M. l'abbé Cahour.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté, après quelques observations et rectifications de MM. Galles et Cahour, dont M. le Secrétaire s'engage à tenir compte.

On commence, ensuite, la séance par procéder au vote pour la nomination de trois membres du Comité Central, en remplacement de MM. Anizon, Boismen et Foulon. MM. Van Iseghem, père, et Villers, au premier tour de scrutin, M. l'abbé Meynier, au second, sont tous trois élus à une très-notable majorité.

M. le Président a reçu pour la Société, et dépose sur le Bureau : 1° *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie. Année 1872. N° 3. Amiens. Glorieux, 1872. in-8°, de la page 153 à la page 176, avec une planche double.*

2° *Indicateur de l'Archéologue et du Collectionneur, bulletin mensuel illustré. Gabriel de Mortillet, Directeur. Septembre 1872. Bureau à St-Germain-en-Laye. Seine-et-Oise. (N° 1^{er}) in-8°, 60 pp., non compris la couverture. Recueil mensuel, avec figures dans le texte, dont le prix est de 12 francs par an. — A en juger par ce spécimen, chaque numéro de ce Recueil très-intéressant, et qui s'applique non-seulement à la France et à l'Europe, mais, on peut le dire, à tout l'univers lettré et intelligent, chaque numéro, disons-nous, comprendra 6 divisions principales : 1° *Musées et collections* ; 2° *Publications* ; 3° *Faits divers* ; 4° *Congrès et Sociétés* ; 5° *Ventes* ; 6° *Annonces et avis divers*. — Nous souhaitons de grand cœur un sérieux et solide succès à cette curieuse et utile Revue.*

M. Parenteau présente à la Société 3 monnaies d'or et 2 *cellæ*, le tout trouvé auprès de Beauvoir-sur-Mer. C'est là un cadeau de M. le baron de la Tour du Pin à notre Musée, cadeau pour lequel l'assistance entière adresse ses remerciements au généreux donateur, en souhaitant que pareil exemple soit souvent imité.

M. Parenteau nous apprend aussi que les deux beaux vases à émaux cloisonnés qui circulaient de temps immémorial dans l'église de Bouée, et dont nous avons parlé dans un de nos procès-verbaux de juillet dernier, viennent enfin d'entrer au Musée, grâce à l'initiative et aux bons soins de notre collègue, M. l'abbé Meynier, et, surtout à l'intervention toute gracieuse et efficace de M^r l'Evêque de Nantes. Ces deux vases sont sûrement au nombre des plus importants dont puissent se parer nos collections. On y voit repré-

senté St Georges luttant contre un lion. Le revers a des armoiries gravées. M. Parenteau y a reconnu celles de Philippe-Auguste, roi de France, comme duc de Bretagne, avec celles de six de ses pairs, notamment celles de Savary de Mauléon, puis celles des sires de Machecoul et celles des sires de Maillé. Ces vases sont des bassins à laver, des sortes d'aiguières, qui s'employaient pour les cérémonies religieuses dans les châteaux. On ne connaît guère qu'un seul objet analogue qui se soit conservé jusqu'à nous, c'est la cassette de St Louis, plus récente de 50 ans, tout au moins. La présence des armes des sires de Maillé assigne à peu près la date de 1208 à ces vases. Le caractère du cavalier, dans le groupe de St Georges, est là différent de celui qu'on trouve sur les représentations du même fait légendaire connues dans le Poitou.

M. Phelippes-Beaulieux donne ensuite lecture de ses *Considérations historiques et littéraires sur la Section VII de l'Anthologie Grecque de Constantin Céphalas, Section contenant les pièces funéraires*; courts extraits d'un travail beaucoup plus considérable. Bien que ce morceau d'érudition et de critique soit un peu en dehors de nos études les plus habituelles, la Société daigne lui accorder une attention aussi bienveillante que flatteuse.

Après quelques mots, quelques réflexions et quelques appréciations échangées entre M. le Président et différents membres, touchant notre belle Exposition artistique et archéologique de Nantes, M. Marionneau nous lit un compte-rendu de ses fouilles et de ses découvertes dans le cimetière mérovingien de Vertou.

Déjà, à plusieurs reprises, notamment à la séance du 29 décembre 1868, ainsi que nos procès-verbaux en font foi (voy. *Bulletin*, T. 8, pp. 261-62), M. Marionneau nous avait entretenu avec détails de ses curieuses découvertes à mesure qu'elles se produisaient; un mémoire étendu sur ce sujet avait été même communiqué par lui aux Conférences de la Sorbonne, dans cette même année 1868. Depuis, M. Marionneau nous a reparlé plusieurs fois de ces fouilles si productives et si intéressantes pour l'Archéologie, qu'il a constamment poursuivies et dirigées avec cette persévérance et cet entrain que nous lui connaissons. Quelques découvertes nouvelles sont venues s'ajouter aux premières, et aujourd'hui, il a pu nous lire un travail d'ensemble beaucoup plus complet et mieux coordonné, auquel d'excellents dessins, dus en partie à la collaboration intelligente et désintéressée de notre habile et consciencieux collègue M. W. C. Lukis, de Londres, ajoutent encore un nouveau prix. Ce travail et les dessins qui l'accompagnent devant être reproduits dans un de nos prochains *Bulletins*, aussitôt que l'auteur aura recouvré ou rétabli quelques feuillets qu'un hasard fâcheux lui a fait égarer, contentons-nous ici de le mentionner avec les éloges qu'il mérite, sans en essayer une sèche analyse, et de souhaiter que le judicieux et zélé explorateur voie toujours ses recher-

ches couronnées d'un pareil succès, et garde toujours aussi cette ardeur qui est une source de bonnes fortunes pour nos Bulletins et pour notre Musée !

M. Parenteau ajoute quelques mots à cette intéressante communication. Suivant lui, tous les contemporains de saint Martin ont dû être inhumés autour de l'église de Vertou ; mais, bien avant le Saint, cette portion de terrain avait reçu de très-nombreuses sépultures, et ce lieu était habité, et avait même une certaine importance depuis plusieurs siècles. C'est ce que démontrent de la façon la plus formelle, des médailles frappées à *Vertuac*, et trouvées à la station de *Ségora*.

La séance est levée à 9 h. 1/2.

Le Secrétaire-général,

E. PHELIPPES-BEAULIEUX.

RÉPONSE POSTHUME

DE M. LE D^r LERAY

AUX NOTES RÉTROSPECTIVES DE M. R. GALLES

SUR LES

MONUMENTS MÉGALITHIQUES DU MORBIHAN

Messieurs,

J'ai vivement regretté de n'avoir pu assister à la séance du 9 avril, dans laquelle notre honorable Président vous a lu ses *Notes rétrospectives sur les monuments mégalithiques du Morbihan*. Une seule chose pouvait me dédommager, c'était la lecture du manuscrit même de l'auteur, à qui je dois un premier remerciement pour la courtoisie avec laquelle il a bien voulu me le communiquer.

J'en dois un second, pour ses réponses à plusieurs questions agitées parmi nous, et qui attendaient depuis longtemps que la lumière se fit sur elles. Ces réponses ne pouvaient nous venir d'une source plus autorisée, et je ne vous apprendrai rien, Messieurs, que vous n'ayez éprouvé les premiers, en vous disant le charme sous lequel m'ont laissé ces notes si spirituellement écrites. C'est au point que, bien que plusieurs des critiques qu'elles renferment fussent dirigées à mon adresse, j'aurais mettre bas les armes, si le sentiment d'un double devoir à remplir n'était venu modifier ma résolution.

Je dois d'abord rectifier une erreur involontaire de ma part, et qui, cependant, paraît avoir eu quelque portée. En vous rendant compte des importantes analyses chimiques de M. Damour, et de leur utilité pour déterminer la nature et la provenance des haches en pierre de nos dolmens, je rappelais les erreurs auxquelles avait donné lieu la ressemblance extérieure de plusieurs d'entre elles avec le jade oriental, et je disais : « Vous savez les quantités de haches celtiques retirées des dolmens du Morbihan, que l'on supposa être en jade. Le Manné-er-R'hoek, à lui seul, passa pour en avoir fourni une centaine (¹). »

En me servant de ces expressions *l'on supposa... passa pour...* je ne désignais évidemment personne. En fait, je faisais spécialement allusion à certains récits ou écrits qui, multipliant à plaisir les produits jadéens des monuments bretons, servaient de base ou de prétexte à des systèmes erronés et dangereux, et troublaient le monde savant. J'apportais, en exemple, un fragment de lettre de l'honorable Président de la Société des antiquaires de l'Ouest, M. de Longuemar, qui témoignait de l'embarras où le jetaient ces exagérations (²). Et si je ne craignais d'éveiller de nouvelles et respectables susceptibilités, je pourrais dire comment et dans quelles circonstances des considérations purement minéralogiques firent passer tous les celtæ du Manné-er-R'hoek pour être en jade.

Qu'il me suffise de dire que le remarquable rapport de M. Galles sur les fouilles de ce dolmen n'était pour rien dans cette affaire. On n'ignorait pas que le tableau qu'il avait publié des objets extraits du monument signalait quatre-vingt-dix celtæ en trémolite, et onze seulement en jade, plus un anneau de même nature. C'était encore beaucoup, sans doute ; mais il est juste d'observer que les analyses de M. Damour ne l'avaient pas encore autorisé à dire : « Bien que les espèces actinote et trémolite auxquelles je rapporte le jade, ne soient par rares dans les terrains primitifs, on ne les a pas encore rencontrées sur le continent européen, à cet

(¹) *Étude sur la provenance des pierres dites haches celtiques*, par M. Cahour.
— *Bulletin de la Société*.

(²) Lettre à M. Parenteau.

état particulier de structure compacte, qui constitue ce qu'on a nommé jade oriental ⁽¹⁾, et, jusqu'à présent, on ne connaît aucune hache d'origine celtique, bien constatée, qui soit faite avec du vrai jade ⁽²⁾. » C'est aussi, Messieurs, pourquoi j'insistais à faire remarquer que les erreurs, quelque réduites qu'elles fussent, de nos savants collègues du Morbihan, avaient leur cause naturelle dans l'extrême ressemblance physique de plusieurs de leurs haches avec le jade. J'aurais pu ajouter, si j'avais prévu l'incident qui nous occupe, que M. Damour m'a souvent répété avoir hésité lui-même sur la classification de certains celtæ morbihanais, et n'avait osé se prononcer qu'après l'analyse chimique.

Ces explications données, vous comprendrez, Messieurs, que j'aie été contristé en m'entendant reprocher d'avoir attribué aux savants explorateurs des dolmens du Morbihan, et spécialement à M. R. Galles et à son excellent oncle (que je n'avais pas l'honneur de connaître) *des erreurs qui n'étaient pas les leurs*. J'avoue cependant que mon texte, qui n'avait pas alors le même objet qu'aujourd'hui, a pu leur paraître trop peu explicite. C'est pourquoi j'ai tenu à compléter ici ma pensée, et je me plais à retourner à l'éloge de Messieurs Galles la plainte virgilienne que l'un d'eux m'adressait, en disant, non pas : *Sic vos non vobis..* mais, *sic vos et vobis, tremolificastis Galles*.

Pour en finir avec ce qui me concerne, Messieurs, je ne ferai qu'une courte observation sur la question soulevée par le mot *Lud*. C'est que les rapprochements que je me permettais reposaient beaucoup plus sur la prononciation vulgaire et traditionnelle du mot, que sur son étymologie scientifique, et que, si le terme de comparaison, incontestable dans les textes grec et latin, des traductions de la Bible, doit me faire défaut dans celui de M. Galles, c'est bien un peu à cet excellent ami que j'ai droit de m'en prendre, puisque, d'un bout à l'autre de son si remarquable compte rendu des fouilles du dolmen oblong de Locmaria-

(1) Compte rendu à l'académie des sciences, 28 août 1869.

(2) Lettre à M. l'abbé Cahour.

quer, il le désigne constamment sous le nom vulgaire de Manné *Lud*, et non suivant l'expression scientifique *Nelhu*.

Quant à la question de l'étymologie bretonne *Lu*, je ne fais nulle difficulté de m'incliner avec toute la déférence que doit un disciple, ignorant les premiers mots d'un idiome, à son maître, qui le parle de naissance, et le discute avec une science aussi approfondie ⁽¹⁾.

J'aimerais, Messieurs, pouvoir faire à M. Galles une concession aussi large, au sujet de la figure inscrite en creux sous la table dite de César, à Locmariaquer. Mais, dans cette question, je n'étais pas seul en cause, ni même, en première ligne; j'étais l'humble suivant du respectable Dr Leray, l'un des fondateurs de notre Société, savant aussi consciencieux que modeste; et vous n'avez pas oublié avec quelle conviction il affirmait l'exactitude des dessins qu'il mettait sous nos yeux ⁽²⁾. Ce fut comme le chant ducygne parminous; car il n'est plus, bien qu'il vive toujours dans nos souvenirs.

Je réfléchissais à ces choses, et je me demandais quelle attitude prendre en présence des contradictions non moins consciencieuses, non moins formelles de notre honorable Président, et j'inclinai encore à battre en retraite, quand le souvenir de notre regretté collègue, ses paroles, sa personne même, se présentèrent à moi d'une manière si vive qu'il me sembla le voir encore, et l'entendre me dire avec un accent de sévérité qui ne lui était pas habituel :

« Eh quoi ! vous en qui je croyais avoir laissé un ami sur cette terre que je n'habite plus ; vous que j'ai entretenu si souvent de cette étrange figure de Locmariaquer ; vous que j'ai fait l'héritier de mes manuscrits archéologiques ; quand une attaque

(1) Revoir nos séances des 3 et 17 janvier 1865 ; 5 et 19 novembre 1867 ; les *Recherches historiques sur la Bretagne* de M. de Penhoët ; et autres écrits traitant des apparitions des anciens peuples méditerranéens sur nos côtes.

(2) De son côté, la Société académique de Nantes, dans son éloge du Dr Leray, dit.... Dessinateur habile et consciencieux, il a laissé des dessins qui doivent offrir un grand intérêt.

aussi imprévue vient troubler le repos de ma tombe, vous déserteriez ma cause ! Eh bien, je la plaiderai moi-même. Soyez, au moins, mon interprète. » — Bon vieillard, parlez.

« Affirmez hardiment, continua-t-il, que mes dessins ne sont aucunement un fruit d'*imagination*. Mon âge, mon caractère, me mettaient à l'abri de pareille fantaisie. Ils ne sont pas, non plus, le produit d'un *système préconçu*. Ceux qui m'ont connu savent combien la vérité m'était chère, et que jamais un système quelconque n'empêcha mes pas de se porter vers elle. Mes *Considérations sur le grand dolmen de Locmariaquer* en sont elles-mêmes la preuve. Si j'ai préféré l'explication qu'on critique aujourd'hui, c'est uniquement parce que je l'ai crue plus simple et plus vraie, et j'ai dû lui en sacrifier d'autres plus longtemps caressées, plus laborieusement acquises.

» Dites aussi que je n'ai point emprunté mes inspirations à celles de M. l'abbé Mahé. Ce fut, paraît-il, un savant respectable et distingué ; mais je n'eus jamais l'honneur de le connaître ni de le lire. S'il a *hanté* le grand dolmen, il a dû le bien connaître. Et si, sans nous communiquer nos idées, nous sommes arrivés, ainsi que plusieurs autres explorateurs d'époques et de pays divers, aux mêmes conclusions, c'est que, sans doute, ces idées pouvaient se présenter à l'esprit à la seule vue de l'image gravée sur le monument.

» Mes dessins n'ont pas d'autre origine. Ils sont le résultat de trois voyages faits par moi, de Nantes à Locmariaquer, en 1840, 1844 et 1846. J'ai intérêt à ce qu'ils ne puissent être confondus en un seul, et qu'on ne croie pas qu'en 1846, j'aie suivi la figure du doigt seulement (*non des yeux*). M'expliquant à ce sujet, j'ai dit, dans mes *Considérations sur le grand dolmen de Locmariaquer*, page 12 : « En 1844, on descendait dans ce dolmen, ou chambre funéraire, par un corridor en pente douce et de quelques pas de longueur. Les traits gravés en saillie sur la pierre du fond, et la figure gravée en creux sous la pierre horizontale du plafond, *s'y voyaient alors très-distinctement et dans toutes leurs parties.* » — A la page 26, revenant plus particulièrement à la se-

conde figure, je répète : « Quant à la figure du plafond qu'on ne pouvait apercevoir que difficilement et en partie, avant 1843, nous avons pu la voir encore dans son entier, dans notre excursion, en 1844, et rectifier les dessins que j'en avais pris en 1840, et surtout les compléter. » Puis, parlant de notre excursion en 1846, j'ajoute : « En 1846, où cette figure était encore assez bien conservée, j'ai été à même alors de *la voir à loisir, et de la dessiner dans son entier avec tout le soin et l'attention qu'elle mérite*, sauf une portion du centre, assez bornée heureusement, dont les contours étaient déjà en partie effacés, par les intempéries. »

» Il est vrai que j'ajoute, et c'est ce qui a pu faire illusion à mon honorable contradicteur :

« C'est dans cet examen, en outre, que secondé par une plus grande accumulation de pierres dans l'intérieur de ce dolmen, j'ai pu atteindre la pierre du plafond, et, avec le doigt, introduit dans les cannelures horizontales de cette figure, en découvrir une plus fine et moins profonde, qui se rend, en arc de cercle, de l'une à l'autre, et qui est située au dessous et à peu de distance de la grande courbe qui surmonte la figure totale⁽¹⁾. »

» En y prenant garde, cependant, il est facile de remarquer que, si debout, sous la table, je pouvais atteindre du doigt les cannelures, je devais les atteindre mieux encore des yeux. Et si je parle d'une courbe plus fine que le toucher me fit découvrir, cette exception même indique suffisamment que je découvrais autrement le reste de la figure et ses *contours*.

» Enfin, revenant sur le même sujet, dans notre séance du 17 janvier 1865, je constatais de nouveau que « les traits de la pierre du plafond étaient *nettement visibles*, et même, que des voyageurs avaient colorié les lignes creusées avec de la sanguine⁽²⁾. » Ce qui prouve de plus que ces inconnus n'avaient pas vu ces traits et ces lignes autrement que je ne les *voyais* alors moi-même.

(1) *Considérations sur le grand dolmen de Locmariaquer.*

(2) *Bulletin de la Société archéologique de la Loire-Inférieure.*

» J'insiste sur ces citations, bien moins pour rectifier l'erreur assurément involontaire de M. votre honorable Président (c'est toujours le docteur qui parle), que pour faire remarquer le soin scrupuleux que j'ai apporté au relevé de mes dessins, et leur restituer le crédit qu'à mon sens ils méritent. C'est à ce dernier point de vue surtout que je me place, pour continuer la discussion.

» A mes dessins, qu'oppose M. R. Galles? Les siens propres d'abord. Je n'en suis pas surpris : c'est le privilège de tous les savants consciencieux et convaincus, d'accorder cette préférence aux fruits de leur labeur. J'en suis là moi-même, et Dieu me garde de suspecter la sincérité du crayon de mon savant contradicteur. Mais il me sera permis d'observer qu'il opéra en 1862, c'est-à-dire une vingtaine d'années après le mien, et je n'admets pas que, dans ce long intervalle, les intempéries, les vents de mer, etc., n'aient pu faire disparaître entièrement la partie *ouest* de la figure, fort endommagée dès lors. Ce qui m'étonne beaucoup plus, et j'avoue ne pouvoir revenir de ma surprise, c'est le contraste qu'offre, aujourd'hui encore, la conservation si parfaite de la partie *est* et l'accentuation si profondément, si nettement accusée de ses rainures.

» On m'oppose en second lieu les dessins de M. de Fréminville. Je suis loin encore de repousser une autorité aussi compétente. Mais on remarquera que, dans le cas dont il s'agit, le *maître* n'eut pas de meilleur instrument d'observation que le plus modeste de ses disciples, c'est-à-dire, les yeux. Il avoue d'ailleurs lui-même avoir fait un dessin inexact, à sa première visite. Il le rectifie à la seconde, et chose fort remarquable, il n'aperçoit pas, en 1838, sur la partie *ouest*, les appendices que M. Galles y découvre en 1862. Est-il donc plus étonnant qu'il n'ait pas reconnu, sur cette même partie, la spirale fort altérée que j'y relevai en 1846? Non, cette spirale n'est point une conception imaginaire de ma part. Et je suis heureux de pouvoir opposer de nouveau, au témoignage négatif de M. de Fréminville, le témoignage positif et non moins respectable de M. Mérimée, qui étudia la

figure deux ans avant M. de Fréminville. L'illustre membre de l'Institut dit : « A côté (c'est-à-dire près de la partie *est*), paraissent quelques traits moins distincts que l'on pourrait comparer à deux *crosses appliquées l'une sur l'autre* » (1). Ces deux *crosses* sont les deux anneaux reliés entre eux que mon dessin représente.

» Dois-je insister, et avouer que je ne puis voir avec M. Galles l'*identité* parfaite de son dessin et de celui de M. de Fréminville ? Qu'il veuille bien le remarquer lui-même : dans ce qu'il nomme le manche de la hache, le pommeau et la garde différent de position et de forme. De plus, son dessin représente un celtæ parfait, svelte, coupant le manche, et ayant la pointe fermée, plus un appendice qui semble être le prolongement du manche et se courbe, en descendant rejoindre la pointe du celtæ. Dans le dessin de M. de Fréminville, le celtæ a les contours plus arrondis, moins rigides ; il se confond avec le manche ; sa pointe n'est pas fermée, elle se courbe elle-même en appendice, *remonte vers la partie supérieure* et forme un anneau qui n'est pas sans analogie avec la première (*crosse*) de mon dessin, et me permet de croire que, si M. de Fréminville n'a pas relevé le développement entier de la spirale, il en a au moins constaté la naissance.

» De toutes ces observations, veux-je conclure que mes dessins sont d'une exactitude mathématique et exclusive ? Non, sans doute. En les relevant, je n'eus point, comme mes honorables contradicteurs, le pantomètre à mon service. J'affirme donc seulement l'exactitude de mes dessins dans leur ensemble et dans leurs deux principales parties, spécialement la spirale qui n'existe plus. J'affirme l'exactitude des formes, sans prétendre garantir rigoureusement celle des proportions. Mais cette dernière condition n'est pas absolument requise ici.

» J'admets en outre, parfaitement, avec M. Galles et tous les archéologues exercés, les illusions d'optique auxquels exposent les faux-jours des dolmens, et les précautions qu'ils commandent. Mais j'avoue ne pouvoir me défier moins des tricheries d'une

(1) *Considérations sur le grand dolmen de Locmariaquer*, note 3.

lanterne que de celles du soleil, ni surtout accorder au falot l'infaillibilité qu'il refuse à l'astre du jour.

» Je dois d'ailleurs constater que cette singulière figure de Loc-mariaquer, véritable Protée des dolmens, s'est bien indignement jouée de ses visiteurs, et qu'elle s'est plu à mettre en défaut même les plus sérieux d'entre eux, au point de les congédier de sa crypte, tous, persuadés qu'ils emportaient sa véritable photographie, tandis que chacun d'eux n'en possédait que des ébauches disparates ou incomplètes. Et, pour ce crime de lèse-majesté scientifique, je conclus qu'aujourd'hui, qu'elle n'est plus qu'un reste fort contestable de son antique splendeur, elle a perdu tout droit au respect et à la confiance de ses admirateurs. Pour ma part, au moins, je les lui refuse complètement.

» Je conclus, en outre, que l'interprétation de cette figure reposant sur une base aussi contestée, toute discussion sur ce second objet devient, pour le moment au moins, superflue, et je m'abstiendrai de suivre sur ce terrain nouveau mon noble adversaire. Que deux observations accessoires me soient seulement permises.

» Premièrement, si l'*horresco referens*, que diete à M. Galles une délicatesse excessive, peut être de quelque effet sur certains esprits, il n'en sera pas ainsi sur d'autres. Ceux-ci savent que l'apparition sur nos monuments antiques de l'image discutée, son origine et sa signification sont des questions importantes, et qui occupent, non sans raison, les sociétés savantes. La nôtre les a plus d'une fois traitées, toujours avec autant de liberté que de convenance, et je ne suppose pas qu'aucun de ses membres ait besoin de justification à cet égard.

» En second lieu, s'il est très-vrai de dire qu'il y a inconvénient pour la science archéologique, à publier *de vagues rêveries d'imagination trop fécondes*, il n'en peut être ainsi d'hypothèses fondées sur des faits et des analogies sérieuses, alors surtout qu'elles sont données sous toute réserve et comme de simples et utiles *indications*. C'est ainsi que marchent toutes les sciences positives, même les plus exactes. Leur enlever ce moyen serait leur couper les ailes, paralyser leur essor et les immobiliser dans

un cercle infranchissable de faits matériels ou d'incertitudes irrémédiables. Or, en soumettant la figure gravée sous la table de Cæsar, telle qu'elle s'offrit à nous, il y a trente ans, à l'hypothèse qu'elle pouvait être un symbole de la déchéance originelle, inscrit sur la pierre par les premiers habitants de la Gaule, nous ne faisons que répéter une épreuve vingt fois tentée sur d'autres figures, et souvent couronnée de succès. Je n'en veux d'autre preuve que cet arbre de *Syva-Ratri*, mis naguère sous nos yeux par notre savant collègue, M. de Ravisy, et qui est, à n'en pas douter, un *spécimen* des plus curieux et des plus incontestables de la même tradition dans l'Inde. »

Ainsi parla le vieillard ; et j'ai cru être l'écho fidèle de sa pensée.

Une seule réflexion toute amiable, et je me tais.

Si, dans l'arène glissante de l'archéologie qu'elles parcourent ensemble, la science en toge vient par hasard à heurter la science ceinte de l'épée, la première ne doit pas s'étonner de recevoir quelques coups vigoureux et habilement dirigés au défaut de la cuirasse; et la seconde, à son tour, ne doit pas être surprise si son adversaire se défend de son mieux. Mais, la joute finie, l'une et l'autre se palpent, se regardent, et, reconnaissant qu'elles sont sans blessures, elles se donnent la main, et marchent de nouveau gaiement et de concert dans leur voie.

A. CAHOUR.

DERVAL

La petite ville de Derval, est située au nord du département de la Loire-Inférieure, dans l'arrondissement de Châteaubriant, dont elle est chef-lieu de canton.

Autrefois, Derval avait titre de baronnie, avec haute et moyenne justice, ressortant du présidial de Nantes. Il y avait là une subdélégation et deux postes, l'une aux lettres et l'autre aux chevaux.

La grande route qui va de Nantes à Rennes, donne à Derval, qu'elle traverse, une certaine animation. On ne voit aucune trace des fortifications qui jadis entourèrent cette ville.

La commune de Derval, considérable en étendue, possède des terres bien cultivées, de nombreux bois taillis, de grandes landes, maintenant presque toutes défrichées et de belles plantations de pommiers, dont les fruits produisent d'excellent cidre.

Dans un champ nommé la Rouxière, on trouve des cailloux de diverses couleurs, imitant le porphyre, le jaspe et l'agate orientale. Ces pierres peuvent parfaitement se polir.

Dans la forêt de Doménèche, on remarque les restes d'une voie romaine, dont il est difficile de découvrir la direction. Il y avait encore sur cette commune, des carrières d'ardoises, qui maintenant ne sont plus exploitées.

A deux kilomètres au nord de la ville, on voit au fond d'une profonde vallée, les ruines du château de Derval, qui autrefois passait pour l'une des plus importantes forteresses de Bretagne. Ce château, entouré de trois enceintes de douves, que l'on inondait à volonté, avait un donjon flanqué de neuf tours, dont le

pied plongeait dans un fossé très-profond , toujours plein d'eau. Pour arriver à ce donjon , il fallait passer sur trois ponts-levis, bien fortifiés.

En 1373 , Robert Knole , chevalier anglais qui avait figuré comme champion au combat des Trente, occupait avec une forte garnison le château de Derval. Il y fut assiégé par le connétable Bertrand Duguesclin , qui avait sous ses ordres quatre cents gentilshommes bretons. Attaqués vigoureusement , les assiégés se défendirent avec le plus grand courage. Cependant, au bout d'un certain temps, Robert Knole , voyant que la place ne pouvait plus tenir , capitula, mais conditionnellement. C'est-à-dire qu'il fut convenu, que si dans un délai fixé, la forteresse n'était pas secourue, il la rendrait.

Duguesclin, qui avait admiré le courage de ses adversaires , accepta ces conditions et quoiqu'il fût trop loyal pour soupçonner chez eux de perfides projets, il prit des otages.

Le terme expiré , Bertrand Duguesclin vient avec le duc d'Anjou devant le château , et un héraut somme la garnison de se rendre.

Knole, qui pendant l'armistice avait eu le temps de réparer ses fortifications et de se ravitailler, répond que c'est malgré lui qu'il a consenti au traité et qu'il est bien résolu à ne rendre la place que par la force des armes. En voyant le manque de foi de Knole , le duc d'Anjou indigné lui fait dire que s'il ne rend pas à l'instant la forteresse, il va faire trancher la tête à ses otages.

— « Eh bien, répond Knole furieux, mais non intimidé, j'userai de représailles ! »

Le duc, ignorant les moyens de vengeance que pouvait avoir le capitaine anglais, donne l'ordre d'amener aussitôt devant le château deux chevaliers et un écuyer, qu'il fait décapiter sous les yeux des assiégés.

A peine cette exécution a-t-elle eu lieu , que les assiégeants voient devant la fenêtre la plus élevée du château, se dresser une espèce d'échafaud, sur lequel, chose horrible, trois chevaliers et un écuyer, prisonniers de Knole, sont amenés et décollés.

Après avoir vu tomber ces quatre têtes dans les eaux du fossé,

qu'elles ensanglantèrent, le duc d'Anjou et le connétable levèrent le siège.

Pendant les guerres de la Ligue, le château de Derval fut pris par le duc de Mercœur, en 1590. Il fut repris en 1593, par les troupes de Henri IV, qui donna l'ordre de démolir cette forteresse, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques pans de murs couverts de lierre et de broussailles. Seule, la moitié d'une des neuf tours du donjon, quoique largement trouée et lézardée, résiste encore aux efforts des tempêtes. On aperçoit dans l'embrasement des fenêtres de cette ruine, des sièges de pierre semblables à ceux qui existent au château de Clisson. Dans le fossé du donjon, dont il est possible de faire écouler l'eau en levant une bonde, on a trouvé des monnaies de diverses époques et entre autres objets curieux, des cuillères d'argent, remarquables par leur forme antique.

Selon Dupas, les seigneurs de Derval descendaient en ligne directe et masculine, des anciens rois et ducs de Bretagne. Bonabes de Derval, obtint d'Arthur II, pour lui et ses successeurs, la permission de porter dans ses armes deux quartiers d'hermine. La seigneurie de Derval, après la mort de Bonabes, passa dans la maison de Rougé de Châteaugiron, puis successivement dans celles de Malestroit, d'Aeigné, de Brissac, et enfin dans celle de Condé. Le prince de Condé, que l'on trouva mort, pendu à une espagnolette, fut le dernier seigneur de Derval. Aujourd'hui, les ruines du château de Derval et les terres qui en dépendent, appartiennent à M. de Carheil.

Plusieurs seigneurs de Derval ont figuré avec distinction dans l'histoire. Jean de Derval fut grand chambellan de Bretagne, Pierre II érigea sa seigneurie en baronnie, vers l'an 1451.

Près du château de Derval, au milieu d'un village, se trouve la chapelle de St-Clair (1), dans laquelle fut inhumé en 1325 le

(1) La chapelle St-Clair qui, nous a-t-on dit, existait encore il y a quelques années, est maintenant dans un état de ruines complet; c'est à peine si sous les décombres nous avons pu voir la pierre tombale de Bonabes, dont l'épithaphe a déjà été citée par M. du Laurens de la Barre, dans son *Histoire de Châteaubriant et de ses barons*.

seigneur Bonabes , dont la tombe est recouverte d'une pierre blanche, sur les côtés de laquelle on a gravé cette inscription en lettres gothiques :

« Ci gist Bonabes , jadis seigneur de Derval , qui trépassa le quart jour d'aoust, ANNO DOMINI MCCCXXV. »

Les landes de Conquereuil , situées en grande partie sur la commune de Derval , furent, au moyen âge, le théâtre de deux batailles.

La première de ces batailles, eut lieu en 981 , entre Conan le Tors, comte de Rennes , et Guérech comte de Nantes , qui fut vainqueur. Conan , ayant été obligé de solliciter la paix, eut ensuite recours à la trahison, pour obtenir ce que le sort des armes lui avait refusé. En 990 , Guérech étant tombé malade. Conan trouva moyen de suborner son médecin, qui saigna le comte avec une lancette empoisonnée. Guérech , n'ayant pas voulu qu'on lui coupât le bras, mourut de la gangrène.

En 992 , le même Conan le Tors , qui avait épousé Hermengarde, fille de Geoffroi Grisegonelle, comte d'Anjou, fut, à la suite de nouvelles trahisons , obligé de livrer encore une bataille sur les landes de Conquereuil. Cette fois, il avait pour adversaire son beau-frère Foulques Nerra , successeur de Geoffroi Grisegonelle.

Nous allons raconter comment la criminelle duplicité de Conan fut déjouée et punie par Foulques , prince remarquable par la sagacité de son esprit et son caractère résolu et entreprenant.

Hugues Capet ayant réuni à Orléans un certain nombre de ses hauts-barons, Conan le Tors et Foulques Nerra, qui avaient répondu à son appel, furent, en arrivant dans cette ville, habiter la même maison. Un jour que Conan croyait son beau-frère sorti, il annonça à ses familiers, que dans quatre jours, ses fils, à la tête d'un corps de Bretons , devaient, grâce à des intelligences qu'ils avaient dans la ville d'Angers , s'en emparer ainsi que du château. Foulques qui, dans une chambre voisine, entendait les confidences de son perfide beau-frère, ne bougea pas, et nul ne put soupçonner dans la journée l'indignation qu'il dissimulait. Sur le soir, prétextant le désir d'aller visiter la seigneurie de Château-

landon, il fait monter à cheval ses principaux officiers, avec lesquels il sort d'Orléans en se dirigeant au petit trot du côté du Gâtinais. A peine est-il à quelque distance de la ville, qu'il s'élance avec sa suite, à fond de train vers Angers, où il arrive à la fin du troisième jour. Il pénètre la nuit dans le château, où son esprit perspicace lui fait aussitôt deviner quels sont les traîtres. Il les fait arrêter sans bruit par ses fidèles serviteurs. En même temps, il ne néglige rien pour que les Rennois, à leur arrivée, tombent dans une embuscade qui les livrera tous à sa vengeance. Le lendemain, on entend tout à coup un grand bruit se produire dans le quartier appelé aujourd'hui la Doutre : ce tumulte annonce l'arrivée des Bretons.

Foulques dispose ses braves défenseurs, puis, caché derrière un créneau, il observe la marche de ses ennemis. Soudain, il frémit de colère en reconnaissant les quatre fils de Conan qui excitent leurs soldats au pillage. Les Rennois traversent le pont sans rencontrer aucun obstacle, ils s'approchent de la porte Chapelière, qui à leur grand étonnement ne s'ouvre pas : c'est que les traîtres qui pour de l'or devaient leur livrer ce passage, sont en ce moment enchaînés dans les cachots du château.

Tout à coup, Foulques à la tête des siens, s'élance sur les Rennois en criant :

— « Anjou ! Anjou ! *écache Breton !* » (écrase le Breton.) En même temps, le comte assomme avec sa masse d'armes, tout ce qui se présente devant lui. Les Angevins imitant leur chef, se jettent avec furie sur les Bretons, qui, surpris par cette attaque imprévue, sont enveloppés et taillés en pièces. Deux fils de Conan sont frappés mortellement et les deux autres faits prisonniers. Foulques, dans un état d'exaspération qui exclut tout sentiment de générosité, ne cesse pas de crier : « *Ecache Breton !* » et d'abattre avec sa redoutable masse d'armes tous les ennemis qu'il rencontre, même ceux qui lui demandent quartier.

Enfin, quand le carnage a cessé, Foulques fait enterrer ses deux neveux, relevés parmi les cadavres. Les deux autres sont enfermés dans le château, qu'il met sous la garde d'un vicomte. Cela

fait, il revient promptement avec sa suite, retrouver Hugues Capet à Orléans. Là, son excursion n'eût point été connue, si l'un de ses officiers ne fût pas revenu monté sur un magnifique cheval qui avait appartenu à l'un des fils de Conan. Les gens de la suite du comte de Rennes, frappés d'étonnement en reconnaissant ce beau destrier, demandent à celui qui le monte, comment il en est devenu possesseur : — « Je l'ai conquis ! » répond celui-ci. Puis, il leur raconte ce qui s'est passé à Angers.

Conan ne tarde pas à savoir le triste résultat de ses intrigues. Aussitôt, l'esprit troublé par le désespoir, il court demander justice au roi. Foulques appelé devant le monarque, le met au courant de tout ce qui s'est passé, puis relevant fièrement la tête, il dit :

— « Monseigneur, justice est faite ; les traîtres et les félons ont été punis, et je ne pense pas que le roi de France ait maintenant personne à venger. »

Hugues Capet convint que le comte d'Anjou avait agi comme il le devait pour conserver son comté, puis, avec l'aide du duc de Normandie, il réussit à faire la paix entre les deux beaux-frères, à la condition que les Bretons faits prisonniers à Angers, seraient mis à rançon et que l'on rendrait à Conan ses deux fils. Mais le comte de Rennes avait le cœur trop ulcéré par la mort de ceux qui avaient été tués à Angers, pour ne pas songer à se venger. D'un autre côté, Foulques Nerra savait trop de quoi était capable son beau-frère, pour ne point prendre ses précautions. Bientôt, Conan et Foulques, de plus en plus irrités l'un contre l'autre, envoyèrent leurs troupes sur les confins des comtés d'Anjou et de Rennes, où, selon l'usage barbare de ce temps, elles se mirent à piller, dévaster et incendier.

Cet état de choses ne pouvant pas durer, Conan et Foulques décidèrent que leur querelle allait se terminer dans les landes de Conquereuil. Comme ces landes se trouvaient sur le territoire du comte de Rennes, le perfide Conan en profita pour faire creuser un fossé profond habilement dissimulé par des claies à bascule, recouvertes de gazon et de bruyères.

Le jour fixé pour le combat, Foulques, qui n'avait pas pris la

précaution de faire visiter les lieux, s'avance sans défiance contre ses ennemis. Ceux-ci, en voyant les Angevins à distance convenable pour les faire tomber dans le piège tendu sous leurs pas, font semblant de vouloir charger les premiers, puis tout à coup, paraissant hésiter, ils reculent en désordre. Foulques, à la tête de son armée, s'élance alors impétueusement contre les Bretons; mais soudain, une partie de ses soldats et lui-même disparaissent dans le fossé. Les Rennois, profitant du désordre qui règne dans l'armée angevine, l'attaquent et la font plier; mais cet avantage est de courte durée. Foulques, qu'on a pu retirer de dessous son cheval mort, s'élance aussitôt sur un autre en disant : — « Compagnons, vous voyez combien vos ennemis vous craignent, puisqu'ils croient avoir besoin d'une ruse infâme pour nous vaincre. »

En entendant la voix de leur comte, sorti sain et sauf du fossé, les Angevins reprennent courage. Ils comblent la tranchée sur plusieurs points, puis, chargeant avec rage les Rennois, ils les mettent en fuite.

Cette bataille de Conquereuil fut doublement fatale à Conan, qui y perdit la victoire et la vie. On voit encore sur cette lande, des mouvements de terrain, indiquant la place où fut creusé le fossé dont nous venons de parler. Si ces lieux étaient fouillés, les archéologues pourraient y faire des découvertes intéressantes.

Avant la révolution, on voyait dans la vieille église de Derval, le tombeau de Geoffroi, seigneur de Combours, de Châteaugiron et d'Amalis, mort en 1463.

Nous ne dirons rien de l'église moderne de Derval, bâtie à une époque où en général on construisait les monuments religieux avec un style architectural déplorable.

Dans le cimetière de la ville, on nous a fait voir le tombeau vénéré d'un thaumaturge. Ce monument recouvre les cendres d'un vertueux curé de Derval, nommé M. Orain. Quand vint la tourmente révolutionnaire, M. Orain, qui était alors vicaire de Ségérac, ne voulut point abandonner ses paroissiens, et malgré le règne de la Terreur, il continua, au péril de sa vie, à remplir dans sa paroisse tous les devoirs de son ministère.

Pareille conduite ayant irrité au suprême degré les sans-culottes de la contrée, ceux-ci, à plusieurs reprises, le dénoncèrent et servirent de guides aux bleus chargés de l'arrêter. Mais grâce au dévouement des habitants de la commune de Ségérac, il échappa à toutes les recherches.

M. l'abbé Cahour, qui a eu entre les mains des mémoires de M. Orain, a écrit sa vie. Dans ce livre, aussi intéressant qu'édifiant, nous trouvons entre autres anecdotes, les faits suivants :

M. Orain disait un jour la messe dans une maison du village de Barisset, situé sur les bords de l'Isac, quand trois bleus apparurent se dirigeant de ce côté. Aussitôt un laboureur court prévenir M. Orain du danger qui le menace. Celui-ci se précipite vers un marais, au bout duquel se trouve une douve profonde, qu'il franchit. Il venait d'entrer dans le bois de la Câté, quand tout à coup il s'arrête et revient sur ses pas, attiré par les cris désespérés d'un soldat bleu qui en le poursuivant est tombé dans la douve, où il va se noyer. A cette vue, touché d'un sentiment de pitié que la charité chrétienne peut seule inspirer, M. Orain tend une branche à l'ennemi qui a juré sa perte, et l'arrachant à une mort certaine, il le ramène sur le rivage.

Cette action sublime accomplie, il regagne le bois de la Câté. Peu après, les soldats bleus ayant rejoint leur compagnon, l'emmenèrent avec eux, stupéfiés par tant de générosité.

Les mauvais jours de la révolution étant passés, M. Orain fut nommé curé de Derval, où le soldat qu'il avait sauvé se trouva à faire partie de la brigade de gendarmerie de ce chef-lieu de canton. Cet homme, plein de vénération pour son sauveur, aimait à raconter cet épisode, dont le modeste curé de Derval ne parlait presque jamais.

Enfin, quand M. Orain eut fait tout le bien possible et rendu sa belle âme à Dieu, ses paroissiens reconnaissants lui élevèrent un tombeau près duquel ils viennent souvent prier, quand ils veulent demander au Ciel une faveur signalée. Par son intercession, nous a-t-on dit, plusieurs guérisons miraculeuses ont été obtenues.

CHARLES THENAISIE.

LETTRES-MISSIVES ORIGINALES

DU

CHARTRIER DE THOUARS

SÉRIE DU QUINZIÈME SIÈCLE (*)

51 — PIERRE FURGON, ancien maire de La Rochelle;

5 mai 1485.

Depuis qu'il était devenu amiral de France, Prégent de Coëtivy avait eu de nombreuses et bonnes relations avec les Rochelais, dont le port donnait souvent asile à la nef amirale. Elles furent entretenues par son frère Olivier, et devinrent encore plus intimes lorsque la propriété de la seigneurie de Rochefort l'eut rendu le principal baron de l'Aunis, comme il l'était déjà de la Saintonge. C'est ce qui résulte notamment d'un compte du receveur de Rochefort pour l'année commençant à la Saint-Michel, 1469 (1), dont quatre articles, s'élevant à la somme de 2 livres 8 sous 4 deniers, indiquent les cadeaux envoyés par M. de Taillebourg au maire de La Rochelle, élu le dimanche de la Quasimodo 1470, pour le repas qu'il devait donner en l'honneur de son installation :

« Le mardi 29^e jour du mois de may, pour la dépense des bonnes gens de Rochefort qui furent à la chasse, en la forêt dudit lieu de Rochefort, pour avoir et prendre un chevreul pour

(*) Voir *Bulletin* 1872, pp. 107-130.

porter à honorable homme et sage maître Jehan Langlois à la Rochelle, pour sa fête de l'Ascension, de par mondit seigneur, 3 sols 4 deniers.

» Pour une douzaine de oizons pour porter audit Langlois, maire de ladite Rochelle, au prix de 20 den. la pièce, valent 20 sols.

» Pour deux douzaines de poulets, dont y a une douzaine au prix de 10 den. la pièce et l'autre douzaine au prix de 7 den. obole la pièce, pour porter audit maire, le tout valant 17 s. 6 d.

» A Hilairt Gobineau, pour les journées de lui et de son cheval et pour sa dépense pour porter ledit présent audit maire, 7 s. 6 d. »

Charles de Coëtivy, fils unique d'Olivier, ne se montra pas moins bienveillant envers les chefs et notables de l'illustre commune, témoin la lettre suivante, signée par un personnage honoré du mairat en 1476 et 1482.

Elle ne peut être que des années 1485, 1491 ou 1496, les seules dans lesquelles, de l'avènement à la mort de Charles, le 5 mai se soit trouvé un jeudi. C'est, je crois, la première qu'il faut adopter, la terre de Peré, dont Pierre Furgon portait le titre, étant passée entre les mains de Georges Geoffroy, probablement son gendre ou son neveu, bien avant que celui-ci fût élu, en 1495, maire de La Rochelle ⁽²⁾.

A la vérité, les lettres-patentes érigeant en comté la seigneurie de Taillebourg ne sont que du mois de juillet 1486; mais plusieurs documents originaux du chartrier de Thouars établissent que Charles était qualifié comte à une époque antérieure, probablement par suite de son mariage avec Jeanne d'Orléans-Angoulême, cousine du roi ⁽³⁾, dont le contrat fut passé à Cognac le 7 septembre 1484.

A mon très doublé et puissant seigneur monsieur le compte de Taillebourg, s^{rs} de Royan et Mornac, prince de Morteigne.

Mon très doublé et puissant seigneur, je me recommande à voustre bonne grace tant et si humblement que faire je puy.

Mons^{sr}, plaise vous sçavoir que je suys en quelque neccessité et matère de feste, dont je escriptz à mons^r de Bracmont pour vous prier qu'il vous plaise de me prestez de voz housseures de voz chevaulx unne couple, car je sçay bien que vous en avez de aussi belles que homme de ce royaulme. Mons^{sr}, je suys vostre serviteur et ay esté toute ma vie des serviteurs de mons^{sr} vostre père et de sa maison, et suys et seray tant que je vivré de vous et de vostre houstel, par quoy, Mons^{sr}, je me ardyé de vous en rescripre; et s'il vous plaisoit m'en envoyer, Mons^{sr}, vous me feriez ung très grant honneur, et dont je me tiendroys vostre tenu à jamays comme vostre humble serviteur.

Mons^{sr}, je m'en recomande à vostre bonne grâce tant comme je puy, et vous asseurre, Mons^{sr}, que vous n'avez serviteur en ce monde qui plus vousouldroit faire plaisir et service en toutes voz affaires que je feroye, quant vostre plaisir seroit m'y employer. Mons^{sr}, plaise vous me mandez voz bons plaisirs, pour iceulx de tout mon pouvoir acomplir de très bon ceur, au plaisir Nostre Seigneur, auquel je pri, Mons^{sr}, qu'il vous dont très bonne vie et longue, et tout ce que plus vous desirez.

Escript en vostre houstel à la Rochelle, cestuy jedy cinquiesme jour de may.

Mons^{sr}, j'ay espoir de vous allez veoir en brief, et vous diroy aucunes choses.

Vostre humble serviteur,

PIERRE FURGON.

(¹) En original dans le chartrier de Thouars.

(²) V^r Arcère, *Hist. de La Rochelle*, vol. II, p. 532.

(³) Elle était cousine-germaine et tante des deux successeurs de Charles VIII, c.-à-d. de Louis XII et François I^{er}. Voir sa lettre, N^o 82.

52 — N. DE BRACQUEMONT.

9 octobre 1486.

Deux membres de cette famille qui au commencement du siècle avait donné un grand-amiral à la France, et possédé Sedan (¹), ont été attachés à la maison de Taillebourg. Guillaume était, je crois, leur nom de baptême. Au mois de juillet 1449, Prégent de

Coëtivy faisait livrer au premier cent vingt boisseaux de froment pour trois années de ses gages. L'auteur de notre lettre olographe, surnommé *le jeune*, était expert en approvisionnements, à l'égard desquels il donne d'intéressants détails, entre autres sur les épices, vendues moins cher à la foire de Fontenay que dans le port de la Rochelle. Un compte des dépenses de l'hôtel de Charles de Coëtivy, constate que les objets achetés par Braquemont arrivèrent à Taillebourg et y furent payés le 11 octobre 1486. Sous le N° 54, on lira une lettre prouvant le crédit qu'il avait auprès du comte et de la comtesse.

*A mons^r la Madelene ou à mons^r le maistre d'ostel de mons^r le
comte de Tailhebourg.*

Mons^r de la Made ⁽¹⁾, je me recommande à vous tant comme je puis.

Je vous envoie, par la gabarre de Jehan Dubreu, le maistre nommé Jacques Chenu, vj barates de beurre, poysant iij^c iij^{xx} ij livres, beurre net, au pris de Lxxij s. vj d. le cent., qui ce monte xij l. xvij s.

Item iij^c li livres suyf, qui est en viij tortelles, qui couste iij l. v s. le cent., qui est en somme xix l. ij s. iij d.

Et pour les fraiz du portaige xvij d.

Au surplus, touchant le sucre, j'en faiz garder à Mons^r iij^c du plus beau et du plus blant que j'ai peu trouver, au pris de xj l. le cent. Et touchant les espisses, j'ai escript que la foyre sera à Fontenay mardi et jeudi, dont il sera à meilleur marché que en ceste ville, dont je n'en ay point heu de responce. De la dragée, j'en faiz garder telle que j'ay envoyée à Mons^r.

Mons^r de la Madalene, s'il vous plaist me recommandrés humblement à la bonne grace de Mons^r et de Madamoyselle; et s'il est riens que je puisse, ne m'espargnés pas, en vous disant adieu.

Escript à la Rochelle, cestuy lundi IX^e jour de ce moys, par le tout vostre,

DE BRACQUEMONT.

(1) V. le P. Anselme, vol. 7, p. 816 et suiv.

(2) *Sic*, pour *Madalene*.

53 — M. DES FEULX.

19 novembre 1486.

L'écriture de sa lettre olographe annonce le dernier quart du x^ve siècle, période pour laquelle trois années seulement, 1480, 1486 et 1497, ont eu le 19 novembre un dimanche. Je donne la préférence à 1486, et voici pourquoi. La lettre a été trouvée dans un des mémoires du procès qui, après de longues formalités judiciaires, fut enfin plaidé au parlement de Paris, en 1490 et 1491. Il s'agissait, pour Louis II de la Trémoille, de faire rentrer dans la mouvance de Châteaumur, baronnie du Bas-Poitou relevant de Thouars, l'important fief de la Flocelière, que Louis XI en avait distrait, lui faisant rendre ses foi et hommage, aveu et dénombrement à la Tour de Maubergeon, à Poitiers, où tous les vassaux immédiats du roi de France, à cause de son comté de Poitou, accomplissaient les susdits devoirs. Dans ce procès, le vicomte de Thouars avait pour avocat Piédefier et pour procureur Ferron, nommés tous les deux dans notre lettre.

Maître Nicolas Boullert, probablement clerc de Ferron, se sera servi de la missive de Des Feulx pour marquer un passage important du mémoire dressé en faveur de M. de la Trémoille, et il aura oublié de la retirer.

Le clerc et son correspondant étaient d'une contrée assez voisine de Paris, par exemple des environs d'Auxerre, où se trouve un Dicy (¹) qui pourrait bien être le Duisy de 1486. Le seul, mais réel intérêt de cette lettre est le bon style que sa mauvaise orthographe n'empêche pas d'apprécier. En datant *De vostre maison de Duisy*, Des Feulx n'a pas voulu dire qu'elle fût la propriété de Boullert, mais bien qu'elle était, comme lui, au service de son cousin. Cette formule a été surtout usitée à la fin du x^ve siècle et au suivant.

A mons^r de Champ Quellé, maistre Nicolle Boullert, chés mons^r Ferron, procureur en Parlement.

Mons^r de Champquellé, mon cousin, je me recommande du milier de mon queur à vostre bonne grasse, et ausy fet vostre cousine, laquelle vous pryé que luy veuliés faire se plaisir de parler à son procureur, mons^r Dautisant, et luy recommander son prosés que elle a contre Brallion. Sondit procureur se plains que y ne peu avoir odianse ; et pour tant que elle sé bien que este des amys de mons^r l'avocquat Pyé de Fer, a la bien sette bonne estime envers vous que elle ne demeurera point pour odianse. Et de sette afaire vous pryé bien fort, vous avisans que sy elle avoit puisanse de vous faire le parail, et de plus grant chose, elle ne voudroit dormy que elle ne se fut mys en son devoir.

Mon cousin, y luy a ung jantilhome, qui est ung de mes bons amys, le quel est s^r de Duisy et chanoine de Sainct Germain de l'Osarois, voisin de nostre onequele maistre Roux, lequel est délibéré de me faire tout les plaisirs qui me pourra faire. Je sé bien que y vous en parlera. Je vous prie que vous deux ensemble me véliés ayder de vostre parolle, et tout se portera bien. Je espère estre à se Noel ou bien tos après vers vous, pour achever le demeurant. Qui est fin de ma présente ; prians le créateur, Mons^r mon cousin, qui vous doint sa grasse.

De vostre maison de Duisy, se dimanche XVIII^e en novembre, de par vostre cousin et milieur amy,

M. DES FEULX.

(¹) Département de l'Yonne, arrondissement de Joigny.

54 — LE S^{gr} DU DOUHET

Vers 1487.

Voici une lettre olographe jolie de style et curieuse par les détails qu'elle contient sur les oiseaux servant à la chasse au vol. MM. de Taillebourg en tiraient non-seulement de leur forêt dudit lieu, mais aussi de leur ile de Heussaff, dépendant de la

seigneurie de Coëtivy ; et Olivier , père de Charles , pendant le court passage de Michel Guibé à l'évêché de Saint-Pol-de-Léon , en 1477, avait été en procès (¹) contre le prélat , qui voulait l'empêcher de « prandre oyseaulx de proye , comme autours , faulcons , laniers et autres oyseaulx , et de chasser et faire chasser à bestes sauvages , tant grosses que menues , en la dicté yslé de Heussaff. »

Le Douhet , ou plutôt le s^{gr} du Douhet , voisin et vassal du comte de Taillebourg , ne fut probablement pas moins bien traité par lui qu'un s^{gr} de Granzay , auquel , le 8 octobre 1486 , Charles de Coëtivy envoya un faucon par un de ses pages , qui , en allant et revenant , dépensa la somme de 5 sols.

A défaut de tous renseignements chronologiques , je suppose cette lettre écrite vers 1487.

A mons^r mon grant amy mons^r de Braquemont.

Mons^r de Braquemont , de toute ma puyssance je me recommande à vous , et du melleur endroyt de mon cuer. J'escrips à Monseigneur , entre autres choses , qu'il soyt son bon plaisir de me donner ung tiercellet , de ceulx de son bon ayre de sa fourest. L'on m'a dit qu'il en a catre en sa maison. S'il vous plaist , mons^r de Braquemont , serés mon interssesseur ; et si voyés que eussiez besoing de main haulte , suplier Madamoyselle que son bon plaisir soyt de vous y secourir ; et an ce faysant je m'oblige de le tenyr de madicte damoyselle , et s'il ce trouve bon , elle en finera quant luy plaira , et du fauconyer avecques , plus tost que toutes les dames ne damoysellez du demorant du monde ; vous priant qu'il vous plaise me recommander très humblement à sa bonne grace.

Et sur ce propos vous ferré fin , vous faisant savoyr que le villain et les beufs sont à vous et à vostre commandement (²) , à en ferre et dispozer comme de vous maymes. Priant Dieu que vous doinct bonne vie et longue.

J'escrips à Mons^{gr} que s'il luy plaist me donner oyseau , qu'il m'en donne des plus legiers , car je suis foyble et ne perroye soustenir ung grant oyseau , queque soyt , de ceulx de l'ayre de la fourest d'où sont

ceux là, car je les connoys de lonc temps si poysans que je craindroye à les porter. Toutefois je prandrè ce qu'il plaira à Dieu me donner.

Escript ce jeudy matin, de la main de celuy qui est à jamés le plus que tout vostre ,

LE DOUHET.

(¹) Titre du chartrier de Thouars.

(²) Il s'agit peut-être d'un fermier du S^{er} du Douhet, en procès avec M. de Bracquemont.

55 — FRANÇOIS DE LA ROCHEFOUCAULT-BAYERS ;

24 juillet 1488 , environ.

Bien que la signature soit abrégée, l'auteur de cette lettre est sans doute un François de la Rochefoucault ; et dans le Bayet d'où elle est datée, on doit voir Bayers. Je crois qu'il a été le second des quatre fils de Guillaume de la Rochefoucault, s^{er} de Nouans, etc., etc., mort en 1487, et de Marguerite de Torsay. Le P. Anselme (¹) dit qu'il mourut jeune, parce qu'il ne lui a trouvé ni postérité, ni alliance. Ces renseignements s'accordent avec la réponse faite par François à une dame près de laquelle sa mauvaise santé l'empêche de se rendre, et qui l'avait traité en fils. Sollicité par elle de prendre des dispositions en faveur de ses frères, il déclare, avec force protestations de dévouement, ne vouloir pas abandonner son bien pour les enrichir. Quoi qu'il en soit, François survécut peu à son père, car dès le 9 septembre 1489, son puîné, Guillaume de la Rochefoucault, devenait seigneur de Bayers, et fondait la branche de cette illustre maison existant encore aujourd'hui. Ainsi, la lettre suivante, écrite sans doute au moment où la succession paternelle venait de s'ouvrir, doit être de 1488. La dame à laquelle elle est adressée est, je crois, Marguerite de Rohan, veuve de Jean, comte d'Angoulême, qui l'aura reçue et laissée à Taillebourg, où elle était venue voir sa fille Jeanne, mariée à Charles de Coëtivy.

A Madame.

Madame, je me recommande humblement à votre bonne grace.

Madame, ayant veu ce qu'il vous a pleu m'escrire, je ne puy avoir aultre volonté sinon celle qu'il vous plera me commander. Puyque de votre bonne grace il vous plaist de me faire tant de bien de volloir congnoistre l'obéissance telle que je la doies à ma mère, ma délibération est de vous croire entirement en tout ce qu'il vous plera adviser. Je vous supplie humblement penser que je ne vodrois donner à personne du monde à congnoistre que si peu que j'ay ne fust entirement à celle de qui ay receu tant de biens ; mais la congnoissance que je puy avoir, que Dieu m'a donné, n'est point de laisser le myen pour enrichir mes frères. Et pourés dispousés de tout ce qui est en ma puissance comme l'un des plus pouvres de vous serviteurs ; vous supliant panser que si Dieu m'eust donné sancté, je ne fusse à ceste heure à faire mon devoir envers vous et envers celle à qui je dois obéissance filiale, Madame ; supliant Nostre Seigneur qu'il vous doinct acomplissement de tous vous nobles dezirs.

De vostre maison de Bayet, ce XXIIJ^e jour de juillet.

Vostre humble et obéissant serviteur,

F. DE LA ROCHEFFLT.

(¹) Vol. iv, p. 449-451.

56 — CHARLES VIII, roi de France ;

24 août 1488.

Comme toutes les lettres signées par Charles VIII, sous l'inspiration de sa sœur la régente Anne de Beaujeu, pendant la guerre de Bretagne, celle-ci montre autant de jugement que de modération. Le jeune roi et sa cour étaient alors en Anjou, où ils séjournèrent plusieurs mois, tant dans la capitale de la province qu'en divers châteaux des environs, pendant les opérations et négociations de ses généraux et ambassadeurs. M. de la Trémoille, depuis la reddition de Saint-Malo (¹), avait conduit son

armée devant Rennes. Il se préparait à descendre vers la Loire , après avoir reçu l'ordre de renoncer à un siège très-meurtrier , et dont l'issue pouvait d'ailleurs compromettre le résultat de la grande victoire et des autres avantages qu'il venait de remporter.

A nostre cher et féal cousin le sire de la Trimouille et à noz amez et féaulx conseillers les cappitaines estans avecques luy.

De par le Roy ,

Cher et féal cousin , et vous noz amez et féaulx , nous avons tout à ceste heure receu une lettre de vous qui contient vostre deslogement de Saint-Malo et le chemin que vous avez espérance de tirez pour toujours nous faire service ; dont de vostre bonne volenté vous mer-cyons de plus emplus.

Vous mettez en vostre lettre que là où vous avez receu les lettres de nous vous prenez vostre conclusion pour départir noz gens de pié , en atendent ce que vous dira de par nous le cappitaine Raoul de Launoy. Il nous semble que vous avez très bien advisé , mais il est besoing d'une chose : c'est que jusques à demain l'arcevesque de Bordeaux⁽²⁾ et autres qui vont, de par nous, devers le duc ne seront à Nantes ; et doubtant que noz subgectz qui sont là n'empéchassent l'appoinctement ainsi conclud que vous pourrez savoir par le sr de Morvillier⁽³⁾, qui est en effect qu'ilz n'y sont guères avant comprins, eulx saichans nostre armée départie , pourroient encore brouiller quelque chose.

Nostre advis est que, pour d'icy à mercredi ou à jeusdi, vous faciez vivre voz gens sans en faire grant département ne tournez de tous poins le doz à la ville de Rennes en attendent de noz nouvelles, affin que nous ne fussions point empeschez de rassembler ceulx qui seroient départiz. Vous, passez le temps le mieulx et le plus doucement que vous pourrez jusques ad ce que vous ayez de noz nouvelles ; et tout incontinent que nosdiz ambaxadeurs nous auront fait savoir l'arrest de la conclusion , vous en serez advertiz à toute dilligence ; mais ce temps pendant, faictes voz départemens , tant de commissaires que de prévostz, pour conduyre voz gens de pié, qui n'i ait sinon à faire le commandement quant noz nouvelles vous en viendront. Et faictes le tout à la maindre charge du peuple que faire se pourra ; et au demou-

rant faictes nous souvent savoir de voz nouvelles, et nous vous ferons savoir des nostres.

Donné à la Roche Talbot ⁽⁴⁾, le XXIII^e jour d'aoust ⁽⁵⁾.

CHARLES.

J. de Baugé.

(¹) Voir la notice de la lettre suivante.

(²) André, cardinal d'Espinay.

(³) Jean de M., dont le petit-fils fut garde des sceaux en 1568.

(⁴) Près Angers.

(⁵) Ce jour-là était un dimanche.

57 — LOUIS DE GRAVILLE, amiral de France ;

28 août 1488.

Sept lettres de lui à Louis II de la Trémoille ont été découvertes dans le chartrier de Thouars. Elles se rapportent toutes à l'année 1488, et au séjour que Charles VIII fit, du mois d'avril à celui d'août, en Touraine d'abord puis en Anjou, pendant que son armée entraît en Bretagne et y remportait les nombreux et brillants avantages à la suite desquels le duc François II fut contraint de signer, le 21 août, le traité du Verger.

Le P. Anselme, vol. 7, p. 865, et les autres biographes du brave et très-riche amiral ont imprimé qu'il assista à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, 28 juillet, assertion contredite par nos lettres. Elles semblent établir que Graville ne quitta pas le roi pendant toute la campagne, et prouvent notamment qu'il était près de lui à Angers le 20, et au Verger le 30, surlendemain de la bataille.

Dans cette dernière lettre, on lit : « Le Roi demande les noms des prisonniers. Si vous ne lui avez envoyé homme pour les lui apporter, envoyez les lui par la première poste qui viendra. » Outre la difficulté pour un homme de plus de cinquante ans, blessé dans maints combats et surtout fatigué par celui du

28 juillet, de faire dès le lendemain un trajet qui est, à vol d'oiseau, d'au moins cent dix kilomètres, on doit conclure du passage ci-dessus que si Graville eût assisté à la bataille de Saint-Aubin, au lieu d'écrire pour demander les noms des prisonniers il les eût lui-même donnés au roi. Retenu près du jeune monarque par la régente sa sœur, Anne de Beaujeu, qui était alors malade, il a certainement contribué par ses conseils et sa prévoyance au succès de la campagne; mais l'honneur de l'exécution en appartient au jeune lieutenant-général de Charles VIII, que la présence de l'amiral eût mis au second rang.

Dans la susdite lettre de Graville, il n'y a pas un seul mot de compliment sur cette victoire si importante. Il en aura peut-être parlé avec un peu de jalousie avant d'avoir élevé, comme grand-amiral, des prétentions exagérées au sujet du butin fait le 14 août, à Saint-Malo; et Louis de la Trémoille, averti par ses amis de la cour, lui en adressa des plaintes auxquelles leur modération donnait encore plus de portée. C'est à elles que nous devons les deux lettres suivantes, mises au net par un secrétaire après que la minute eut été bien relue et corrigée par l'amiral.

Je rectifie l'orthographe de la première, mais reproduis minutieusement la seconde.

« Mons^r de la Trimouille, je me recommande à vous tant comme je puis. J'ai reçu, depuis quatre jours, deux paires de lettres de vous dont les unes principalement ne m'ont semblé guère bonnes; et si je vous en écrivois tout ce que j'en pense, je mettrois trop longuement à faire mes lettres; toutefois si ne me passerois-je point que je ne vous répondisse par écrit à un mot qui y est.

» C'est en effet que vous mettez en votre dite lettre, et me priez, que je vous montre par effet que je vous veux bien faire plaisir; et sembleroit que vous n'eussiez connu jusques ici en moi que parole sans effet, qui seroit la vraie condition d'un trompeur. Je ne sais comment vous entendez cela, mais je veux bien que vous sachiez que je vous ai beaucoup plus montré

d'effet que de paroles. Et si vous me pensiez un tel marchand, je vous prie, faites le moi savoir de bonne heure, car je vous assure qu'il n'y a homme en France qui moins aimât un ami soupçonneux sans raison que je ferois; et, pour abrégér, je m'en suis passé jusques ici et ai espérance de m'en passer tant que je vive, car l'accointance n'en peut être que mauvaise au long aller.

» Vous mettez en un autre endroit que l'on vous a dit que je vous aime mieux pauvre que riche. Par ma foi, je ne sais qui le vous a dit, mais je ne le pensai oncques, car je ne pourrois entendre que votre pauvreté me pût en rien aider ni que votre richesse me pût faire dommage.

» Mons^r de la Trimouille, je vous dirai quelque jour le surplus, mais je fais vœu à Dieu que je ne fus, passé à un an, si dépit de chose qui me advensit. Au demeurant Chaserac (¹) et un de mes gens s'en partent tout maintenant pour aller devers vous, pour-quoi je me passe de vous en écrire; et vous dis à Dieu, ici endroit, Mons^r de la Trimouille, à qui je prie qu'il vous doint tout ce que plus désirez.

» Ecrit au Vergier, le XVII^e jour d'aout.

» Le tout votre cousin,

» LOYS DE GRAVILLE. »

A mons^r de la Trimouille.

Mons^r de la Trimouille, je me recommande à vous tant comme je puis. J'ay receu la lettre que vous m'avez escripte, qui contient que, par la composicion de Saint Malo, les biens qui estoient aux navires demeurent à la voulenté du Roy, ceulx qui estoient aux estrangers; et que non obstant cela, de mes gens ont arresté lesdits biens, disans qu'ilz m'appartiennent, ce que vous trouvez bien estrange, veu que, à l'eure de la composicion, lesdits biens n'estoient encore soubz l'admiraulté.

A quoy je vous respons que quelque forfaiture ne quelque bris qui se facé en la mer, de l'eure qu'il est acquis au Roy il est mien, et n'y a lieutenant du Roy qui jamais y peust rien demander; et par toutes

les composicions qui furent faictes en Normandie, là où l'admiral n'estoit pas lieutenant ne en personne avec, excepté à Cherbourg là où il mourut ⁽²⁾, jamais homme n'y print riens que luy; ou quant je l'eusse voulu demander au Roy, il ne le m'eust pas reffuzé.

Mais affin que vous entendez de ma voulenté, je n'en vueil riens et le vous donne, et aux cappitaines, de bon cueur, et y eust il xx mil escus; et l'ay escript à mes gens de l'eure qu'ilz le m'ont fait savoir, car je n'ay point acoustumé de prendre mon prouffit de si près, mais je vous pryé que mon cousin ⁽³⁾ ne ses biens ne soient point ainsi pilléz ne destruis, si la raison ne le peut porter.

Mons^r de la Trimaille, je ne vous escrips plus, sinon que je pryé à Dieu qu'il vous doint tout ce que plus désirez.

Esript à la Roche Tallebot, le XXVII^e jour d'aoust.

Le tout vostre cousin, ⁽⁴⁾

LOYS DE GRAVILLE.

⁽¹⁾ L'un des officiers de M. de la Trimaille. Il fut depuis gouverneur de son petit-fils, François prince de Talmont. Il existe dans le chartrier de Thouars une lettre de lui racontant, avec une concision passablement *réaliste*, la consommation du mariage du jeune prince avec Anne de Laval.

⁽²⁾ Prégent de Coëtivy.

⁽³⁾ Il s'agit peut-être de l'évêque de Saint-Malo.

⁽⁴⁾ Avant de signer, il écrivait lui-même cette formule de salutation dans toutes ses lettres à Louis de la Trimaille.

Et rapportant, d'après l'historien Jean de Saint-Gelais, que l'amiral était le plus fort du conseil du roi, le P. Anselme ajoute, d'après Varillas : « Il avoit amassé de si grands biens que le cardinal de Richelieu fit imprimer son testament, pour faire comparaison avec les siens. »

58 — MERLIN DE CORDEBEUF ;

29 septembre 1488.

Plusieurs actes du chartrier de Thouars établissent que le signataire de cette lettre est Merlin de Cordebeuf, écuyer, s^{er} de Beauverger, maître d'hôtel de M. de la Trémoille, et capitaine

du château de Thouars. Il était probablement fils ou neveu du personnage du même nom chargé par Louis XI, au mois de novembre 1468, de chercher et prendre à Paris, pour les amener à Amboise, tous les cerfs, biches et grues qu'il serait possible d'y trouver (1).

Attaché dès le commencement de la guerre de Bretagne à l'armée de Charles VIII, Merlin s'y était distingué de manière à être investi de la garde de Nantes, pendant l'absence que le chevalier Sans-Reproche avait été obligé de faire pour le service du roi, fonction dont il exprime énergiquement le désir d'être relevé dans la lettre signée de lui, où il donne aussi des détails intéressants sur l'état de la ville et de ses environs.

*A ma très honorée et doubtée dame madame de la Trémoille,
vicontesse de Thouars, contesse de Benon.*

Madame, il y a environ quinze jours que vous ay escript. Ne say si avez receu mes lettres, et depuis que suis venu en ceste ville n'ay point encores eu des nouvelles de Monseigneur, dont m'esmerveille, et si luy ay escript deux foiz bien emplement, et encores foiz de présent. Si c'est vostre plaisir, vous lui envoieuez les lettres le plus seurement que faire ce pourra. Je luy en ay envoyé ung double de mesmes par le droit chemin, mais j'ay paeurs qu'elles soient prinses, pour ce que nully n'y passe; et vous asseurre, Madame, que si l'on n'est point acompagné, l'on n'entre ne sault de ceste ville que l'on ne soit prins, tant y a de feuillars, et n'y fait nul (2), tant de cela que pour la grand mise qui y est.

Mons^r le mareschal de Rieux, madame de Laval et madame la mareschalle (3) sont à Briort, qui n'est que à quatre lieues d'icy, mais ilz n'enteront jà en ceste ville; non feront ilz jà à Touffou, si Monseigneur ne me mande de ses nouvelles. Et vous asseurre, Madame, que depuis qu'ilz sont audit Briort, et y a desjà six jours, il n'y a guère homme qui ait despouille (4). Dieu vueille que brief ilz s'en puissent aller devers le Roy ou ailleurs, bien loing d'icy. Si je vous vouldoy dire qu'il ne m'ennuyast point icy, je mentiroys par la gorge; et tout le confort que j'ay si est que je croy que Monseigneur m'escrira de brief que je m'en aille devers luy.

Madame, pour ceste heure ne vous sauroys que rescripre autre chose, car par les lettres de Monseigneur pourrez veoirs tout ce qui est pour ceste heure. Pryant Dieu qui vous doint, Madame, très bonne vie et longue.

Escript à Nantes, le IX^e jour de septembre.

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

MERLIN.

(1) *Chronique Scandaleuse*, édition de 1703, page 121.

(2) Il paraît y avoir ici un mot sauté, par exemple *profit*.

(3) Jean de Rieux, maréchal de Bretagne; Françoise de Ragueneil, sa femme, sœur aînée de M^{me} du Chastel (V^r N^o 56), et Catherine d'Alençon, comtesse de Laval.

(4) G. à d. aucun bien.

59 — EUSTACHE DE MONTBERON ;

6 octobre 1488.

Au bas de cette lettre, une main contemporaine a consigné qu'elle est de l'an 1488. Le seigneur de Matha, près Saint-Jean-d'Angely, était alors Eustache de Montberon, vicomte d'Aunay, en Aunis, dont la famille fut pendant près d'un siècle en procès avec les Coëtivy et les la Trémoille. A propos de titres réclamés par le comte de Taillebourg, le signataire lui rappelle que la plupart de ses domaines en Saintonge ont appartenu aux ancêtres des Montberon, et que la principauté de Mortagne sur Gironde, notamment, a été acquise d'eux à vil prix.

Après avoir laissé périmer leur droit de retrait-lignager, par suite de défaut d'argent, les Montberon avaient tenté de le ressaisir par des procès dont la dépense acheva leur ruine. Le père du comte de Taillebourg était devenu propriétaire de toute la principauté de Mortagne par suite de l'achat d'une rente de 270 livres tournois, moyennant laquelle René de Montberon, fils de Guichard, s^{er} d'Avoir, en Anjou, avait cédé sa part à un vassal d'Olivier de Coëtivy, nommé Guillaume Gua. Cette vente fut faite le 26 avril 1479, à raison de 10,640 livres, payées immé-

diatement à René, tant « en vaisselle d'argent, unie, ouvrée ou dorée, que en vaisselle et chaines d'or, en écus d'or et monnoie ; soit gros de France de 2 sols 10 deniers chaque , soit monnoie de 12 et 11 deniers. » La vaisselle d'argent était comptée à raison de 52 livres tournois le marc, tant pour le métal que pour la dorure et la façon , « lequel ouvrage estoit fort honneste et riche. » On comprend que pour des paiements faits dans ces conditions, alors très-fréquentes, les notaires devaient être assistés de changeurs et d'orfèvres.

A mons^r le conte de Taillebourg.

Mons^r de Taillebourg, je me recommande à vous tant et de si bon cuer que je puis.

J'ay veu ce qu'il vous a pleu m'escripre, touchant certainez pièces que me demandez ; et croy que mes procureurs ont baillé aux vostres ce qu'ils en avoyent, tout ainsi que leur avoye chargé de faire. Toutesfoys je y feray regarder, et si en aucunes choses suis tenu plus avant, je mectray poyne de m'en acquieter.

Mons^r, je vouldroye bien pareillement qu'il vous pleust avoir regard que les choses que vous avez eu de ma maison ne vous ont cousté comme ryen , non seullement la dixiesme partie que les procès ont cousté à conduire ; et quant vous n'en vouldriez faire aultre chose, et que les choses demeuraissent en ce point, vous et voz prédécesseurs y auryez charge de conscience, veu que c'est mon encien domayne, et de si long temps que à poynnez vous pourroyt il proffiter. Pour ce vous pry qu'il vous plaise y avoir advis, et faire en façon que Dieu et ceulx à qui la chose touche soyent contens.

Et s'il est plaisir ne service que pour vous faire puisse, en le me faisant savoir l'acompliray de tout mon pouvoir. Priant Dieu, Mons^r, qu'il vous doint bonne vye et longue.

Escript à Mathaz, le XVI^e jour d'octobre.

Le tout vostre,

E. DE MONTBERON.

60 — PIERRE DE MASGÉSIR, DIT BRAGIER, s^{gr} de Brisambourg ;

10 mars, vers 1489.

Ne pouvant avoir, pendant le carême, une entrevue avec le comte de Taillebourg, pour terminer diverses contestations, il le prie de la renvoyer à la semaine après Pâques, offrant de s'en rapporter à la décision d'arbitres. La demande faite à la fin de sa lettre est trop juste pour n'avoir pas été accueillie. C'est en 1452 qu'Olivier de Coëtivy était tombé aux mains du célèbre Jean Talbot, quand la ville de Bordeaux se livra aux Anglais; et il était resté prisonnier de guerre jusqu'en 1455. Ainsi Bragier devait avoir bien près de 70 ans au moment où il signa cette lettre, à l'entrée du carême d'une année qui doit être 1489, la seule de cette période où il ait commencé au mois de mars, et où la fille du comte, née en 1485, ait eu le bras assez fort pour porter le rameau dont parle M^{gr} de Brisambourg, dans la lettre suivante écrite le même jour. Isabeau de Masgésir, dame de Briaigne et mère de Geoffroy Gombault, chevalier (nommés dans des actes de 1472 à 1493), était probablement sœur de Pierre Bragier.

Leur père, du même nom, avait épousé une sœur du célèbre Mérichon, de la Rochelle; et il fut en 1445, maire de cette ville, où il fit commencer la construction de la tour de la Lanterne. Aux titres de licencié-ès-loix et d'avocat du Roi en Saintonge et à la Rochelle, il ajoutait celui de seigneur de Maugesir, Montroy et Brisambourg. Le fief de Masgésir ou Maugésir est probablement le même que Magezie, près Saintes, relevant du château de cette antique cité et dont Ruben de Villedon rendit son aveu et dénombrement au roi Louis XIII, le 14 avril 1612. Je dois les renseignements qui précèdent à l'obligeance de M. l'abbé Grasilier et de M. Delayant.

*A mon très honoré et puissant seigneur monseigneur le comte de
Taillebourg.*

Mon très honoré et puissant seigneur, je me recommande très humblement à vostre bonne grace.

Et vous plaise sçavoir que mon frère, monseigneur de Poullignac ⁽¹⁾, derrièrement qu'il vint yci, me dist que vous avez parlé à luy, à Coignac, des questions qui sont entre vous et moy, et que voudriez bien q'un jour de ce karesme nous en venissons affin. Par ma foy, Mons^{sr}, s'il estoit possible y mettre fin en ce karesme, je le voudroye bien, mais que je puisse finer de mes gens en karesme, je ne pourroye. Et aussi j'ai à besongner à mons^r de Soubize et à Nyort, là où ce m'est force d'entendre ; mais la sepmaine d'après Pasques, passé le mercredi, si c'est vostre plaisir y entendre, je me rendray là où il vous plaira avec ung homme ou deux, s'il vous plaist autant en prendre du vostre, lesquelz de ma part je croyray en tout et partout, s'il vous plaist aussi les en croire du vostre. Mons^{sr}, s'il vous plaist m'en ferez sçavoir vostre bon plésir par ledit porteur, affin que je face provision de mes gens.

Mons^{sr}, la veufve de feu Anthoine de Laigle m'a fait adjourner à Saint Jehan d'Angely, et me demande cinquante escuz, que je feiz autresfoiz bailler à feu Paullet Baudry, pour aller en Angleterre pour la délivrance de feu mons^{sr} vostre père, ainsi qu'il appert par les doubles des cédules que ledit porteur vous monstrera ². Mons^{sr}, c'estoit pour le fait de feu mondit s^{sr} vostre père. Ce ne seroit pas raison que je le payasse du myen ; et pour ce Mons^{sr}, s'il vous plaist, vous y aurez advis et m'en ferez tenir quicte, et je vous en supply très humblement. Et me mandez et commandez vos bons plésis pour les accomplir ; priant au benoist fils de Dieu qu'il vous doint bonne vie et longue.

Escript à Brizembourg, le Xe jour de mars.

Vostre serviteur et homme,

PIERRE DE MASGÉSIR, DIT BRAGIER.

(1) Ce doit être Jean, s^{sr} des Fontaines, Saint-Germain, etc., etc.

(2) Voici le texte de cette pièce :

« Dépense et mise faite pour mons^{sr} le sénéchal de Guienne, depuis qu'il est venu d'Angleterre et arrivé à Amboyse, par moi Paulet Baudry, son serviteur.

» Et premièrement le vendredi derrain jour de janvier, à Saint Jehan d'Angely, baillé à Pierre Champdoutée pour porter à mondit s^{gr} audit lieu d'Amboyse, 54 écus valant 73 livres 5 sols.

» Item en dépense faite par M^e Jehan et moi à aller de Taillebourg à Mehun sur Yèvre, où étoit mondit s^{gr}, 2 éc. valant 55 s.

» Le mardi ensuivant (25 février), à Taillebourg le Poursuivant, du commandement de mondit s^{gr}, 20 éc. pour aller à Calays conduire Talbot le Hérault; pour ce 27 l. 10 s. » Voir N^o 16.

61 — JULIENNE DE POLIGNAC, dame de Brisambourg ;

10 mars 1489 environ.

C'est d'elle que parle Marie de Valois (V^r n^o 24), dans deux lettres écrites à son mari, vers 1465.

14 janvier : « Aujourd'hui avons mis Julienne en son ménage, comme dire vous pourra ledit porteur, qui y étoit ».

22 mars : « Samedi dernier vint Julienne en cette ville, laquelle, ainsi qu'elle dit, fut la plus joyeuse du monde dont je l'avoie envoyé quérir ».

Fille de Foucaud de Polignac, s^{gr} des Fontaines, de Saint-Germain etc., etc (¹)., et d'Agnès de Chabanois, et placée auprès de M^{me} de Taillebourg, elle devait être alors très-jeune puisque Bragier étant mort, vingt-cinq ans au moins après leur mariage, veuve sans enfants, elle se remaria avec Guy Poussard, dans la famille duquel elle apporta la belle terre de Brisambourg, que lui avait léguée le défunt. Malgré quelques dissentiments causés par l'inégalité du caractère de Charles de Coëtivy, on voit par sa jolie lettre olographe que Julienne eut de fréquentes relations avec la bru de son ancienne maîtresse (V^r N^o 82). Louise, fille de Jeanne d'Angoulême, âgée alors de cinq ans, pouvait déjà porter à la procession du dimanche des Rameaux la branche d'oranger envoyée par M^{me} de Brisambourg, car elle semble désigner cet arbre par ce qu'elle dit de son fruit.

A mademoiselle ,

Mademoiselle, si très humblement que faire je puy me recom-
mande à vostre bonne grâce.

Mademoiselle, il y a longtemps que je fusse allée devers vous si n'eust esté quelques parolles, les quelles m'avoient esté rapportées, les quelles mon frère de Poullignac vous a dit. Combien que je me suys toujours aperceue du contraire du dire de ceulx qui m'ont fait le rapport, toutesfois, Mademoiselle, doubtant ne vous faire plaisir, ne à Mons^{sr}, n'y suys voullu aller; car je sçay bien que personne qui n'est amée en ung lieu a grant peine y pourroit estre bien venue. Si ne pensége avoir fait chose de quoy Mons^{sr} ne vous deussez estre courroucez contre moy, ne ne vouldroye, en mon âme, aussi peu que à personne vivant; mais de ce je me taiz, car je croy bien que ce sont choses controuvées.

Mademoiselle, je vous envoie du fruyt de karesme, lequel est bon à porter, car il ne se mache point. Autresfoy vous en ay veu que aymiez bien, aussi estoient elles bonnes. Ceulx ci ne sont pas de la coulleur, ne sont elles de la saveur; je croy bien que si elles eussent ressemblé les vostres que à penne vous en eussége fait présent, mais ceulx cy vallent myeulx pour la saison. J'en envoie ung rameau à mademoiselle vostre fille, pour porter à la Croix Osanniere, si elle a le bras assez fort. Et sur ce, Mademoiselle, s'il est aucun service que je vous puisse faire, plaise vous le me mander et commander, et vous me trouverez toujours preste de l'acomplir. Priant Dieu, Madamoi-
selle, qu'il vous doint bonne vie et longue, et tous voz desirs accom-
plir.

Escript à Brizembourg, le X^e jour de mars.

Vostre très humble servante et obéissant,

JULIENE DE POULIGNAC.

(¹) La Chesnaye Desbois, 2^e édition, vol. II, p. 393, 394.

62 — GUY XV, comte de Laval ;

17 mars 1489.

A la mort de Jeanne de Harcourt, comtesse de Tancarville, 8 novembre 1488, tous les biens composant la riche succession dont elle avait disposé en faveur de son cousin, le comte de Dunoy, fils du célèbre bâtard d'Orléans, avaient été confisqués parce qu'il s'était allié au duc de Bretagne dans sa guerre contre le roi de France. Ils lui furent rendus en vertu des traités de paix qui suivirent la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, mais il ne les recouvra pas sans contestation, notamment la belle baronnie de Montreuil-Bellay, en Anjou. Le comte de Laval, auquel, en qualité de parent de la défunte, Charles VIII avait remis le château et ses dépendances, refusa de s'en dessaisir; et pour répondre aux procédures de M. de Dunoy, il forma un appel devant la cour du parlement, près duquel il fit très-chaudement, mais en vain, soutenir sa cause. C'est de ce procès qu'il est question dans la première partie de la lettre qui suit.

Parmi les personnages nommés dans la seconde, est le célèbre historien breton Le Baud, doyen de Saint-Tugal de Laval, et depuis chapelain de la reine Anne de Bretagne.

Tout ce qui suit la date est de la main de Guy, XV^e du nom et second comte de Laval.

Le frère auquel il adresse cette lettre se nommait Pierre et avait d'abord été évêque de Saint-Malo. Dans une autre lettre qu'il lui écrivait plusieurs années auparavant, de Fontainebleau, on lit : « J'ai été et suis très déplaisant d'avoir entendu vostre » inconvénient de maladie, de laquelle, à ce que l'on m'a assuré, » en serez bien tôt quitte, avec l'aide de Dieu, pourvû que teniez » le régime des medecins et que mettiez peine de vous réjouir » le plus que vous pourrez. »

Et il ajoutait lui-même, en post-scriptum : « Je vous prie de » regarder à vostre santé, au sorte que je vous treuve bien sain

» quant je yré à Paris, qui sera bien tost. Vostre antièrement
» bon frère et amy, GUY DE LAVAL. »

Dans la lettre suivante, il ne se préoccupe que de son procès, dont on verra l'issue au N^o 65.

A mon frère mons^r l'arcevesque et duc de Reims, premier per de France.

Mon frère, je me recommande à vous tant que je puis.

Mon frère, j'ay veu les lettres que m'avez escriptes, et vous mercie toujours de la painne que prenez pour Monstreulbellay. Et en ce que touche la mise que y avez faite, c'est bien mon intencion de bien vous en récompenser; et au regard de ce que dites à la fin de vostre lettre que avez ceste matière plus à cueur que les vostres, je vous assure, mon frère, qu'il me suffist bien que l'aiez autant pour recommandée comme vostre fait, en quoy toutesfois j'ay bonne fiance.

Il ne m'est encores venu aucunes nouvelles de la court, mais j'atens en savoir de jour en autre, de quoy je vous advertiray.

J'envoie Bertran de Tréal et maistre Pierre Lebaud devers Madame Belle ⁽¹⁾, pour les matières qu'ilz vous pourront dire. Je vous prie, mon frère, que vous faites enquérir si mons^r d'Espinay ⁽²⁾ est point en ce quartier de par delà, affin que j'envoie de mes gens pour besongner avec luy, car c'est une matière qui me touche bien. Et à Dieu, mon frère, qui vous doint ce que desirez.

Esript à Laval, le XVI^e jour de mars.

Mon frère, j'ay toute ma fiance en vous, que ne vous faindrez pas pour voz amys en ceste matière ny autres, laquelle, par vostre bon moyen est jà bien commancée.

Dite moy le tout vostre frère,

Guy.

(1) Leur belle-mère, François de Dinan, que Guy XIV avait épousée en secondes noces.

(2) Probablement Guy, s^r d'Espinay, baron de Montfiquet, ancien chambellan de François II, duc de Bretagne, et surnommé *le Grand*, à cause de sa bravoure et de ses vertus. V. Moréri.

63 — PIERRE D'AUX,

20 avril 1489, environ.

Ainsi qu'il résulte de trois autres lettres, aussi olographes, ce gentilhomme, non moins instruit que brave, accompagna Louis II de la Trémoille, le chevalier Sans-Reproche, aux guerres d'Italie et de Picardie comme à celle de Bretagne. Il a été aussi, vers 1491, lieutenant du château de Nantes ⁽¹⁾. Les recommandations et observations qu'il fait ici prouvent sa prévoyance et son jugement.

A ma très redoutée dame madame de la Trémoille, vicontesse de Thouars et contesse de Benon.

Madame, tant et de si bon cueur que faire puyt me recommande a vostre bonne grace. Et vous plaise savoir que nous sommes tous venus de Basse Bretagne et n'avons riens perdu, et tous les gensd'armes de par deçà sont chascun à leurs garnison. Ce que nous avons conquis l'yver, tout a esté perdu en huyt jours. Si Monseigneur vient de deçà lieutenant pour le Roy, advertissés le bien, que prime qu'il parte, qu'il soit equipé de tout ce qu'il luy fault, car après qu'il sera hors de court, ilz luy feroient comme ilz ont fait à ceulx cy. Faulte d'envoyer deux mille hommes a esté cause de la descente des Angloys. Je rescripré a Monseigneur bien au long, car je croy qu'il est avecques le Roy. Je ay donné congé à Cardin pour quinze jours pour aucunes besoingnes qu'ilz luy sont survenues à sa maison, ainsi qu'il m'a dit. Madame, plaise vous me mander et commander voz bons plaisirs, pour iceulx acomplir ou l'aide de Dieu, Madame, qu'il vous doint bonne vie et longue.

Escript à Fougères, ce lundy XX^e jour d'avril.

Vostre très humble et très obeyssant serviteur

PIERRE DAUX.

(1) V. *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes*, vol. VI, p. 234.

64 — G. DUBOYS, hospitalier de Rhodes ;

5 mai 1489, environ.

Ce chevalier de Saint-Jean de Jérusalem paraît avoir été aussi bien en cour que dans les familles de Coëtivy et d'Angoulême. Le conseil donné au comte de cette dernière ville d'aller remercier le roi et prendre ses ordres, paraît se rapporter à la nomination de Charles d'Orléans comme gouverneur de Guyenne, en 1489. Une autre lettre au comte de Taillebourg, aussi signée par le même Duboys, confirme cette date.

« Les ambassadeurs de Bretagne furent despeschés jeudi de court et s'en partirent samedi, pour tourner en Bretagne faire venir autres plus sumptueux embassade et gens de plus grant autorité, pour parler et conclure sur les articles dont par cy devant a esté traité. S'en espère tout bien. Vous avés bien seu la prise de Chasteaubriand. Le cappitaine Odet n'est pas fort euvreux en garde de places ; luy et cinq autres sont tenus à la délivrance des prisonniers qui furent pris à Vannes. . . . Aucuns de mons^r le gouverneur de Guyenne m'ont commandé aller devers luy, ce que je foy, pour aucunes matières où je auray plaisir vous y avoir trouvé. Je croy que de brief soy delibèrera aller en cour, qui sera son grant honneur et prouffit ; et me sembleroit que le plus brief seroit le meilleur. »

Cette lettre fut écrite de Matha, en Aunis, le 1^{er} mai. Le Fouilloux (près d'Arvert ?) d'où la suivante est datée, semble être le fief dont le seigneur fit, au commencement du xvii^e siècle, une réplique tant soit peu verte aux filles de la reine qui le prenaient, dit Tallemant des Réaux (¹), pour un bon campagnard.

A mon très redoubté seigneur mons^r le conte de Taillebourg.

Mon très redoubté seigneur, très humblement me recommande à vostre bonne grace.

J'ay receu voz gracieuses lettres, avecques le double de celles que vous escript le Roy, suys fort joyeux faciés tous jours chose qui soit

occasion de percéverer en sa grâce ainsi que par cy devant avés fait, continuant de bien en myeux ; et vous assure, Mons^{sr}, que j'ay eu très fort grant plaisir ouyr parler de vous en court en très grant honneur et bénivolence du Roy et des seigneurs qui y sont de présent.

Mon voiage de Coignac a esté pour veoir Mons^{sr} et Mesdames, qu'il avoit jà pieça ⁽¹⁾ n'avoye veu, luy dire des nouvelles de court dont me sembloit auroit plaisir ; aussi, de par aucuns de ses espiciaulx amys, luy dire et remonstrer que son plaisir fust le plus brief que faire se pourroit s'en aller en court, remercier le Roy et veoir que seroit son bon plaisir luy commander de faire : ce que m'a dit fera volontiers, son argentier venu, qu'il attend de court. C'est quant à mon voyage de Coignac. De nouveau n'ay sçeu autre chose qui soit nécessaire vous escripre.

Mon très redoubté seigneur, plaise vous moy commander voz bons plaisirs, pour iceulx de très bon cueur acomplir, au plaisir Nostre Seigneur, qui par sa grace vous doint acomplissement de voz nobles desirs.

Escript au Fouilloux, ce cinqiesme jour de may.

Vostre serviteur l'ospitalier de Rohdes,

G. DUBOYS.

(1) *Historiettes*, édition Paulin Paris, vol. I, p. 365.

(2) C. à d. longtemps.

65 — LES LIEUTENANT DE SAUMUR ET CHATELAIN DE
MONTREUIL-BELLAY ;

22 juin 1489.

Le comte de Laval, Guy XV (V^r N^o 62), était aussi frère de la reine de Sicile, duchesse d'Anjou, veuve du bon roi René. Il n'est donc pas surprenant que le lieutenant de Saumur et le châtelain de Montreuil soient aussi favorables à ses prétentions qu'hostiles à celles du comte de Dunois. Les voies de fait qu'ils signalent dans leur missive n'ayant probablement pas abouti au résultat qu'en attendait l'héritier légitime de Jeanne d'Harcourt,

Dunois employa un moyen plus pacifique et plus sûr. Par lettres-patentes datées de Moulins-en-Bourbonnais, le 1^{er} février suivant, Charles VIII manda expressément aux bailli de Touraine, sénéchaux et juges d'Anjou et de Poitou de le mettre en possession des châteaux de Montreuil-Bellay, Fosse-Bellay et Gennes; et en cas de refus de la part du comte de Laval de l'y contraindre par la force. Depuis, le comte de Dunois et ses descendants en ont joui sans trouble.

A nostre très redoubté seigneur mons^r le comte de Laval, s^{er} de Monstereulbellay.

Nostre très redoubté seigneur, nous recommandons à vostre bonne grace tant et si très humblement que faire pouons. Et vous plaise savoir, nostre très redoubté seigneur, que sabmedi matin fumes advertiz de certains excès, ports d'armes et voyes de fait commis et perpétrez celui jour, en vostre ville de Montereulbellay, à la personne de voz receveur, prévost et subgetz, par certain nombre de gens d'armes, jusques à cent ou VJXX, qui se disoient à mons^r de Dunoys.

A ceste cause, par ce que ce estoit en attemptant ou préjudice de la cause d'appel pendant en la court de parlement, touchant ladicte seigneurie de Monstereul, entre vous et mondit s^r de Dunoys, et contre les inhibicions et deffences à lui faictes par autorité de la dicte court, et aussi en commectant voye de fait et force publique qui est prohibée en ce royaume, en avons fait faire informacion pour vous servir en temps et en lieu, laquelle nous a semblé que pourrez faire présentez en ladicte court avecques une requeste narrative du bon droit que avez en ladicte seigneurie, dudit procès d'appel et desdictes inhibicions et deffenses, et demander réparacion desdits excès et attemptatz.

Vous en pourrez communiquer plus amplement avec vostre conseil de par delà; et si vous trouvez que ainsi se doye faire, ladicte informacion sera envoyée en ladicte court de parlement quant il vous plaira le nous faire savoir ou envoyer messaigier pour la porter. Au sourplus les gens de mondit s^r de Dunoys tiennent Fousses Bellay, et dient aucuns de pardecza qu'il vieult venir par voye de fait; par quoy seroit bon que y feissiez obviez ou venir ung voiage par decza, car vostre présence y serviroit becoup, tant pour la levée des foings que autrement.

Nostre très redoubté seigneur, vous plaise touzjours nous commander voz bons plaisirs, et nous les acomplirons o l'aide Nostre Seigneur, au quel nous prions qu'il vous doint très bonne vie et longue, et acomplissement de voz très haulx et nobles desirs.

Escript à Saumur, ce lundi au soir XXI^e jour de juign, par voz très humbles et très obéissans serviteurs les LIEUTENANT DE SAUMUR
et CHASTELAIN DE MONSTEREULBELLAY.

66 — CHARLES D'ORLÉANS, comte d'Angoulême;

7 août 1489.

Par contrat passé à Saint-Jean-d'Angely, le 24 mai 1484, ce prince (père du roi François I^{er}) avait marié sa sœur unique (V. N^o 82) avec le comte de Taillebourg, lui donnant, et pour sa dot et pour ses droits dans la succession de leur défunt père, Jean d'Orléans, comme dans celle de leur mère, Marguerite de Rohan, encore vivante, dix mille écus d'or de Florence qui valaient alors 33 sols 4 deniers la pièce. Moitié de cette somme fut comptée le jour des noces. Le surplus, qui devait l'être un an après, ne fut pas payé; et un acte spécial en renvoya le versement à la mi-août 1489. Dans la prévision qu'il en serait ainsi, le comte de Taillebourg, alors à Amboise, et auquel « pour aucuns ses grans affaires est besoing et neccessaire aller devers le Roy et illec faire résidence par aucun temps », avait donné procuration à sa femme pour toucher les cinq mille écus. Le lendemain du jour où il signait cet acte, Charles d'Orléans lui adressait de Bordeaux, chef-lieu de son gouvernement, la lettre suivante. J'ignore si sa vaisselle lui fit trouver de l'argent à Tours et si la dot de sa sœur fut mieux payée à la fin d'août, mais il résulte de plusieurs autres lettres, signées comme celle-ci, que les deux beaux-frères vécurent toujours dans la plus complète intimité. L'une d'elles parle de livres prêtés par Charles de Coëtivy au comte d'Angoulême, grand bibliophile (1). Il aimait aussi

les beaux-arts et était toujours accompagné de quelque musicien. A la fin de juillet 1487, son joueur de luth prouva, dans la capitale de l'Anjou, que l'antipathie des *artistes* contre les *bourgeois* date de loin. On lit, en effet, dans le registre des conclusions de la mairie, à la date du 1^{er} août : « Ung jeune compaignon , » soy disant nommé Guillaume Lemoyne , joueur de luz , servi- » teur de mon^{sr} d'Angoulesme, a requis pardon en Conseil de » ce qu'il avoit dit aux portiers de Saint-Nycolas , qui l'avoient » arrêté, qu'il voudroit avoir couppé la gorge à tous les vil- » lains d'Angiers. »

Mon frère ⁽²⁾, j'ay veu les lettres que m'avez escriptes par Congnac ⁽³⁾; et pour trouver vostre argent, j'envoie mon argentier à Tours, le quel est garny de ma vaisselle, pour la vendre ou engaigier. Et soiez seur que je desire acquiter ma promesse, mais de le pouoir faire à ceste myoust il ne m'est possible, comme saurez par mondit argentier; par quoy vous prie que aiez pacience jusques à la fin de ce mois seulement, et en vostre paiement n'aura point de faulte. Et si à recevoir ledit paiement n'estiez par deça, est besoing changer en vostre procuracion ledit terme de myoust et le mettre à la fin de ce dit mois.

Priant Dieu, mon frère, qu'il vous doint ce que desirez.

Esript à Bourdeaulx, le VII^e d'aoust.

Vostre frère,

CHARLES.

⁽¹⁾ Voir le très-savant et intéressant travail de M. Ed. SÉNEMAUD, intitulé : *La Bibliothèque de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, au château de Cognac, en 1496*; Bulletin de la Société Archéologique et Historique de la Charente, année 1866, pages 130-200.

⁽²⁾ On n'a pas retrouvé le feuillet sur lequel l'adresse était écrite.

⁽³⁾ Héraut d'armes ou poursuivant du comte.

67 — CATHERINE DE COETIVY, dame de Maigné ;

Vers 1490.

Mariée, comme nous l'avons déjà dit (n° 42), avec Antoine de Chourses⁽¹⁾, elle était veuve en 1487, perdit en 1494 son fils unique, et mourut au commencement de 1528, en sa maison de Magné, près Niort, âgée d'environ soixante-dix ans. Une miniature contemporaine⁽²⁾ donne son portrait en costume de veuve. Elle a derrière elle deux damoiselles, et reçoit l'hommage d'une traduction de la vie de saint Jérôme. Belle, savante, vertueuse et d'un aimable caractère, cette petite-fille de Charles VII et d'Agnès Sorel fut traitée avec quelque rigueur par son frère le comte de Taillebourg, au sujet de sa part héréditaire. L'amitié de la comtesse, Jeanne d'Orléans-Angoulême, pour sa belle-sœur, est attestée par l'extrait suivant d'une lettre qu'elle écrivit, le 18 novembre 1494, au bailli de Taillebourg, juge de Saintes, pendant que son mari était en Italie, avec Charles VIII.

« Vous avez très bien fait d'avoir baillé de l'argent à ma sœur de Maigny, car je crois qu'elle en avoit fort à besoigner, et suis fort déplaisante dont la fièvre lui est reprise. Toutefois, vù la patience que dites qu'elle prend de son enfant, dont Dieu ait l'âme, crois qu'en brief [elle] pourra guérir, attendu qu'elle est bien pensée; et connois tout ce lui partir d'une grande vertu. Je crois bien que ma sœur de Montfort (Voir n° 46) lui fait grand passetemps et lui donne du confort. »

C'est à la comtesse de Taillebourg qu'est adressée la lettre olographe suivante, à laquelle je donne une date approximative.

A Mademoiselle.

Mademoiselle, an lieu de se que ne vous feis savoir mon partemant l'aulture fois que m'an alay, dont il me déplait bien que n'avoye lesir d'anvoyer là où vous estiés, pour se fere fault bien que vous avertise que suis devenue sy fame de court que ne me sareye plus tenir d'aler verslosi monde, et croy que partiré mecredi ou jeudi. Et vous asure

par ma foy, Mademoiselle, que j'ay plus de regret an se que ne vous ay vehue que ne sariés panser, et que plus pour cela estoye venue par desà que pour afaire que je y eus; et quant je n'euse pansé déplaire à monsr mon frère, je feuse alée là, més toujours de plus an plus me donne à connoistre qu'il me veult mal, dont bien y me deplest, pansant ne l'avoir déservy. Par quoy me suis délibérée, quelque déplesir que se me soit, d'atandre juques à une aultre fois à faire le voyage, combien, Mademoiselle, que quant ma vehue vous eust peu an quelque chose servir, n'y eust hu riens quy m'eust gardée de se fere, ainsin que plus au long vous panse dire quelque jour; et vous veulz prier me tenir toujours en vostre bonne grase et souvenance, à laquelle très humblemant me recommande, vous disant que plus que aultre je desire estre selle quy est et toujours veult estre vostre très humble seur,

KATHERINE DE COETTIVY.

Mademoiselle, je suis bien aise des nouvelles que m'avés mandées de ma seur, que n'avoie point seu à la verité juques à maintenant. Ausy, Mademoiselle, je vous veulx prier que quant l'argent qui m'est dehu à Nouel passé sera prest, quy vous plesse prandre la paine de dire quy soit baillé à quelqun de mes gens qui loge par desà.

(¹) Leur contrat de mariage porte la date du 7 mars 1477, vieux style.

(²) Elle est reproduite dans les *Costumes du Moyen Age Chrétien* de J. de Hefner, 2^e division, planche 135.

68 — MONTIGNY;

12 janvier 1490 environ.

La signature, dont la fin est en abrégé, peut aussi bien être *Montilz* que *Montigny*, et j'ignore où est située la maison de Mazières d'où la lettre est datée. Elle a pour objet de remercier Gabrielle de Bourbon de ce qu'elle prend à son service une fille dont les parents ont pour les la Trémoille autant de vénération que de reconnaissance. D'après l'Art de vérifier les dates (¹), le titre de *Madamoiselle*, donné à la vicomtesse de Thouars, résul-

terait de ce que son mari n'était pas encore chevalier ; mais comme il avait déjà commandé en chef les armées royales, mieux vaut voir ici une erreur d'adresse, d'autant plus qu'aux N^{os} 57 et 62, la femme de Louis de L. T. est appelée Madame.

A ma très redoutée damoesselle madamoesselle de la Trimolloye et vicontesse de Touarst.

Ma très redoutée damoysselle, si humblement comme je puis me recommande en vostre bonne grâce, dessirant de vous obéyr et servir en tout ce que y vous plesra me commander, comme cely qui de lont tamps est tenu et obligé d'ainsy le faire : quar mes prédissesseurs et moy avont esté serviteurs de la messon où vous estes et en avont heu des biens et des honneurs beocot, et à ceste cause suis tenu differe tout le service que je pourrés, ce que je voulrés fere de tout mon possible. Et an ce qui vous a pleu me fere cept honneur de m'escripre touchant ma fille, vous resmercie humblement, et ausi de l'onheur que fectes à madicte fille de ce qui vous plect vous en acompaigner, ce qu'elle fera de bon vouloyer ; et de ma parst en suis très joyeux et la tanrés bien à heureusse sy elle vous pouet fere service qui vous fus agréable. En vous suppliant, ma très redoutée damoysselle, de me commander vostre bon plessir, pour ycely accomplir de humble vouloyer et au plesir Nostre Seigneur qui, pour sa grâce, vous donne ce que plus désirés.

Escript en vostre messon de Mazières, le XI^e jour de janvier.

Vostre très humble et obéissant serviteur,

MONT....

(¹) Edition in-folio, vol. 2, p. 674.

69 — CATHERINE DE LA TRÉMOILLE, abbesse du Ronceray d'Angers ;

26 janvier 1490 environ.

Elle entra dans le monastère en l'année 1459, fut installée comme abbesse le 22 septembre 1486, quinze jours après le décès d'Aliénor de Champagne, dont elle avait été nommée coadjutrice, et mourut le 5 avril 1493. Ses armoiries étaient représentées dans une des verrières de l'église. Tels sont les seuls renseigne-

ments fournis par les archives du monastère sur Catherine de la Trémoille. Dans le chartrier de Thouars, outre sa jolie lettre, il n'a été retrouvé qu'une pièce, fort curieuse du reste : c'est la liste, avec estimation, du trousseau et du mobilier que son père devait fournir pour la faire recevoir comme novice. En voici la reproduction abrégée :

Un manteau de (drap) noir, de 4 aunes à 4 écus	16 écus.
Quatre manteaux de Lombardie, pour le fourrer,	16 —
Une robe de drap noir, de 4 aunes à 3 écus	12 —
Une autre, pour tous les jours, d'autre noir, de 4 aunes à 2 écus	8 —
Une cotte simple d'hiver, en fin blanchet, de 3 aunes à 2 écus	6 —
Une autre d'été, en futaine, de 5 aunes	8 —
Quatre aunes de linople de soie pour la tête (c. à d. pour coiffes)	2 —
Tonture de draps, façons de robes et autres habillements	4 —
Un breviaire	30 —
Deux lits bien et honnêtement garnis de courtines, linge de lit et de table, oreillers, couvrechefs (valeur non indiquée).	
Un grand coffre et un petit, un banc, 6 escabeaux, 1 dressoir, 2 chalits, 2 tables et 4 tréteaux, qui coûteront le tout	12 —
Vaisselle d'argent : 3 tasses, 1 pot, 6 cuillers, pesant le tout 6 marcs	48 —
Vaisselle d'étain : 12 écuelles, 6 plats, 2 quartes, 1 tierce (¹), 1 pinte, 1 bénitier et 1 chopine, le tout valant	7 —
Deux landiers	1 écu ¹ / ₂
Deux bassins, l'un plat et l'autre creux	2 —
Quatre chandeliers en cuivre	1 —
Un chandelier de salle (²)	2 —
Total, sans les deux lits et leurs accessoires, 175 écus ¹ / ₂ .	

A quoi il faut ajouter , pour le dîner d'entrée , 40 écus.

Plus le bled , le vin , le lard , les venaisons et gibier fournis par la famille.

« Et puis, dit encore notre document, quant elle sera professe en l'ordre (c. à. d. prendra le voile), luy faudra donner un signet et une verge (cachet et anneau), le tout d'or; et qu'il y ait ung dyament ou autre pierre en la verge.

» Et fauldra faire ung disner tout aux despans d'elle, avecques le salaire de l'évesque, s'il n'y en a d'autres professes; mais si elles estoient II, III ou IIII, chascune y contribueroit. »

Un compte de la baronnie de Craon donne le chiffre total de ces frais par le passage suivant, relatif aux premiers mois de l'an 1471. « Pour la despense de mademoiselle de la Trémoille, quant elle fut nonnain à Angiers, la somme de 412 livres 15 sols. »

La lettre signée de Catherine de la Trémoille à sa belle-sœur, Gabrielle de Bourbon, doit avoir été écrite vers 1490, époque à laquelle *Monseigneur son neveu*, Charles, prince de Talmont, était âgé de trois ans et demi.

A mademoiselle,

Mademoiselle, je me recommande à vostre bonne grace tant et si très humblement comme je puis.

Mademoiselle, on dit de par deczà que Monseigneur s'en vient à Craon, et que luy venu vous ne serez guères qu'il ne vous envoie quérir, dont je suis bien ayse, pensant que viendrez veoirs la ville d'Angiers, et c'est ce que plus je desire que de vous y veoirs. Je ne say comment il m'en yra, mais en ceste espérance je passe joyeusement ce karesme. Si j'en suis trompée, je ne croiré pas une aultre foiz de légier; toutesfoiz j'ay espérance d'en faire tant de bonnes prières ceste année que Dieu en oura la quelque une, car, par ma foy, Mademoiselle, c'est ce que plus je desire que de vous veoirs; et si je estoye pour aller par pays, il y a longtemps que eusse acomply mon désir et que eusse esté devers vous. Et si j'ay grant envye de vous veoirs, je croy que n'en ay guères mains de veoirs monseigneur mon nepveu, lequel je pry Dieu qu'il vous vueille saulver.

Mademoiselle, je vous supply que si sçavez milles nouvelles de Monseigneur qu'il vous plaise m'en faire sçavoir, et aussi de celles de monseigneur mon nepveu; en priant à Dieu, Mademoiselle, qu'il vous doint bonne vie et longue.

Escript à Angiers, le XXV^e jour de janvier.

Vostre très humble et aubéissante seur,

K. DE LA TRÉMOILLÉ.

(¹) C. à. d. des vases contenant un quart et un tiers de pinte.

(²) C. à d. la salle capitulaire.

70 — LES JURÉS, PAIRS ET ECHEVINS DE SAINTES;

24 ou 25 février 1490, environ.

Avec le corps de ville de Saintes, Charles de Coëtiwy tient la même conduite qu'à l'égard des Rochelais (¹). Quand il se présente des difficultés, c'est toujours à lui que l'on a recours. Ainsi, dans une lettre portant pour date : *Escript hastivement à Xainctes, cestui XIII^e jour de jung*, on lit :

« Et parceque en ce et autres choses desirons nous en gouverner par vous, expressément envoyons le pourteur par devers vous; vous priant très affectueusement que voustre plaisir soit sur ce nous faire savoir voustre bon advis, avec voz bons plaisirs, pour iceulx acomplir de tous noz pouvoirs, aident Nostre Seigneur. »

Par la lettre qui suit, et qui paraît avoir été écrite vers l'an 1490, le comte de Taillebourg n'est plus seulement conseiller, mais défenseur des privilèges de l'antique cité, à laquelle le rattachait d'ailleurs son office héréditaire de capitaine des ponts de Saintes.

*A très noble, hault et puissant seigneur monseigneur le comte
de Taillebourg.*

Nostre très honnoré et doubté seigneur, tant et si très humblement comme faire pouvons, à vostre bonne grâce nous recommandons.

Nous envoions par devers vostre très noble seigneurie maistre Denis Guischard, pour vous réduire à mémoire les privilèges de ceste ville, donnez aux jurez et ceulx qui sont de la maison et collège de ladicte ville, vous requérans très humblement, Nostre très honnoré et doubté seigneur, que lesditz privilèges vous plaise entretenir et iceulx nous conserver de vostre bonne grâce. Par cy devant, tousjours nous avez eu en vostre singulière recommandacion et nous avez bénévolement favorisez en noz affaires, dont à jamais nous avez obligez et constituez voz humbles serviteurs ; et telz nous repputons et repputerons perpétuellement, et tousjours prestz à vous obéyr et accomplir de très bon cuer ce qu'il vous plaira nous mander et commander, selon nostre petit pouvoir.

Nostre très honnoré et doubté seigneur, nous prions Dieu qu'il vous doint très bonne vie et longue, et accomplissement de voz nobles et bons désirs.

Escrypt à Xainctes, le jour saint Mathias.

Voz très humbles serviteurs,

LES JUREZ, PERS ET ESCHEVINS DE XAINCTES.

(¹) Voir n° 51.

71 — G. CHARDON, DIT MESNAC ;

25 février 1490, environ.

Il est question, dans sa lettre olographe, d'un troupeau de daims, dont plusieurs femelles pleines, donné à Charles de Coë-tivy par son beau-frère le comte d'Angoulême. Ainsi, la forêt de Taillebourg n'était pas aussi bien peuplée en gibier à pied fourchu qu'en oiseaux de vol. Le second passage fait indirectement

l'éloge du chapitre cathédral d'Angoulême, qui ne permettait pas aux chanoines absents de jouir du revenu de leur prébende, fussent-ils chapelains du comte de la province. Le s^r de Mesnac était l'un des serviteurs de ce dernier.

A mon très redouté seigneur mons^{sr} le conte de Taillebourg.

Mon très redouté seigneur, si très humblement que faire puis à vostre bonne grâce me recommande.

Et vous plaise savoir que à ce matin ay receu les lettres qu'il vous a pleu m'escrire, touchant les daings que Monseigneur vous a donnés, pour les vous envoyer par eaue, ce qui n'est bonnement possible à présent en correction, car il y a deux femelles fort plaines, si plus n'en y a, lesquelles on gasteroit en les prenant; combien que se voullés que l'on aventure tout, il sera fait. Oultre les gabarres sont vers Tournay, et ne seront de retour que ne soit la fin de la sepmaine qui vient.

Au surplus, de mons^r maistre Gabriel, ce dit matin à l'entrée de ce chappitre général, ay fait de par vous la requeste, mais ce non obstant a l'on pris deffault contre lui et autres absens, mesmement contre Sainte Ragunde, chappelain de Monseigneur; mais quant ledit maistre Gabriel viendra par deçà faire aucune résidence, comme fault bien qu'il face, et il vous plaira escrire à Mess^{rs}, ledit deffault se pourra adnuller ligièrement.

En me mandant vostre bon vouloir touchant les daings, et commandant au surplus voz bons plaisirs, pour iceulx acomplir de très bon cueur, aydant Nostre Seigneur qui, mon très redouté seigneur, vous ait en sa saincte garde, et vous done l'acomplissement de voz bons et haults desirs.

Escript à Engoulesme, ce XXV^e jour de février, par vostre très humble serviteur,

G. CHARDON, DIT MESNAC.

72 — LE S^{gr} DE LONGCHAMP ;

13 mars 1490, environ.

Voisin ou même vassal du comte de Taillebourg, et ayant subi de la part de ses gens une spoliation sur laquelle il devait être statué dans une entrevue dont le jour et le lieu étaient fixés, M. de Longchamp, vû la difficulté d'y faire rendre ses témoins, sollicite une remise en possession immédiate, l'examen des titres qu'il produira devant justifier son droit de propriété. Sa lettre olographe paraît avoir été écrite vers 1490.

A monseigneur,

Monseigneur, tant et si humblement que je puis à vostre bonne grâce me recommande.

Mons^{gr}, j'ai receu les lettres qu'il vous a pleu mescripre, par les quelles m'escripvez que avez advisé que la journée que avez entreprise au lundi emprès la micaresme, et assignée au lieu de Cozes, pour veoir ès différans d'entre vous et moy, seroit plus aisée en vostre ville de Taillebourg. Mons^{gr}, je aymeroie autant qu'il y fust veu audit lieu de Taillebourg que audit Cozes, quant je penseroie finer de mes tesmoings; ce que ne pourroie que ce ne fust o très grant difficulté, et sans les quelx croy bien qu'on ne pourroit faire yssue ès matières ès quelles requiers estre réintégré, sinon que ce fust vostre plaisir consentir que fusse réintégré et confesser ma possession et la spoliation faicte par voz gens, qui est la vérité. Et au regard du surplus je croy, Mons^{gr}, qu'il se puet cognoistre et décider par les pièces et tiltres que je entens produire.

Mons^{gr}, si ne fussent certaines affaires qui me sont sourvenuz, eusse esté en personne par devers vous, et s'il vous plaist me tiendrez pour excusé. Et en me commandant vos bons, hautz et nobles désirs, pour les acomplir de tout mon pouvoir, au plaisir Dieu qui vous doint, Mons^{gr}, très bonne vie et longue.

Escrit en vostre maison de Longchamp, cestui XIII^e jour de mars.

Vostre très humble et obéissant serviteur,

DE LONGCHAMP.

73 — BRIENT BRISART ;

5 mai 1490, environ.

En venant apporter au comte de Taillebourg la recette des domaines et seigneuries qu'il possédait en Bretagne, et en abordant à Meschers, petit port situé à l'embouchure de la Gironde, quelques-uns des marins bretons, probablement à court de vivres et ne se croyant pas dans un fief de leur seigneur, en détroussèrent les maigriers, c'est-à-dire les pêcheurs de maigre, beau et bon poisson très-abondant alors sur les côtes de la Saintonge. Brient Brisart, sans doute capitaine de Cozes ou de Meschers, commence par mettre en sûreté la bougette aux écus, puis il signale le fait au comte et le prie d'y aviser promptement.

Je donne à sa lettre olographe la date de 1490 environ, parce que Jean Legleau (1), cité par Brisart, était dès 1486 au service de Charles de Coëtlivy, et que ce dernier vendit ses terres de Bretagne en 1497, pour payer les dettes contractées pendant l'expédition d'Italie, où il avait accompagné Charles VIII.

A mon très honoré seigneur mons^{sr} le conte de Taillebourg.

Mons^{sr} aujourduy, envyron vespres, ainssi que je venoye de Cozes en ceste ville, je ay trouvé ung tas de vous bonnes gens de ce bourc de Meschers qui avoyt pris et arresté huit ou dix bretons, qui estoit descendu ad ce port. Et pour ce que aulcuns des mesgrers, ceste nuyt passée, ont esté destroussé sus la rivière, en peschant, vousdiz bonnes gens ont prins lesdiz bretons pour suspicion, pour ce que aucuns d'eux a dit qu'il avoyt esté ceste nuyt passée à destrousser les pescheurs. Toutesfoys, Mons^{sr}, je ay parlé à eulx et les ay interrogé qu'il estoit, lesqueulx m'ont dit qu'il sont embarché à Brest; et le principal d'eulx se dit vostre serviteur et receveur de Mescaud, et se nomme Prejehan Lagoyron, et a quelque somme d'argent en une boethe et en une bougete, le queul dit que c'est la recepte de vous terres de par delà. Toutesfoys, Mons^{sr}, de la somme je ne sçay qu'il y a, mès je l'ay fait mectre en cy bonne seureté qu'il ne perdra riens. Et aussi, Mons^{sr}, y a des lettres adroÿssant à vous, et ne vous les envoie point pour ce que j'ay mis le tout ensemble.

Pour ce, Mons^{sr}, il me semble que devoyz envoier quelque ung de vous gens pour y prévoyr ainsi que aviserés, et aussi pour conduyte, et aussi je ne les congnois; et y a avecques luy ung d'eulx qui se dit cousin de Jehan Leglo. Et le plus toust que pourrés y doyvés envoyer, car il enuyet desja au receveur qu'il n'a parlé à vous, ainsi qu'il dit. Et au regart de moy, Mons^{sr}, si quelque service vous y puisse faire, je y suys prest comme ung de vous serviteurs, car jusques ad ce que je sache de vous nouvelles il ne partira d'ycy. En me recommandant tousjours, Mons^{sr}, très humblement à vostre bonne grace, en priant Nostre Seigneur qu'il vous doint bonne vye et longue.

Escript en vostre méson de Meschers, le cinquesme jour de moy.

Vostre très humble et aubayssant serviteur,

BRIENT BRISART.

(¹) Receveur ordinaire du comte en la châtellenie de Rochefort.

74 — ANDRÉ PAUMIER ;

26 septembre 1490, environ.

Il était attaché à Jean de la Trémoille, archevêque d'Auch. Envoyé, probablement à la suite de la nomination du prélat, vers son frère aîné, encore en Bretagne avec l'armée du roi, ce serviteur, plus lettré que brave, raconte les mésaventures et les dangers de son voyage.

A mon très honoré seigneur mons^{sr} de Saint Martin, capitaine de Mauléon (¹) et de Gençay.

Mon très honoré seigneur, je me recommande en vostre grâce si très humblement que je puy. Et vous plaise savoir que le jour que party de Craon pour aller à Laval, je trouvay à une petite rivière près d'une forest, comme à une lieue de Laval, bien xxv hommes sans nulle livrée qui prindrent ce que j'avoie en ma bource, qui se pouoit monter environ xxxij sols. Et entre Vitré et l'ost, en trouvay d'autres qui me firent la plus grant peur que je euz oncques, et habonnay (²) mon cheval et feuz mussé en ung buisson près de troys heures, en grant

dangier d'estre prins. Toutesfoiz je eschappay jucques à l'ost, où je baillay voz lettres et celles de mon maistre à Monseigneur, qui me depescha en la forme que vous a dit mons^r le maistre Chaserac, qui me fit dépescher. Et est la forme de ma dépesche que j'ay unes lettres missives que Monseigneur escript à mon maistre, contenant qu'il joisse des offices dont il a ses lettres, selon le contenu desdictes lettres.

Mon très honoré seigneur, il vous plaira me pardonner si n'ay passé par vous, car je suys si mal monté qu'il me convient aller à pié et toucher mon cheval devant moy, qui n'est bon pour les dangers qui sont devers Craon. Je m'en voys à Poitiers, où est mon maistre, pour luy dire de voz nouvelles, car je suys seur qu'il en desiret bien savoir.

Mon très honoré seigneur, plaise vous me commander voz bons plaisirs, pour les acomplir aident Nostre Seigneur, qui vous doint bonne vie et longue.

Escrip^t à Thouars, le XXV^e jour de septembre.

Vostre très humble serviteur,

ANDRÉ PAUMIER.

(¹) Aujourd'hui Châtillon-sur-Sèvre. Gençay est près de Poitiers.

(²) *Sic* pour abandonnai.

75 — LE S^r DE COURBON;

4 octobre 1470.

Un mémoire sur la maison de Courbon, en Saintonge, imprimé dans la *Revue de l'Aunis* de 1866, parle de cette famille comme de l'une des plus distinguées de la province. S'il n'en eût été ainsi, l'auteur de notre lettre (probablement Nicolas de Courbon, s^{sr} de Saint Léger, fils de Henri et père de Guy, qui vivaient l'un en 1471 et l'autre en 1523), n'eût pas adressé une réclamation aussi ferme, au sujet d'un vol commis chez le comte de Taillebourg et par ses gens. Il s'agissait d'une chienne d'oiseau, c'est-à-dire servant à faire lever le gibier sur lequel on lançait les faucons et autres oiseaux de proie dressés pour la chasse.

Une vingtaine d'années plus tôt, à propos d'une enquête où ils devaient témoigner contre lui, Olivier de Coëtivy avait attaqué en ces termes (1) deux membres de la famille de Courbon :

« Lesdits de Courbon frères, Jean, prieur de Saint Savinien, et Henri, médisent de la personne dudit demandeur en tous lieux où ils se trouvent, en l'appelant villain traître breton, combien que ledit demandeur soit un bien vaillant chevalier, qui a bien et loyaument servi le Roy et de présent sert de jour en jour, comme il est notoire par tout le royaume de France. Item que maintes fois iceux de Courbon se sont efforcés, par leurs mauvais rapports et fausses accusations et dénonciations faites et baillées au Roi notre Sire (Louis XI), vouloir détruire de corps et de biens ledit s^{er} de Taillebourg. Et par ce appert qu'il sont ennemis capitaux dudit demandeur et non recevables à témoigner contre lui. »

La date de notre missive olographe est indiquée par la mention de faits relatifs à la guerre qui eut pour conséquence le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne.

A mon très doubté et puyssant seigneur monseigneur le conte de Tallebourg.

Monseigneur, tant et sy très humblement comme je puy me recom-mande à vostre bonne grâce.

Monseigneur, dernièrement que je fus par devers vous, par de gens de vostre mayson me fut dérobé une chienne d'oyzeau qu'avés mené quant et moy; qui me fut fait ung très grant desplesir et le prens plus mal en gré que ne ferés ailleurs.

Monseigneur, je me trouve asés souvent ès lieux hou m'asaye vous fere service, et quelque coup le sarés ansy; et sy vous plect que cou-nesse que vouhlés que me ploye vostre serviteur, vous supplie qui soit vostre bon plesir me fere randre madite chienne, hou autrement pan-céré que tout ce que pouvés avoir fait et feré ne me ceroit pour rien conté, car je suys sûr que des gens de vostre houstel la prindret.

Yvon de Pont vint arsoir de court, qui dit que l'enbassade de Bre-tagne n'a rien fait, par ce que le Roy, à leur requeste, ne veult relacher monseigneur d'Orléans (2); et ausy qui croit que les Anglès s'en vont si leur done le Roy soysante mille frans.

Monseigneur, s'yl est service en quoy vous plese m'employer, mandés le moy et je le feré de tout mon pouer ; en priant Dieu, Monseigneur, qui luy plessent vous doner très bone vie et longue, et tout l'entier de vos bons dessirs.

Escript à Saint Légier, le quatrième jour de octobre.

Vostre très humble et très obéysant serviteur,

DE COURBON.

(¹) Procès-verbal original, titres de Taillebourg.

(²) Depuis Louis XII.

PAUL MARCHEGAY.

(A continuer.)

DOCUMENTS INÉDITS

BULLE D'INSTITUTION DE JEAN DE PLÉDRAN

CURÉ DE SAINT-NICOLAS, DE NANTES

EN 1503

La pièce suivante, lue à la séance du 30 janvier 1872, est la Bulle d'institution, en cours de Rome, de Jehan de Plédran, plus tard chanoine de la Collégiale de Notre-Dame, doyen de Nantes, conseiller aux grands jours, président à la Chambre des Comptes de Bretagne en 1537, et frère de Mathurin de Plédran, mort évêque de Dol en 1521.

Ce titre, faisant partie des archives de l'évêché, nous avait été confié par M^{sr} Fournier, pour en donner communication à la société.

L'église de Saint-Nicolas, d'abord située dans un faubourg, fut enfin comprise dans la ville, lorsqu'en 1227, le duc Pierre Mauclerc augmenta l'étendue de sa capitale en élargissant l'enceinte des fortifications.

La paroisse, moins ancienne, pensons-nous, que celles de Saint-Similien, Saint-Donatien, etc. . . a toujours été l'une des plus peuplées de la cité, en raison de son extension sur le quartier commercial de la Fosse. Il existe une liste, assez complète,

de ses marguilliers, remontant à la seconde moitié du xiv^e siècle. Ses registres de baptêmes, parfaitement tenus, datent de 1467, et contiennent d'intéressantes mentions historiques, dont nous citerons au hasard celle ci-dessous, ayant trait au séjour d'Anne de Bretagne à Nantes en 1505. Malheureusement la date du jour et du mois manque ; mais c'est entre le 26 juin et le 10 juillet.

« . . . die, auctoritate apostolicâ processione factâ et solemnitate ut in festo sacramenti Altaris, et remissio omnium peccatorum dicenti quinquies, *Pater noster*, *Ave Maria* ; Regina Anna Francorum et Britannorum ducissa, presens et in processione in ecclesias sancti Nicolay. »

Voici encore quelques-uns des noms singuliers extraits du registre de 1558 à 1571 :

Pierres de Longue Tronpette ; Juliane Troyssaintures ; Nycolle Brisorgueil ; Macé Galopin ; Jehanne Caillibote ; Guillaume Saligot ; Nycolle Beauruban ; Dame Renée Longue espeye ; Nouel Le Draps ; Yvonne Pellebouc ; Michel Lemaistrefoul ; Marguerite la Vieillefemme ; Perrine Peau-de-Renard ; Françoise Dieunousecourera, etc. . . , etc. . .

S. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO.

« Julius Episcopus, Servus Servorum Dei, dilecto filio Johanni de Pledran, rectori parrochialis ecclesie sancti Nicolai Nannetensis, Bacallario in decretis, Salutem et Apostolicam benedictionem. Rationi congruit et convenit honestati, ut ea que de Romani pontificis gratia processerunt licet eius superveniente obitu littere apostolice super illic confecte non fuerint suum sorciantur effectum. Dudum siquidem felicis recordationis Alexander papa VI, predecessor noster, omnia beneficia ecclesiastica cum cura et sine cura apud sedem apostolicam tunc vacantia et in antea vacatura, collationi et dispositioni sue reservavit decernere ex tunc irritum et mane si fecire super hyc a

quoque quavis auctoritate scienter vel ignoranter contingeret attemptari. Et deinde parrochiali ecclesia sancti Nicolai Nannetensis, per liberam resignationem dilecti filii Oliverii Cadoret, tunc ipsius ecclesie rectoris, de illa quam tunc obtinebat dilectum filium Magistrum Thomam Regis canonicum Redonense scriptorem et familiarem nostrum, tunc suum procuratorem, ad id ab eo specialiter constitutum in manibus dicti Alexandri predecessoris sponte factam, et per eundem Alexandrum predecessorem admissam apud sedem eandem vacantem, et de qua nullus præter eundem predecessorem e. vice disponere potuerat sive poterat, reservatione et decreto obsistentibus supradictis, prefatus Alexander predecessor volens tibi apud se de litterarum sciencia ac morum honestate aliisque laudabilibus probitatis et virtutum meritis multipliciter commendatur, horum intuitu gratiam facere, teque a quibusvis excommunicationis suspensionis et interdicti ac aliis ecclesiasticis sententiis censuris et penis a iure vel ab homine quavis occasione vel causa latis si quibusdam quomodo libet innodatur existebas ad infrascriptorum duntaxat consequendum effectum absolvens et absolutum fore censens, necnon omnia et singula beneficia ecclesiastica cum cura et sine cura que etiam ex quibusvis apostolicis dispensationibus obtinebas et expectabas ac in quibus et ad que ius tibi quomodolibet competeat quecumque quocumque et qualiacumque essent, eorumque fructuum reddituum et proventuum veros annuos valores ac huius modi dispensationum tenores pro expressis habens sub datum videlicet quarto decimo kalendarum maii pontificatus sui anno undecimo, ecclesiam predictam cuius fructus redditus et proventus centum et vigintiquinque librarum Turo-nensium parvorum, secundum communem extimationem valorem annum ut asserebas non excedebant, sive premissis sive alio-quovismodo aut ex alterius cuiuscunque persona seu per simi-lem resignationem dicti Oliverii vel cuiusvis alterius de illa in Romana curia vel extra eam, etiam coram notario publico et testibus sponte factam, aut constitutionem pie memorie Johannis pape XXII etiam predecessoris nostri que incipit *Excecrabilis*, vel

asseccutionem alterius beneficii ecclesiastici quavis auctoritate collati vacaret etiam si tanto tempore vacavisset quod eius collatio juxta Lateranensis statuta consilii ad sedem predictam legitime devoluta. Ipsamque ecclesiam dispositioni apostolice specialiter vel alias generaliter reservata existeret super ea quoque inter aliquos lis cuius statum haberi voluit etiam pro expresso penderet indecisa, dummodo eius dispositio ad eundem Alexandrum predecessorem ea iure pertineret cum omnibus iuribus et pertinenciis suis apostolica tibi auctoritate contulit et de illa etiam providit decernens prout erat irritum et mane si serus super hyc a quoquam quavis auctoritate scienter vel ignoranter attemptatum forsitan erat ea tenus vel imposterum contingeret attemptari. Non obstantibus recolende memorie Bonifacii pape VIII, similiter predecessoris nostri et aliis apostolicis constitutionibus contrariis quibuscunque. Aut si aliqui super provisionibus sibi faciendis de huiusmodi vel aliis beneficiis ecclesiasticis in illis partibus speciales vel generales dicte sedis vel legatorum ejus litteras impetrassent, etiam si pereas ad inhibitionem reservationem et decretum vel alias quomodolibet esset processum, quibus omnibus prefatus Alexander predecessor noster in assecutione dicte ecclesie voluit anteferri sed nullum per hoc eis quod assecutionem beneficiorum aliorum preiudicium generari. Seu si venerabili fratri nostro Episcopo Nannetensi vel quibusvis aliis communiter vel divisim ab eadem esset sede indultum, quod ad receptionem vel provisionem alicuius minime tenerentur et ad id compelli non possent quodque de huiusmodi vel aliis beneficiis ecclesiasticis ad eorum collationem provisionem presentationem seu quamvis aliam dispositionem coniunctim vel separatim spectantibus nulli valeret provideri per litteras apostolicas non facientes plenam et expressam ac de verbo ad verbum de indulto huiusmodi mentionem et qualibet alia dicte sedis indulgentia generali vel speciali cuiuscunque tenoris existeret per quam ipsius Alexandri predecessoris litteris si super hoc confecte fuissent non expressam vel totaliter non insertam effectus huiusmodi gratie impediri valeret quomodolibet vel differri et de

qua eiusque toto tenore habenda esset in eisdem litteris mentio specialis. Ne autem de absolutione collatione provisione decreto et voluntate predictis eo quod super illis ipsius Alexandri predecessoris, eius superveniente obitu, littere confecte non fuerunt valeat quomodo libet hesitari, tuque illarum frustreris effectum, nolumus et apostolica auctoritate decernimus quod absolutio collatio provisio decretum et voluntas Alexandri predecessoris, huiusmodi perinde a dicta die quarto decimo kalendarum maii suum sorciantur effectum, ac se super illis ipsius Alexandri predecessoris littere sub eiusdem diei date confecte fuissent prout superius enarratur, quodque presente littere ad probandum plene absolutionem collationem provisionem decretum et voluntatem Alexandri predecessoris huiusmodi ubique sufficiant nec ad id alterius probatione adminiculum requiratur. Nulli ergo omnino homini liceat hanc paginam nostre voluntatis et constitutionis infringere, vel ei ausu temerario contraire. Si quis autem hoc attemptare presumpserit, indignationem omnipotentis Dei ac beatorum Petri et Pauli Apostolorum eius se noverit incursurum. Datum Rome, apud Sanctum Petrum, anno incarnationis dominice millesimo quingentesimo tertio, sexto kalendarum decembris, Pontificatus nostri anno primo.

» Signe † E. DE VALEREN.

Expedita pridie novembris, anno primo. — V. de Phano, etc..... »

Au dos est écrit : Bulla provisionis Domini Johannis de Pledran de parochiali S^{ti} Nicolai Nannetensis.

Et d'une écriture récente : Pièce pour la cure de St-Nicolas, armoire G. creneau G.

PROCÈS-VERBAUX

Rapportés par le Chapitre de l'Église Royale et Collégiale de Notre-Dame
de la ville de Nantes.

Parmi les nombreux documents nantais, qui viennent incessamment grossir la collection choisie et intéressante que forme M. Louis Petit, il en est un tout récemment tombé entre ses mains, dont voici le titre :

PROCÈS-VERBAUX *rapportés par le Chapitre de l'Eglise Royale et Collégiale de Notre-Dame de la ville de Nantes.* Petite plaquette in-8° de 12 pages, sans nom d'imprimeur. 1790.

Ainsi que nous l'apprend le texte de ces pièces, dont nous n'avions aucune connaissance, elles ne furent point transcrites sur les registres des délibérations capitulaires, et cet exemplaire est probablement unique, aujourd'hui.

Notre confrère a bien voulu nous les réserver, et, ce dont nous ne saurions trop le remercier, nous laisser le plaisir de les publier, comme une addition aux preuves de la monographie de la Collégiale, dont l'étude a été accueillie avec une si grande sympathie par les lecteurs du *Bulletin*.

S. DE LA NICOLLIÈRE-TEJEIRO.

L'an mil sept cent quatre-vingt-dix, le samedi six novembre, environ les quatre heures de l'après-midi, nous soussignés Chefcier, chanoines et chapitre de l'Église Royale et Collégiale de Notre-Dame de Nantes, rapportons, qu'à l'issue de l'office de vêpres, entrants dans la sacristie, nous y avons été suivis de deux

Messieurs du District de Nantes ; savoir, MM. Coisquaud, Président et Donnet. M. Coisquaud nous adressant la parole, a dit : Messieurs, vous n'ignorez pas l'ordonnance du département de la Loire-Inférieure, du six octobre, qui porte que le décret de l'Assemblée nationale en date du douze juillet dernier, sur la suppression des chapitres, sera mis à exécution le quatorze dudit mois, laquelle ordonnance vous a été notifiée par le Procureur-Général-Syndic dudit département, et nous venons aujourd'hui vous prévenir que nous allons incessamment procéder à cette opération. Alors a été représenté par nous Chefcier, que plusieurs membres de la Compagnie étoient absents, et notamment les commissaires qui avoient été nommés pour assister à l'inventaire, et que la Compagnie désiroit que tous fussent présents ; à quoi M. Coisquaud a répondu qu'il falloit les avertir, et qu'ils attendroient jusqu'au mardi neuf. Il a ensuite proposé à la Compagnie, d'acquitter, même après sa dissolution, les fondations de l'Eglise, en renonçant aux marques distinctives de l'état de chanoine, et sans aucune place fixe au chœur. Sur quoi, nous Chefcier, après lui avoir demandé ce qu'il entendoit par fondation, nous lui avons observé, que la première et la principale de nos fondations, étoit de chanter l'office canonial ; savoir, matines, grand'messe et vêpres ; que les autres fondations, auxquelles nous n'étions pas moins obligés, n'étoient que des dépendances et accessoires de la première, et que les regardant toutes indivisibles et d'une obligation égale, nous ne pouvions acquitter les unes sans les autres. A cela a été répondu par M. Coisquaud, qu'il feroit part de notre observation à MM. du département, puis se sont retirés ; et avons arrêté et rédigé le présent, pour valoir ce qui sera vu, sous nos seings, lesdits jour et an.

Signé, DE MELLIENT Chefcier ; COUILLAUD Chanoine ;
MATISSE, LEBLANC, TAILLÉ, BASCHER.

Et avenant le jeudi, onzième jour du même mois, et au que dessus. Nous soussignés Chefcier, chanoines et chapitre de ladite église de Notre-Dame, rapportons, que rentrants dans ladite sacristie, à l'issue de l'office de vêpres, se sont présentés MM. Coisquaud, président du district, Donnet, Sotin, faisant les fonctions de Procureur-Syndic, accompagnés du sieur Montaut, leur secrétaire; que M. Coisquaud, portant la parole, a dit : qu'après avoir fait part à MM. du département de l'observation par nous faite, le 6 de ce mois, relativement à la continuation de l'office canonial et à l'acquit des fondations de l'église, le département lui ayant dit, que l'esprit du décret de l'Assemblée nationale, étant que tout chapitre fut supprimé, il ne devait plus y avoir d'office canonial; qu'il venoit, en conséquence, nous intimer l'ordre de cesser ledit office, nous renouvelant néanmoins l'offre et le consentement qu'il nous avoit déjà fait, d'acquitter les autres fondations de l'église. A quoi nous, Chefcier, avons répondu, que regardant nos offices et toutes les autres fonctions de notre état comme indivisibles, nous ne pouvions accéder à leur proposition, qui anéantissoit la première fonction de notre institution, et la principale de nos obligations, sans l'autorisation de l'Eglise et les formalités requises; et relativement à l'ordre qu'ils venoient nous intimer de cesser toute fonction de chanoine, nous chefcier, et au nom de la Compagnie lui avons adressé la réclamation suivante :

« MESSIEURS,

» Ministres d'un Dieu de paix, Disciples de Jésus-Christ, qui
» pendant sa vie mortelle, n'a cessé de recommander l'obéissance
» aux Puissances de la terre, nous respectons et observons avec
» zèle ses divins préceptes, et nous sommes dans la ferme per-
» suasion que ce n'est pas s'en éloigner, que de faire les derniers
» efforts, pour obtenir de continuer à remplir les obligations que
» la conscience et l'honneur imposent à l'Etat, et au ministère
» auquel la Providence nous a appelés. L'office divin, les prières
» publiques, sont des devoirs sacrés, dont l'Eglise et notre ins-
» titution nous font une loi particulière pour la gloire de Dieu,

» l'édification et le salut des fidèles : les cesser, ce serait contre-
» venir aux intentions pieuses et sacrées des Fondateurs, dont le
» premier fut un de nos anciens Souverains (en neuf cent qua-
» rante), et aux règles inviolables de l'Eglise. Etablis par la
» Puissance spirituelle et la Puissance civile, de concert, pour
» des fonctions aussi augustes, qu'utiles à la Religion, particu-
» lièrement dans une Ville considérable par la population, ces
» deux Puissances réunies peuvent seules, sur des causes jugées
» valables, nous en dispenser.

» Oui, Messieurs, c'est à elles uniquement qu'appartient le
» droit précieux d'ériger ou de supprimer les corps ecclésiastiques
» fondés et formés pour la gloire de Dieu et le bien spirituel de
» son Peuple, après en avoir pesé les causes : aucunes de ces
» formalités essentielles, prescrites par les deux puissances, n'ont
» été observées. Ces considérations ont, suivant la notoriété
» publique, porté la piété du Roi à recourir aux lumières et aux
» conseils du Chef visible de l'Eglise, sur des opérations aussi
» importantes, et sa sainteté a cru qu'il étoit de sa sagesse de
» charger un Consistoire, de vingt Cardinaux, de l'examen d'une
» matière qui exige de si profondes réflexions.

» Persuadés, que nous ne pouvons cesser nos offices et nos
» fonctions, sans manquer aux engagements sacrés que nous
» avons contracté volontairement aux pieds des autels, envers
» l'Eglise, les Fidèles et nos Concitoyens, nous demandons avec
» les instances qu'inspire la Religion, et au nom de cette Reli-
» gion même, à continuer un service et des prières publiques,
» que la piété de nos respectables Fondateurs, et les loix canoni-
» ques et civiles, ne nous permettent pas d'abandonner, avant
» que les deux Puissances en aient décidé dans les formes con-
» sacrées par les loix et l'usage. »

Sur quoi, M. Coisquaud a répondu, que la Commission du District n'avoit plus qu'un seul objet, qui étoit l'intimation des defenses ci-dessus, qu'à compter de ce moment, tout office canonial étoit interdit dans cette Eglise, et qu'ils alloient rapporter leur procès-verbal, et procéder à l'apposition des scellés. Alors,

M. le Chefcier a demandé insertion et rapport de ses dire et réclamations dans ledit procès-verbal, ce qui a été unanimement refusé par mesdits sieurs Commissaires ; et M. Coisquaud a ajouté qu'il avoit des defenses expresses à cet égard.

Ne pouvant rien obtenir de MM. du District, nous avons déclaré nous retirer, en cedant à la force, et pour éviter tout acte de violence, protestant de nullité, contre toutes opérations et tous actes tendants à l'extinction et suppression de nos titres, cessation de nos offices, et alienation de nos biens, comme contraires aux loix civiles et canoniques, les formes prescrites et suivies dans tout le Royaume, depuis des siècles, n'ayant pas été préalablement observées. Protestant, également, contre les obstacles et empêchements qu'on met, dans ce moment, à l'accomplissement de nos devoirs les plus précieux ; et sans rien approuver de toutes les opérations de MM. du District, nous avons nommé pour Commissaires, à l'effet d'assister au recolement de l'inventaire, MM. Le Faou et Urien ; et rassemblés chez l'un de nous, d'après la déclaration expresse que nous leur en avons fait, nous avons dressé, clos et signé le présent procès-verbal, et arrêté de le faire imprimer, et de le déposer chez un notaire, ou partout où il appartiendra, comme un monument de notre profonde affliction, de notre attachement le plus sincère à nos devoirs, et de nos efforts pour en conserver la continuité, affirmant que c'est avec la plus vive douleur que nous nous voyons forcés de cesser des fonctions aussi utiles à la Religion qu'aux fidèles, et dont nous avons contracté l'obligation la plus sacrée et la plus inviolable ; auquel procès-verbal a adhéré M. Lucas, prêtre, maire-chapelain, qui a signé avec nous, lesdits jour et an.

Signé, DE MELLIENT, Chefcier, tant pour moi que pour
M. LECHAUFF; COULLAUD DE LA RIVE, LE FAOU DE LA
TRÉMISSINIÈRE, L. DE LA GRANGE, MERLAUD, tant pour
moi que mon frère, chantre en dignité ; URIEN, MATISSE,
LEBLANC, TAILLÉ, BASCHER, tant pour moi que pour
M. DUPROZ, LANGEVIN.

MARC D'OR DU A LA RÉCEPTION

D'UN CONSEILLER SECRÉTAIRE,

MAISON COURONNE DE FRANCE, EN LA CHANCELLERIE, PRÈS LA COUR
DE PARLEMENT DE BRETAGNE (EN 1768).

La lettre qui suit, adressée à M. Dominique-René Deurbroucq, négociant, ancien juge consul de Nantes, fait connaître un usage qui n'était point usage officiel, mais qui n'en était pas moins bien apprécié et goûté — paraît-il, — par les conseillers résidants à Rennes, au nombre desquels était celui qui écrivait :

Monsieur,

Je m'acquitte avec bien du plaisir de la promesse que je vous ay donnée à Lorient. Vous trouverez cy joint l'instruction que vous désirez pour la réception d'un nouveau confrère à notre chancellerie ; ce sont tous les usages que vous avez à observer ; pourvu que vous vous fassiez recevoir dans le présent quartier, vos émoluments ne périliteront pas. Ainsy, si vos affaires ne vous permettent de faire le voyage de Rennes qu'en Mars, il suffira que vous y soyez le 25, pour vous faire recevoir le 25 ou le 30. Ne doutez pas, Monsieur, du plaisir que j'auray de vous voir, et de vous assurer de vive voix des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

DACOSTA.

Rennes, 2 février 1768.

Marc d'or dû à la réception d'un officier de la chancellerie qui doit être payé avant sa réception, sçavoir :

Au garde des sceaux de service, 5 louis de 13 livres, cy.	65 #
Aux quatre audienciers, 1 louis, pour les quatre font, cy.	52
Aux quatre controleurs, 1 louis, pour les quatre font, cy.	52
Aux quinze secrétaires, 1 louis, pour les quinze font, cy.	195
Aux quatre référendaires, 1 louis, pour les quatre font, cy.....	52
Au greffier, 1 louis, cy.....	13
A l'audiencier de service pour droit d'enregistrement .	13
Ce qui fait 34 louis de 13 livres, cy.....	442 #

Autre dû, sçavoir :

48 #	{	Au sr Desbrulay pour l'enregistrement... ..	24
		Aux deux autres commis.....	9
		A l'huissier de service.....	6
		Au buvetier.....	3
		Au domestique de la chancellerie.....	6

Argent qu'on doit remettre le jour de la réception.. 490 #

On doit, avant d'être reçu, aller voir tous les officiers residents à Rennes, et le récipiendaire doit porter à M. le garde des sceaux de service ses provisions, ainsi qu'au doyen de la compagnie, et même les communiquer à l'audiencier de service et à M. le contrôleur de service, avant de venir pour se faire recevoir, au jour du sceau où l'on doit être reçu et prêter serment, comme il est porté dans la délibération et règlement du 15 novembre 1710, folio 92.

« On donne, en outre, à tous les officiers résidents à Rennes,

SÇAVOIR :

A M. Léon, garde des sceaux	— 30	Livres	Sucre en pain.
M. Patard de la Melinière.	30		—
M. Trublet.	15		—
M. Petit	15		—
M. Gravé.	15		—
M. Dacosta.	15		—
M. Buret.	15		—
M. Pirois référendaire . .	15		—
M. Laquinière	15		—
M. de la Chenardais . . .	15		—
M. Fontaine	15		—
Au greffier Reconceil. . .	15		—
Au scelleur Desurmau Legau	15		—

» On doit envoyer ces. 225 livres de sucre, chez un chacun, la veille du jour où l'on doit se faire recevoir. Cet usage est établi depuis longtemps. »

Le nouveau conseiller avait acheté son office.....	90,000 #
Il paya : droit de survivance (suivant quittance).....	500
pour marc d'or (suivant quittance).....	648
Pour le supplément de finances ⁽¹⁾ au trésorier général	
des revenus casuels.....	20,000

Ce qui porte le prix de cet office à 111,000 #, chiffre qui s'augmentait des honoraires aux notaires, des frais de contrôle de minute etc., etc.

(¹) Un arrêt du conseil d'État, du 25 novembre 1755, déchargeait, *des deux sols pour livre*, les officiers des chancelleries près les cours et conseil supérieurs du Royaume, qui acquitteraient leur supplément de finances dans les mois de Janvier et Février, et précisait diverses conditions pour la date des gages à percevoir, suivant les époques de paiement de ces suppléments.

TABLE DES MATIÈRES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

ANNÉE 1872.

* Bijoux celtiques en or trouvés à Rennes (1847).....	153
* Bouée (Église de).....	149
* Brevis relatio, imprimé à Pékin en 1701.....	29
Bulle d'institution de Jehan de Pledran, curé de Saint-Nicolas (1503).	226
* Buttes — <i>Féodales</i> , à Dolman, à Signaux, indéterminées....	37-38-73
* Buzay (Statues de l'abbaye de).....	84-145
* Carmes de Nantes (Fondation du couvent des).....	82
Confirmation du droit de haute-justice de la seigneurie de Goulaine..	67
Derval.....	172
* Derval (Objets trouvés au château de).....	148-152
* Dol (Estat sommaire des revenus de l'évêché de).....	151
* Saint-Donatien (Sculptures provenant de l'église de).....	154
Goulaine (Droit de haute-justice de la seigneurie).....	67
Goust. (Le Château du).....	89
* Heures à l'usage de Rome et de Paris, imprimées à Nantes (1508)	22
* Histoires manuscrites et inédites de Nantes, par Mellier.....	19
par Michel de la Garnison (commencement du xvii siècle)....	21
par le sieur du Perron en 1648 (sous le titre <i>Annales nantaises</i>).	21
par Ogée, auteur du Dictionnaire de Bretagne.....	21
par Pierre-Nicolas Fournier, 4 volumes manuscrits que possède la Bibliothèque de Nantes.....	21
Installation des membres du nouveau Bureau de la Société.....	9
* Instruments de musique (Quels étaient les) A l'âge de pierre.	77-78-81
Lettres missives du chartrier de Thouars, de 47 à 66-107 à 130-183 à 225	
Alain de Coëtiwy.....	47
André Paumier.....	222
Anne de Tranchelyon..	56
d'Aubeterre (le Sr)	59

Bertrand de Lavallée.....	118
N. de Bracquemont.....	185
Brient Brisart.....	221
Catherine de Coëtiwy.....	212
Catherine de la Trémoille.....	214
G. Chardon dit Mesnac.....	218
Charles VIII, roi de France.....	191
Charles d'Orléans.....	210
Claude de la Verdonnière.....	129
Le chancelier et le grand conseil.....	122
S ^r de Courbon.....	223
G. Dubois, hospitalier de Rhodes.....	207
du Douhet (S ^r).....	188
Eustache de Montberon.....	198
Falco (Clerc de la chambre apostolique).....	63
M. des Feulx.....	187
François de la Roche-Foucault Bayers.....	190
Georges de la Trémoille.....	62
R. de Giresme.....	111
Guillaume de Sully.....	125
Guy XV, comte de Laval.....	204
Jacques de Beaumont.....	120
Jean Burdelot.....	50
Jean du Chastel.....	57
Jean Girard, s ^r de Bazoges.....	65
Jeanne de Raguenel, vicomtesse de la Beliere.....	114
Julienne de Polignac.....	202
Les jurés, pairs et échevins de Saintes.....	217
Les lieutenants de Saumur et châtelain de Montrenil-Bélay.....	208
S ^r de Longchamp.....	220
Louis XI.....	116
Louis de la Trémoille.....	60
Louis de Graville.....	193
Macé Coursier.....	126
Marguerite de Coëtiwy.....	123
Mathurin de la Voyrie.....	127
Merlin de Cordebeuf.....	196
Montigny.....	213
Olivier de Coëtiwy.....	107
Pierre d'Aux.....	206
Pierre Labbé.....	109
Pierre de Boisy.....	113
Pierre Furgon, ancien maire de la Rochelle.....	183
Pierre Magesir.....	20
Regnault d'Autreville.....	110
Tanneguy du Chastel.....	52

Liste des membres de la Société Archéologique.....	4
* Saint-Lupien Chapelle de. (en Rezé).....	159
Marc d'or dû à la réception d'un conseiller à la chancellerie du parlement de Bretagne.....	236
* Marteau celtique.....	140
* Montfort (sceau du R. P. de).....	17
* Monuments primitifs en pierre (Qualifications erronées des).....	25
Monuments mégalithiques en l'Algérie.....	41
id. id. du Morbihan (Notes rétrospectives sur les).....	131
id. id. du Morbihan (Réponse posthume de M. Leraux aux notes rétrospectives sur les).....	165
* Nantes (Vues de). — Divers dessins de Henon.....	30
* Objets entrés au Musée : Fauconneau du XVI ^e siècle.....	144
Mortier en bronze.....	149
Bassins à émaux cloisonnés du XIII ^e siècle.....	162
Monnaies d'or trouvées à Beauvoir-sur-Mer.....	162
Sculptures provenant de l'église Saint-Donatien.....	22
Statues de l'abbaye de Buzay.....	145
* Ostensoir de la paroisse d'Issé (1793).....	30
Prière nominales de l'église de Notre-Dame de Nantes.....	88
Procès-verbaux des séances..... 9 à 39-73 à 87-141 à 164	
Procès-verbaux rapportés par le Chapitre de l'église royale et collégiale de Notre-Dame de Nantes... ..	231
* Puits funéraire du Bernard.....	142
* Quintaine (Colonne de la). — Place Saint-Pierre.....	30
id. (Droits de) dont jouissaient les évêques de Nantes.....	29
* Raciote (Tiers de sou d'or de).....	159
* Saint-Similien (Documents sur la paroisse de).....	22
* Tumulus de Sainte-Marie, près Pornic..... 35-36-37	
* Tumulus de Barbechat (Reproduction en liège du), envoyée au musée de Saint-Germain-en-Laye.....	37
* Vierge bouddhiste (Statue de la)..... 22-31	

Les articles avec astérisque se trouvent aux procès-verbaux des séances.

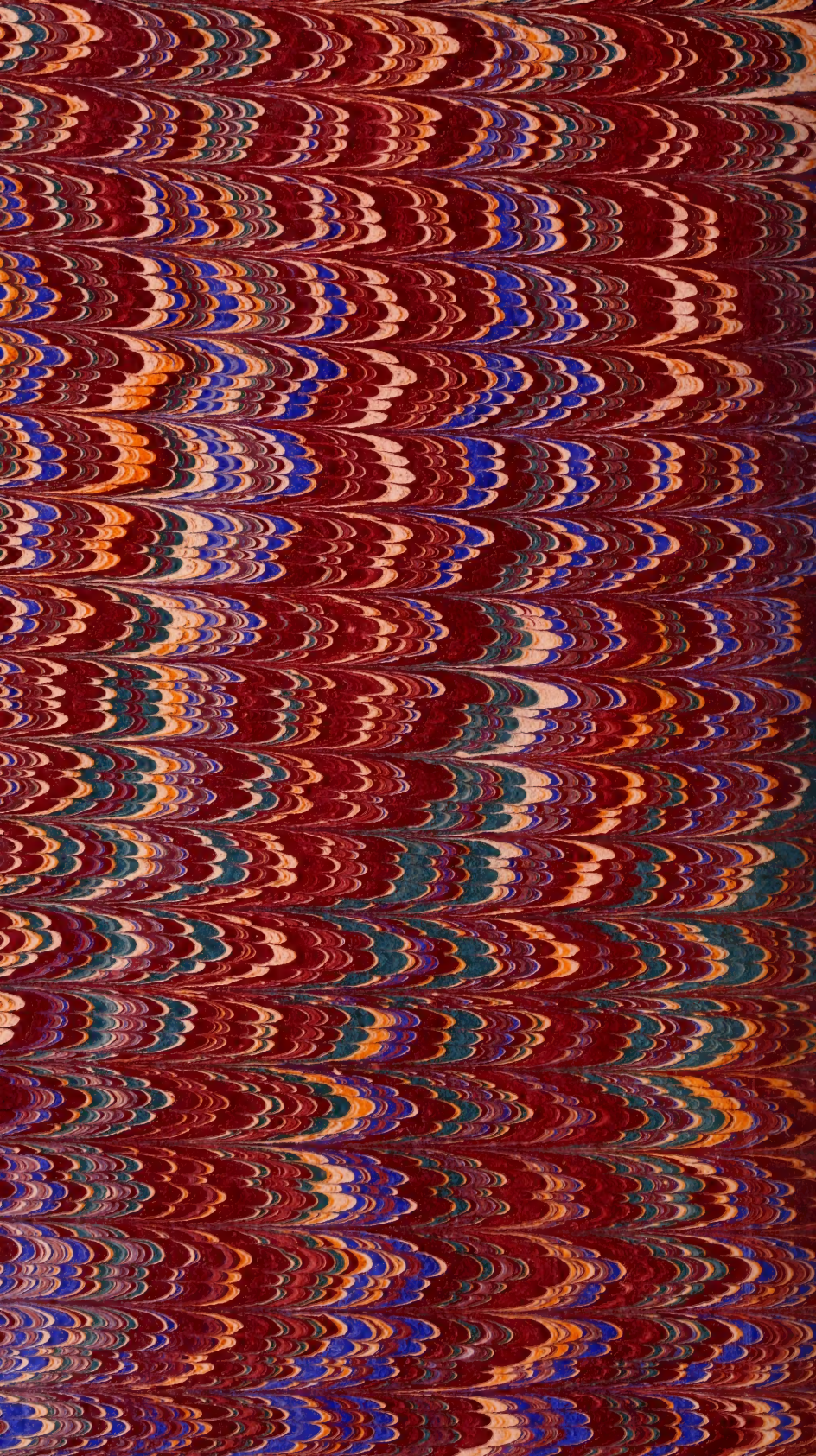
TABLE DES MATIÈRES

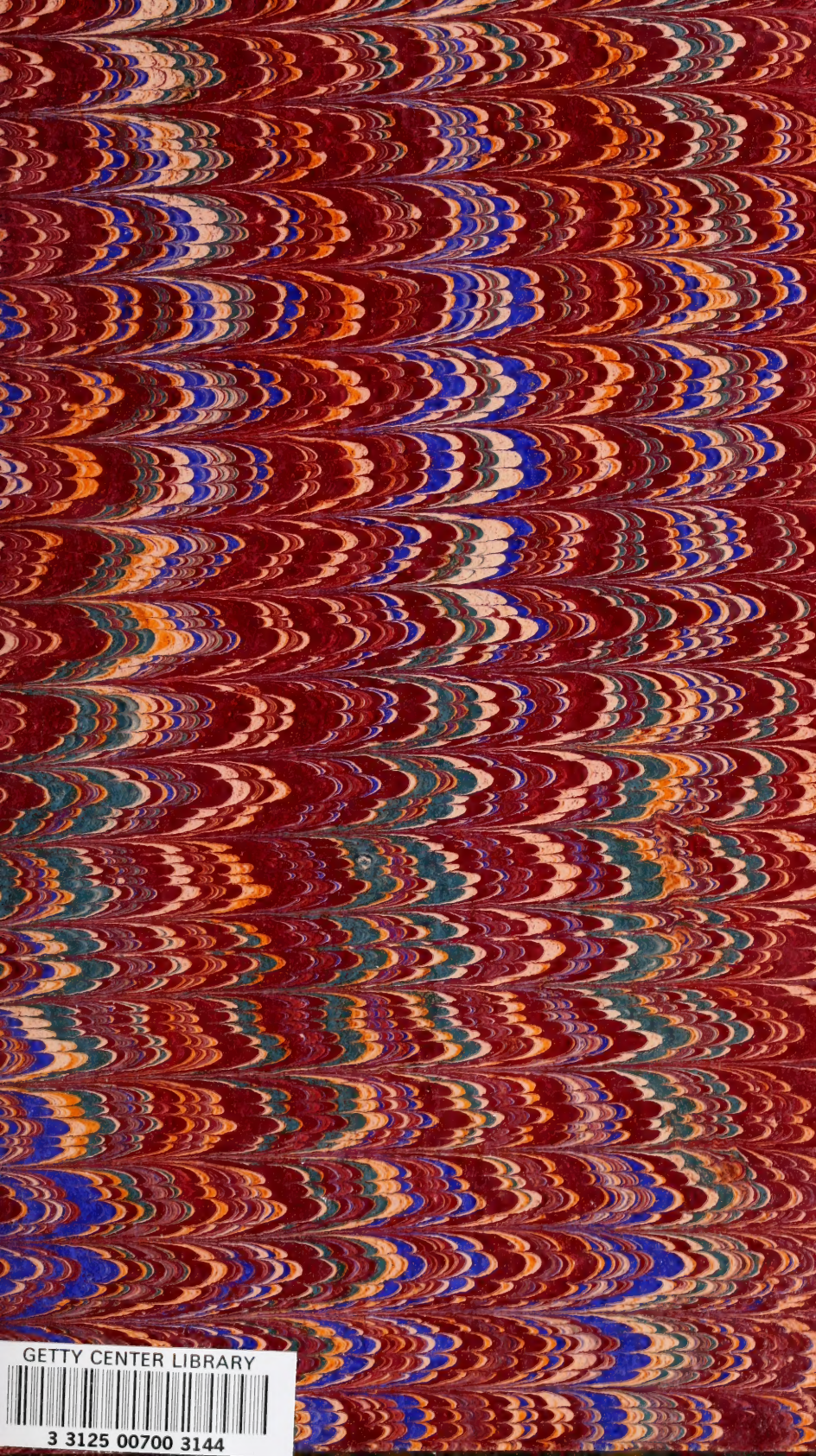
PAR NOMS D'AUTEURS.

ANNÉE 1872

CAHOUR. — <i>Discours à la séance d'installation du nouveau Bureau de la Société</i>	9
— <i>Réponse posthume aux notes rétrospectives de M. Galles</i>	165
GALLES (René). — <i>Discours à la séance d'installation du nouveau Bureau de la Société</i>	12
— <i>Notes rétrospectives sur les monuments mégalithiques du Morbihan</i>	134
LUKIS. — <i>Monuments mégalithiques en Algérie</i>	41
MAITRE (Léon). — <i>Procès-verbal de séance</i>	9
MARCHEGAY (Paul). — <i>Lettres missives du chartrier de Thouars</i> . 47 à 66 — 107 à 130 — 183 à 225	
MARIONNEAU (Charles). — <i>Confirmation du droit de haute-justice de la Seigneurie de Goulaine</i>	67
NICOLLIÈRE (de la). — <i>Bulle d'institution de Jean de Plédran, curé de Saint-Nicolas</i>	226
— <i>Procès-verbal de séance</i>	151
— <i>Procès-verbaux rapportés par le Chapitre de l'église collégiale de Notre-Dame de Nantes</i>	231
PREVEL (Louis). — <i>Le château du Goust</i>	89
PHELIPPES-BEAULIEUX. — <i>Procès-verbaux des séances</i> .. 17 à 39 — 73 à 87 — 141 à 150 — 152 à 164	
THENAISIE (Charles). — <i>Derval</i>	172







GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00700 3144

